

L'Exécuteur [284]

– Le Yakusa blanc

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



LE YAKUZA BLANC

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le Yakusa blanc

Adapté de l'américain par **Frankie di Maggio**

PROLOGUE

Une chaleur écrasante tombait sur les studios de Sun Studio à Los Angeles. Un cowboy allumait la cigarette d'un soldat romain et saluait d'un geste de la main un chevalier croisé portant des lunettes de soleil. Le soldat romain sentit alors une tape sur l'épaule, se retourna pour voir un samouraï à cheval qui lui demandait où se trouvait le studio 5. Il était en retard pour le tournage de *La Revanche du Shogun*, dirigé par George Winter.

— Au fond à gauche, c'est le dernier hangar et le plus grand.

Le samouraï le remercia et passa son chemin. Il sentait la sueur couler le long de ses joues et de son front, abîmant son maquillage blanc.

Il tourna à l'endroit indiqué et vit un groupe de cavaliers qui attendaient à la porte.

— Excusez-moi, fit-il en se frayant un chemin jusqu'au premier rang, je fais partie des officiers.

On devait filmer la scène où le Shogun s'adresse à ses troupes avant la bataille finale.

— Tout le monde en place, hurla l'assistant du metteur en scène. Silence, s'il vous plaît !

L'ingénieur du son cria à son tour :

— On tourne.

Puis George Winter, perché sur une estrade, assis sur sa chaise, cria :

— Action !

Patrick O'Brien, l'acteur principal, grîmé en seigneur de la guerre japonais, s'avança dans son armure, leva les bras au ciel et harangua ses troupes :

— Braves guerriers !

Le samouraï qui était arrivé en retard éperonna alors son cheval et avança au pas vers le Shogun stupéfait. Il tira son sabre du fourreau et le leva au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce qu'il fout là, celui-là ? hurla George Winter. Ce n'est pas dans le scénario.

L'assistante réalisatrice feuilletait frénétiquement le script. George Winter ordonna d'une voix tonitruante :

— Coupez !

Le sabre du samouraï s'abattit alors, tranchant net la tête de Patrick O'Brien, qui décrivit une courbe dans le ciel du hangar, suivie d'une giclée de sang, comme une comète, avant de retomber aux pieds de l'ingénieur du son.

George Winter resta bouche bée. L'armée des samouraïs regardaient sans comprendre, paralysés.

L'inconnu, qui venait de décapiter l'acteur principal, tira sur les rênes de sa monture, qui se dressa sur ses pattes arrière avec un hennissement terrifiant, puis, agitant son sabre de droite et de gauche, il partit au grand galop vers l'autre extrémité du hangar. Le cameraman qui essaya de l'arrêter eut le bras coupé au-dessus du coude. Il regarda avec stupéfaction son membre à terre et la fontaine rouge qui sortait de son moignon, puis il poussa un hurlement d'effroi et de douleur avant de s'écrouler.

George Winter criait : « A l'assassin ! A l'assassin ! » Les chevaux de l'armée des figurants, pris de panique, ruaient, encensaient violemment, cherchaient à s'échapper de la masse qui les entourait. Un des cavaliers tomba à terre, encombré par son armure, et fut piétiné sauvagement par la monture de son voisin. On entendait les appels au secours du malheureux et le bruit de ses os broyés sous les sabots.

— Rattrapez-le ! cria George Winter.

Mais personne ne bronchait, les figurants étant encore trop occupés à calmer leurs chevaux, et leurs sabres en plastique ne les incitaient pas à poursuivre un expert en armes blanches.

L'homme était déjà arrivé au bout du hangar. Il mit pied à terre, pour ouvrir l'immense portail. Comme un électricien approchait, le tueur sortit un Sig P220 9 mm Parabellum et tira trois balles en direction du technicien, l'atteignant à la poitrine et dans le bas ventre. L'homme tituba, se plia en deux et tomba sur le sol en position fœtale.

Le samouraï remonta sur son cheval d'un bond. Il se retrouva rapidement dans l'allée principale des studios. Un vigile se présenta devant lui. Il crut tout d'abord que le cheval s'était emballé et leva les bras pour le faire ralentir. Mais quand le samouraï lui tira dessus, il resta interdit. Une foule de figurants sortaient à leur tour du grand hangar en criant et en montrant le cavalier du doigt. Celui-ci fit un bond de côté, les balles allèrent ricocher dans la poussière de l'allée en ratant le gardien. Le cheval tournait sur lui-même et le cavalier en avait perdu le contrôle. Le vigile dégaina son arme, un .48 Spécial, roula sur le côté et ajusta le samouraï. Une seule balle suffit. Il l'atteignit en pleine tête, un geyser de sang sortit du haut de son casque. L'homme tomba à terre sur le dos tandis que sa monture s'enfuyait au grand galop, terrifiée. Le vigile se releva, tenant son arme à bout de bras, et s'approcha prudemment.

L'équipe du tournage de *La Revanche du Shogun* vint se rassembler autour du cadavre. William Golden, directeur des studios Sun Studio, accourait à son tour et se fraya un chemin à travers la foule.

— Laissez-moi passer ! Laissez-moi passer ! criait-il.

Il se pencha au-dessus du samouraï mort.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il a dû devenir fou, expliqua George Winter, le metteur en scène. Il est sorti des rangs de la cavalerie japonaise et a décapité Patrick O'Brien d'un coup de sabre. Un vrai sabre !

— Patrick... Patrick est mort ? fit William Golden, visiblement ému.

Puis il se baissa pour regarder de plus près le cadavre du samouraï allongé à ses pieds. Un tatouage rouge, noir, vert lui recouvrait l'avant-bras. William Golden prit son mouchoir dans sa poche et se mit à frotter les motifs dessinés sur la peau du mort.

— Ça ne s'efface pas, commenta-t-il, c'est un vrai tatouage.

Il demanda qu'on ôte son armure au cadavre et ouvrit la chemise. Tout le corps était orné de dessins en tous genres : des geishas, des dragons, des fleurs de cerisier, une limace.

Il baissa les yeux vers la main qui serrait encore le manche du grand sabre. Il manquait une phalange au petit doigt.

— Oh, non..., murmura William Golden.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur ? demanda le vigile.

— Cet homme n'est pas un figurant... C'est un...

Il hésita un instant, avant de finir sa phrase :

— ... un yakuza !

CHAPITRE PREMIER

Le téléphone portable sonna sur la table de nuit. L'Exécuteur regarda sa montre. Il avait eu droit à deux heures de sommeil depuis le retour de son dernier blitz.

— Allô, Striker ?

Il reconnut cette voix immédiatement. Hal Brognola.

— Pas trop fatigué ? s'enquit le numéro Un du *Justice Department*.

— Je parie que tu as envie de m'envoyer en vacances, l'ami. Où ce sera, cette fois ? demanda le Guerrier. Russie ? Los Angeles ?

— Un peu plus à l'est, Striker, répondit Brognola. Nous avons des problèmes avec la mafia japonaise.

— Les yakuza ? Ce n'est pas nouveau. Pourquoi tu ne laisses pas les Japonais régler ça ?

— Désolé, le département d'Etat m'a informé d'une urgence. Cette fois, ils jouent sur notre terrain, et se diversifient, mais la structure reste la même. Cette fois, ils ont choisi pour cible le cinéma.

— Le cinéma ?

— Exact. Une entreprise lucrative en soi et idéale pour blanchir de l'argent.

— Tu voudrais que je me penche sur le milieu des studios ?

— Si tu es d'accord..., commença le vieux Hal.

— Pourquoi ? coupa avec ironie Mack Bolan. Tu me laisses le choix ?

— Heu... disons que j'aimerais que tu rencontres le directeur des studios Sun Studio, William Golden. Il est assisté de sa fille et de son fils.

Son vieux complice l'informa en quelques mots des derniers événements qui avaient ébranlé le studio.

— Ils ont été prévenus de ma visite ? demanda l'Exécuteur.

— Ils t'attendent ce soir à 7 heures, ce qui te laisse une heure pour préparer tes affaires et te rendre à l'aéroport.

— Reçu cinq sur cinq, répondit l'Exécuteur, en éclatant de rire.

— Tu te présenteras comme un agent spécial du F.B.I. Je me suis occupé des détails administratifs. Bonne chance, Striker. Heu... et merci !

Une foule bariolée arpentait les couloirs et s'entassait dans les salles d'attente de l'aéroport de Los Angeles. La chaleur était oppressante. Les touristes étaient quasiment en tenue de plage et les hommes d'affaires qui portaient leurs vestes sur l'avant-bras s'étaient débarrassés de leurs cravates.

Comme il arrivait près de la sortie, un homme s'approcha de Bolan, se présenta, et le conduisit jusqu'à une voiture dont les portières portaient le logo de Sun Studio, un immense soleil brillant de mille feux.

A ce moment, Bolan remarqua à quelques mètres de là une longue limousine noire. Trois hommes s'y engouffraient. Leurs yeux étaient camouflés par des lunettes de soleil aussi noires que la carrosserie de leur voiture. Ils étaient en costumes, noirs aussi, avec des chemises blanches. Cette absence de couleur tranchait singulièrement avec la gaieté insouciance des tenues d'été californiennes.

Surtout, ils étaient tous asiatiques. Japonais ou coréens, l'Exécuteur n'avait pas pu les observer d'assez près ni assez longtemps pour être sûr de leur nationalité. C'était surprenant, mais une chose ne laissait aucun doute : il avait droit à plus d'un comité d'accueil.

Quand il entra dans la limousine où l'avait conduit son chauffeur, Bolan se retrouva sur la banquette arrière à côté d'une jeune fille à la chevelure rousse flamboyante et aux jambes interminables. Elle était vêtue d'un tailleur gris de femme d'affaires. Elle enleva ses lunettes de soleil, révélant des yeux verts au regard intense, et lui adressa un sourire un peu triste.

— Enchantée, monsieur Johnson, je suis Kelly Golden, la fille et la conseillère de William Golden de Sun Studio. J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Très bon, merci.

— Mon père vous prie de l'excuser de ne pas être venu vous accueillir en personne, il a été très éprouvé par les récents événements.

— Il est tout excusé, répliqua Bolan comme elle croisait les jambes et que sa jupe lui remontait à mi-cuisse.

Dix minutes plus tard, ils passaient le gigantesque portail en fer forgé surmonté d'un portique imitant une pagode japonaise et, encore une fois, ornée du soleil de Sun Studio. Le vigile dans sa guérite les salua avec respect mais, quand ils remontèrent les allées, Bolan remarqua qu'elles paraissaient très peu animées pour un studio en pleine activité. Comme il le mentionnait à Kelly Golden, celle-ci lui expliqua :

— Depuis l'attentat, beaucoup d'acteurs ont peur de venir travailler chez nous. L'intimidation semble avoir porté ses fruits. Il en est de même pour les techniciens, ingénieurs du son, électriciens, même les cascadeurs et les maîtres d'arts martiaux qui font répéter les acteurs pour les films d'épées n'osent plus se montrer. Nous ne produisons en ce moment que trois films, alors qu'en période normale nous devrions avoir au moins quinze tournages en même temps. D'autant plus que nous travaillons également pour la télévision. Mais

nos contrats sont signés et, dans la mesure du possible, nous devons continuer.

Après un instant de silence, elle regarda par la vitre et ajouta :

— C'est aussi une question de principe, je ne veux pas céder.

La voiture s'arrêta devant un immeuble en faux marbre blanc avec une colonnade et un fronton romain.

— C'était le décor de *La Fiancée du Gladiateur*, expliqua Kelly Golden. Après la fin du tournage, mon père a décidé d'en faire ses bureaux.

Ils traversèrent un immense hall jusqu'à un escalier monumental menant à une mezzanine. William Golden était en haut des marches, un gros cigare à la main. Il devait être âgé d'une soixantaine d'années, grand, mince, une crinière de cheveux blancs surmontant un front strié de rides profondes. Un homme inquiet, songea Bolan. Le producteur lui serra la main avec énergie.

— Monsieur Johnson ?

— Matt Johnson, acquiesça l'Exécuteur. Enchanté de faire votre connaissance.

— Entrez dans mon bureau.

Il les conduisit dans une pièce gigantesque, ornée de tableaux contemporains, de gravures japonaises et de casques, d'épées et d'armures de samouraï exposés dans des vitrines.

— Installez-vous, dit William Golden en désignant d'un geste de la main un confortable fauteuil en cuir devant son bureau. Cigare ? proposa-t-il en tendant une boîte ouverte en direction de Bolan.

— Non, merci, fit ce dernier. Venons-en tout de suite au fait, expliquez-moi la situation.

— Bon. Si vous voulez. Il y a trois mois, j'ai reçu la visite d'un certain M. Togushi et de deux de ses associés dont j'ai oublié les noms. Je les soupçonnais déjà de fournir la plupart de la cocaïne que certains de nos acteurs et de nos employés consomment sans beaucoup de discrétion. Nous produisons beaucoup de films d'épées et nous employons de nombreux figurants coréens et japonais. Les yakusa n'ont eu aucun mal à s'infiltrer parmi les figurants. Ce M. Togushi venait d'Hawaï où il est déjà bien implanté, m'a-t-il dit. Il a menacé de faire mener une enquête par la police au sein des studios sur la circulation de cocaïne... qu'il fournissait lui-même ! Il savait que je ne pouvais pas me permettre ça et que ça signifiait pour nous la fermeture et la ruine immédiates. Pourtant j'ai toujours combattu la drogue et tout employé surpris en train d'en consommer est viré immédiatement. Mais Togushi gagnait sur les deux tableaux.

— Je comprends, fit l'Exécuteur.

— Puis nous avons assisté à une escalade dans le chantage. Les yakuza sont revenus. Cette fois, ils me proposaient de racheter pour

un prix dérisoire la majorité des parts de Sun Studio.

— Vous avez refusé...

— Evidemment. Ils m'ont menacé. Et puis, il y a deux jours, ils ont mis leurs menaces à exécution : la star de *La Revanche du Shogun*, Patrick O'Brien, a été décapitée en plein tournage. L'homme qui a commis ce crime a été abattu et identifié. C'était un Japonais résidant à Hawaii, mais en dehors des tatouages qui lui couvraient tout le corps, il a été impossible d'établir officiellement un lien entre ce personnage et le monde du Crime organisé.

— Et maintenant, quelle est la situation ?

— Maintenant ? Ils menacent de s'en prendre à ma fille, fit William Golden en se tournant vers Kelly.

— Je crois savoir que vous avez aussi un fils...

Bolan avait parfaitement mémorisé toutes les informations que lui avait transmises Hal Brognola.

— C'est exact, je suis aussi inquiet pour lui, d'ailleurs. Mais John n'a pas les mêmes responsabilités au sein du studio. Il s'occupe essentiellement de recruter des talents, à Hawaii, ou au Japon. John est comment dire... un peu dissipé, il n'a pas l'intelligence de Kelly, il ne saurait pas tenir un studio comme celui-ci.

— Ne sois pas injuste, papa, intervint la jeune fille.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, Kelly, répondit le producteur. John m'a beaucoup déçu.

— Où est-il en ce moment ? demanda Bolan.

— Voyez vous-même, monsieur Johnson, fit William Golden en invitant Bolan à s'approcher de la fenêtre.

L'Exécuteur se dirigea vers la grande baie vitrée et put voir, en contrebas, au bord d'une gigantesque piscine et au milieu d'un parc arboré, un jeune homme en polo de tennis et short blanc, un verre à la main contenant visiblement un cocktail coloré, et entouré de trois jeunes femmes en bikini.

— Je suppose que vous avez prévenu la police de Los Angeles, dit l'Exécuteur.

— Bien entendu. Mais pour eux c'est l'œuvre d'un déséquilibré. Pour être honnête avec vous, je ne leur ai pas raconté ce que je viens de vous dire. Je n'avais pas confiance en leur discrétion. Je connais un homme, un vieil ami, qui connaît quelqu'un qui... Enfin, c'est comme ça que vous êtes là.

— Je vais devoir vous demander de ne pas quitter l'enceinte des studios, dit Bolan. Vous disposez d'un service de sécurité ?

Ce fut la jeune femme qui répondit :

— J'ai des gardes du corps, des gens extrêmement compétents, pour la plupart des vétérans des forces spéciales qui ont mené de nombreux combats outre-mer. Quant à « l'interdiction » de sortir de

l'enceinte des studios, je crains qu'il soit impossible de m'y plier. Je dois continuer à faire marcher cette entreprise, j'ai des rendez-vous à honorer. Je m'y rendrai accompagnée de ma « garde rapprochée », monsieur Johnson, je n'ai pas le choix.

— Vous ne me facilitez pas la tâche, répliqua Bolan.

— J'en suis désolée, à chacun nos difficultés. Je croyais d'ailleurs que votre tâche ne consistait pas tant à faire le garde du corps qu'à enquêter sur les réseaux mafieux qui cherchent à accaparer notre entreprise pour blanchir leur argent.

Bolan ne répondit pas. La jeune femme consulta sa montre.

— Sur ce, je dois vous quitter, j'ai rendez-vous sur Sunset Boulevard avec un scénariste. Je vais demander à Frank Simpson et Gerald Kerr de m'accompagner, deux anciens des Navy Seals, ça devrait vous rassurer.

Puis elle se dirigea vers la porte à grands pas.

— Pardonnez-lui, monsieur Johnson, fit William Golden quand elle eut disparu, nous sommes un peu sur les nerfs en ce moment.

— Je comprends. J'aimerais visiter vos studios pour me faire une idée du terrain, expliqua Bolan. Restez là, je n'ai pas besoin d'être escorté, et je tiens à ce que ma présence reste discrète, je n'en serai que plus efficace.

— Faites comme chez vous, conclut William Golden. N'hésitez pas à demander si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Bolan le remercia et emboîta le pas à Kelly Golden.

Quand il sortit par la porte principale du bâtiment, il vit l'arrière de sa voiture qui la conduisait à son rendez-vous.

Bolan se dirigea vers la guérite du vigile et lui demanda le chemin jusqu'au hangar où le tournage de *La Revanche du Shogun* avait été interrompu. Il y arriva au bout de quelques minutes de marche.

L'endroit était désert. Le décor était encore planté là, comme une ville fantôme. On voyait dans le fond des paysages japonais en carton pâte et toutes sortes de projecteurs et de fils électriques qui s'entrecroisaient. Une atmosphère lourde régnait sur ce hangar, c'était comme si les employés de Sun Studio évitaient de s'y rendre par superstition. Cet espace avait été marqué par la mort.

Bolan s'approcha du centre et vit la tache de sang, là où Patrick O'Brien était tombé, la tête tranchée d'un seul coup par un katana manié d'une main experte.

C'est à ce moment-là qu'il crut entendre un bruit derrière lui. Il se retourna et aperçut une ombre qui passait derrière la fenêtre d'une des maisons formant le décor.

L'homme, à l'évidence, se cachait. Il fit un mouvement brusque pour échapper aux regards de l'Exécuteur et, dans sa précipitation, renversa un objet métallique qui produisit un bruit assourdissant dans

le hangar désert.

Bolan glissa la main sous sa veste et sentit, bien au chaud sous son aisselle, la crosse de son Beretta 95-R. Il le retira lentement et jeta un regard circulaire sur les décors abandonnés. Il aperçut au fond d'une fausse rue sur la droite un homme en costume noir, collé contre le mur factice d'une maison. Il tenait un Sig Sauer au bout du bras. Bolan releva son arme en pivotant et appuya sur la détente. Ce fut comme un coup de tonnerre sous le ciel de métal du hangar, et la foudre du Beretta s'abattit sur l'homme en costume noir.

Le yakusa n'eut même pas le temps de comprendre qu'il mourait. La balle le frappa en plein front, le haut de son crâne explosa et sa cervelle vint se coller à la fenêtre de papier de riz de la pagode contre laquelle il fut projeté.

Bolan était certain que le pourri n'était pas seul. Dans la fraction de seconde qui suivit, il eut la confirmation que son intuition était la bonne, quand une volée de plomb lui passa au-dessus de la tête.

Il roula sur le côté et, dans le mouvement, sortit le Beretta qu'il avait replacé dans son holster sous l'épaule gauche. Il rampa jusque derrière un abreuvoir à chevaux en polystyrène. Le silence retomba sur le hangar.

Le Guerrier se saisit d'un spot abandonné à ses pieds. Il arracha le fil électrique qui le reliait à la prise et le lança comme une grenade vers le toit d'une pagode avoisinante. Un bruit de balsa qui se brise, suivi de celui du verre qui explose se fit entendre immédiatement. Puis trois détonations.

L'Exécuteur repéra d'où venaient les coups de feu. L'homme qui avait tiré était caché sous le pont de bois du jardin zen dans le temple shintoïste au bout de la rue principale du décor.

Sur la gauche, Bolan remarqua la présence d'un trépied sur un chariot. On avait simplement enlevé la caméra. Il se glissa jusqu'à l'engin et le poussa à toutes forces, puis, quand il eut rapidement pris de l'élan, il sauta dessus et ouvrit le feu. Il ne resta bientôt du pont en bois qu'un tas d'allumettes.

Le chariot roulait de plus en plus vite, et le Guerrier envoya une deuxième rafale à l'instant où le yakusa, caché dans le lit de la rivière asséchée, se redressait pour riposter. Le pourri prit les trois balles dans le ventre. Il poussa un cri de douleur effroyable, ses tripes tombèrent à terre devant lui. Une expression d'horreur se dessina sur son visage, quand il vit son corps se vider. Puis il tomba en avant sur ses entrailles pour mourir.

Quand l'écho des détonations se tut, Bolan entendit une porte métallique qui se refermait. Il était peu probable que le troisième ait pris la fuite. Même s'il méprisait tous les mafieux, il savait que les pourris japonais étaient de redoutables guerriers qui prenaient les

samouraïs pour modèles. Ils n'allaient pas retourner chez leur boss en lui disant qu'ils avaient échoué dans leur mission. Autant se tirer tout de suite une balle dans la tête... ou lutter jusqu'au bout.

Il fallait attendre. L'Exécuteur savait être patient. Au bout de quelques minutes, il entendit de nouveau la porte de métal qui se refermait. Cette fois le Guerrier ne put s'empêcher de sourire : on essayait de lui tendre deux fois le même piège. L'homme était donc resté près de la porte. Sans un bruit, Bolan se glissa jusqu'au pied de l'échafaudage qui servait aux changements de décors, et il se mit à escalader la structure de tubes métalliques. Quand il arriva au sommet, plutôt que de marcher sur les planches de bois qui auraient pu trahir sa présence, il se balança silencieusement d'une traverse à l'autre comme un acrobate. Quand il se posa, il était à cinq mètres au-dessus de son adversaire. Il ne voyait que son épaisse chevelure noire et ses deux bras tendus au bout desquels il brandissait un pistolet.

Bolan saisit un énorme spot d'une quarantaine de kilos, gros comme une cloche d'église, et le fit tomber sur le criminel en contrebas. Celui-ci n'eut même pas le temps de crier. Le poids lui écrasa la tête et lui brisa la colonne vertébrale en plusieurs endroits.

L'Exécuteur quitta son perchoir. Comme il arrivait au niveau du sol à côté du cadavre de sa dernière victime, il entendit des pas au portail : le vigile venait enfin voir ce qui se passait, suivi de William Golden et de son fils.

— Que vous est-il arrivé ? demanda le directeur du studio.

Puis avisant le Japonais mort aux pieds de l'Exécuteur, il s'exclama :

— Mon Dieu ! Quel terrible accident !

— Cette mort n'a rien d'accidentel, fit l'Exécuteur. Cet homme et ses deux acolytes étaient ici pour me tuer.

— Comment ? Vous en êtes sûr ? demanda le fils de William Golden qui avait finalement déserté sa piscine et ses compagnes en bikini.

Pour toute réponse, l'Exécuteur haussa les sourcils.

Le jeune homme était blême, il avait porté ses mains devant sa bouche. La vue du cadavre lui donnait la nausée, et il partit en courant pour aller vomir dans un coin, loin des regards méprisants que lui jetait son père.

— Pardonnez-lui, fit-il, en s'adressant à Bolan, mon fils n'a malheureusement pas beaucoup de sang-froid.

Le Guerrier hocha la tête sans faire de commentaire, puis il se pencha sur le Japonais qui gisait à ses pieds. Il défit sa cravate et ouvrit sa chemise en tirant dessus d'un coup sec. La poitrine de l'homme était couverte de tatouages multicolores.

— C'est bien ce que je pensais, dit l'Exécuteur.

Deux policiers arrivaient sur la scène, ils avaient laissé leur voiture à l'entrée et couraient vers le petit groupe, l'arme à la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le premier arrivé, un sergent en uniforme.

— Une attaque japonaise, et ce n'était pas une reconstitution de Pearl Harbour, fit l'Exécuteur. Des yakusa. Voyez ce tatouage sous le cou de celui-ci. C'est une fleur de cerisier, un *Mon*, expliqua l'Exécuteur. C'est-à-dire la marque de reconnaissance de son clan et de l'association à laquelle il appartient. C'est curieux. Je n'en avais encore jamais vu de comme ça...

— Vous avez déjà eu affaire à eux ? demanda William Golden.

Bolan hocha la tête sans répondre.

— Un moment, fit le policier qui venait d'arriver. Vous allez tous me suivre au commissariat pour vos dépositions.

Bolan produisit alors la fausse carte du F.B.I. que lui avait fournie Herman « Gadgets » Schwarz.

— Matt Johnson, F.B.I., déclara-t-il. Pas d'inquiétude, je suis l'affaire. Je n'ai pas le temps de vous accompagner, mais toutes les personnes ici présentes se montreront très coopératives.

Avant de s'éclipser, comme les renforts de la police arrivaient ainsi que les ambulances qui allaient évacuer les victimes, Bolan se tourna vers William Golden.

— Donnez-moi le numéro de portable de votre fille, demanda-t-il.

William Golden blêmit.

— Vous pensez que...

— Je veux simplement être prudent, fit Bolan en l'interrompant, nous ne pouvons rien laisser au hasard. Quand vous serez au commissariat, ne leur parlez pas de moi, essayez de leur en dire le moins possible. Compris ?

— Compris.

L'Exécuteur avait maintenant une certitude. Il avait tué les mêmes yakusa qui l'attendaient à l'aéroport à son arrivée. Ils n'avaient eu aucun mal à le repérer. Ça ne pouvait vouloir dire qu'une chose : ils avaient été prévenus de sa visite et avaient reçu pour mission de l'éliminer.

CHAPITRE II

Yoichi Wataru avait fini de se laver dans un bain public. Il était allongé contre le rebord de la piscine, et jouissait pleinement de ces quelques instants de repos. L'eau ruisselait sur sa peau tatouée, il transpirait, on avait l'impression que c'était le dragon dessiné en travers de ses épaules qui suait et crachait la vapeur qui l'entourait.

En voyant son dos, ses bras et son torse couverts d'images multicolores, les clients s'étaient éclipsés le plus rapidement possible. Il en souriait encore. Le patron avait essayé d'interdire les tatouages dans son établissement pour éloigner la clientèle des yakusa. On lui avait vite fait comprendre son erreur. Il avait perdu une main au cours de l'explication, tranchée net d'un coup de sabre.

Yoichi se leva, prit une serviette et commença à s'éponger. Puis, rejoignant le vestiaire, il revêtit sa chemise blanche méticuleusement repassée, son costume noir, et noua sa cravate.

Il sortit dans la rue animée du quartier chinois de Honolulu. Les passants n'osaient pas le regarder, mais Yoichi savait qu'ils n'en pensaient pas moins. On n'aimait pas les Japonais dans cette partie de la ville et encore moins les yakusa. Peu lui importait. Personne n'osait leur tenir tête de toute façon.

Il sentit son téléphone portable vibrer dans la poche intérieure de sa veste.

— Allô ?

— Yoichi Wataru ?

— Lui-même.

— Ici Mishima, j'ai des nouvelles de Los Angeles.

— Et alors ?

— Alors tes hommes ont eu un problème.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire qu'ils ont échoué dans leur mission, fit la voix imperturbable à l'autre bout du fil.

Yoichi sentit son sang se glacer.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Les hommes qui étaient sous ta responsabilité ont échoué. Ils sont tous morts.

Soudain terrifié, Yoichi ne trouvait plus ses mots.

— Notre chef, l'*Oyabun*, veut des explications, enchaîna son interlocuteur. Et le plus vite possible.

— Bien, répondit Yoichi en essayant de maîtriser les tremblements de sa voix.

— Son représentant est à Hawaïi, il te recevra. Nous t'attendons.

Yoichi rentra chez lui d'un pas lent et lourd. Il monta l'escalier qui menait à son appartement et ouvrit la porte.

Il s'avança vers la petite armoire accrochée au mur du fond, il en sortit un tanto, un poignard traditionnel à la lame effilée et une petite bouteille de saké qu'il fit chauffer au bain-marie.

Il but un verre cul sec puis un deuxième et regarda sa main droite posée sur la table en bois. Il manquait déjà une phalange au petit doigt, il se l'était coupée pour se faire pardonner une faute grave commise deux ans auparavant.

Il avait alors reçu pour mission d'éliminer une famille qui n'avait pas payé ses dettes à l'organisation mafieuse qu'il représentait. Il s'était introduit chez eux, une nuit et s'était acquitté de sa tâche sans le moindre remords, sans la moindre hésitation. Il avait poignardé le père et la mère qui dormaient allongés côte à côte. Puis le grand-père assoupi dans une pièce voisine. Quand il était entré dans la chambre des enfants, il avait égorgé la jeune fille d'un coup sec de son poignard, mais, devant le berceau, il s'était arrêté, hésitant. Un nouveau-né le regardait en souriant. Son bras s'était immobilisé, il était resté comme paralysé. Le poignard était tombé à ses pieds, encore rouge du sang de toute cette famille. Puis, comme le bébé se mettait à pleurer, il l'avait pris dans ses bras, pour le calmer et ne pas attirer l'attention des voisins. Finalement, il l'avait emporté jusqu'à la porte d'un orphelinat et l'avait abandonné sur le seuil.

Par la suite, il avait confié sa « faute » à son supérieur et s'était mutilé pour se faire pardonner.

Mais il savait que cette fois ça ne suffirait pas. Pourtant, il n'avait pas le choix. Il pouvait toujours espérer qu'en le voyant avec encore un doigt en moins, l'*Oyabun* ferait preuve d'indulgence une toute dernière fois. Il posa sa main sur un torchon blanc, but encore deux verres de saké puis saisit le manche en peau de raie du tanto. Yoichi ferma les yeux, leva le poignard au-dessus de sa tête et l'abattit d'un coup. Au début, il ne sentit rien, puis une terrible douleur remonta jusqu'en haut de l'épaule. Il crut défaillir. Il se balançait d'avant en arrière comme une marionnette. Le sang giclait sur la table et tachait le torchon blanc. Il baissa les yeux et vit la dernière phalange de son annulaire sur le tissu comme la tête d'un gros ver de terre rose.

Il versa du saké sur la plaie pour la désinfecter puis l'enveloppa dans un pansement de fortune. Il replia le torchon au bout de son doigt, attendit encore quelques minutes, en s'aidant d'un dernier verre de saké.

Il sortit dans la rue en titubant. La foule des passants s'écartait sur son passage en riant. Ils croyaient avoir affaire à un ivrogne qui s'était pris la main dans une porte.

Il héla un taxi et s'installa sur la banquette arrière.

— Au 36 Kukahi Street, vite !

— Qu'est-ce qui vous arrive, vous êtes blessé ? demanda le chauffeur de taxi.

— T'occupe pas de ça, répondit le yakusa, démarre.

— Vous allez foutre du sang plein mon taxi, descendez !

Yoichi sortit son pistolet de sous sa veste et appuya le canon sur la nuque du chauffeur.

— Emmène-moi là où je t'ai dit, si tu ne veux pas une balle de 22. en guise de pourboire.

Au bout de dix minutes, le taxi le déposa devant une laverie parfaitement banale. Yoichi lui lança une poignée de billets sans compter et sortit de la voiture.

Les employés s'interrompirent dans leurs activités pour regarder cet homme qui avançait d'un pas incertain, la main entourée d'un torchon rouge de sang. Ils n'étaient pas étonnés, ils avaient l'habitude de voir des gangsters blessés se rendre dans l'arrière-boutique qui dissimulait le quartier général de la branche hawaïenne d'un clan de yakusa.

Mishima l'attendait dans une petite pièce décorée de façon traditionnelle avec des panneaux de papier de riz en guise de cloisons. Il portait un kimono avec l'insigne du clan brodé sur chaque épaule : une fleur de cerisier stylisée, blanche et rouge. Une geisha, également en kimono, le visage maquillé de blanc, lui versait du thé, tandis qu'une autre lui faisait une manucure.

Deux sabres étaient posés devant lui. Un grand et un plus court.

Yoichi entra dans la pièce, s'assit sur ses talons et s'inclina vers le sol pour le saluer.

— Tu en as mis du temps, pour venir, dit Mishima.

— C'est pour cette raison, répondit humblement le fautif en dépliant le torchon qui contenait son doigt coupé.

— L'*Oyabun* te sera reconnaissant de ton sacrifice, dit Mishima. Mais tu sais aussi bien que moi que ce ne sera pas suffisant. Tu auras droit à une somptueuse cérémonie mortuaire, avec tous les honneurs.

Il claqua dans ses doigts et les deux geishas se levèrent puis partirent à reculons en s'inclinant.

— Tu es mon meilleur ami, dit Yoichi.

— Oui, répondit Mishima, et c'est pour cette raison que je préside à cette cérémonie.

Puis Mishima désigna les deux katanas posés l'un à côté de l'autre. Il tira de sa manche un bandeau orné d'un soleil rouge et le tendit à Yoichi.

— Nous sommes les héritiers des samouraïs, dit-il.

Yoichi enleva sa chemise et se ceignit le front du bandeau.

Il prit le sabre le plus court et le sortit de son fourreau, puis

appliqua la pointe de la lame contre son ventre. Il grimaça, une goutte de sang perla sur sa peau. Yoichi serrait les dents, il tendit ses muscles et appuya de toutes ses forces. Le sabre entra d'une bonne dizaine de centimètres.

— Et maintenant vers le haut, ordonna Mishima.

Yoichi se plia en deux, et, les deux poings serrés sur le manche, releva la lame. Il avait les mains inondées de sang, ses tripes commençaient à sortir.

Alors Mishima se leva, prit le grand sabre, puis, comme son ami se penchait un peu plus, il leva la lame et abrégua ses souffrances en lui tranchant la tête d'un coup net. Le corps décapité de Yoichi s'effondra sur le sol.

De nouveau, Mishima claqua dans ses doigts, les deux geishas revinrent, l'une d'elles emmena la tête en la soulevant par les cheveux, l'autre traîna le corps par les poignets avant de revenir nettoyer les traînées de sang pendant que Mishima méditait en buvant un verre de saké.

*

* *

« Votre correspondant n'est pas disponible actuellement, veuillez renouveler votre appel ultérieurement. »

C'était la troisième fois que Bolan entendait ce message. Il parvint à contenir son agacement, mais l'inquiétude commençait à le ronger, il ne comprenait pas pourquoi Kelly Golden ne répondait pas à ses appels. Il lui avait demandé de l'informer de tous ses déplacements, malgré la présence des gardes du corps qui devaient assurer sa sécurité.

Le pire, c'était ce doute. Bolan hésitait encore à se mettre à la poursuite de la jeune femme en se servant du système que Herman « Gadgets » Schwarz, le petit génie de l'informatique, avait intégré à son téléphone portable.

Une des applications lui permettait de localiser le numéro qu'il appelait, et l'écran du téléphone se transformait alors en GPS. Il lui suffisait de suivre les indications pour retrouver la personne qu'il cherchait à joindre.

Rien n'interdisait en attendant de la localiser. Il composa de nouveau le numéro et alla chercher dans le menu l'application nécessaire.

Un point rouge sur l'écran lui indiqua que la jeune femme se dirigeait vers Santa Monica Boulevard et, vu la vitesse à laquelle elle se déplaçait, elle était en voiture.

C'était plutôt rassurant pour le moment. Mais tout d'un coup, le point rouge s'arrêta. Un feu rouge, pensa-t-il.

Pourtant à cet endroit du boulevard, il n'y avait pas de croisement

et, dans son souvenir, il n'y avait pas non plus de passage piéton. Un accident, peut-être ? Un chien qui traversait la chaussée au mauvais endroit ? L'instinct de l'Exécuteur s'éveillait.

Le chauffeur de Kelly Golden freina brusquement.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Mike ? fit la jeune femme soudain réveillée en sursaut.

— Une voiture qui vient de nous faire une queue-de-poisson, miss Golden, répondit le chauffeur en donnant de furieux coups de klaxon.

— Pas la peine de faire tant de bruit, Mike.

Elle bâilla et plongea la main dans la poche de son sac pour prendre son portable et le changer de mode vibreur en mode sonnerie, maintenant qu'elle avait pu faire un somme pour se remettre de sa fatigue.

La portière avant de la limousine noire qui leur avait coupé la route s'ouvrit et une jeune femme à cheveux longs en sortit, elle était vêtue d'un ensemble en jean et se déplaçait difficilement.

Kelly Golden fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? fit le garde du corps assis à côté du chauffeur.

La jeune Asiatique avait le visage en sang, elle venait vers leur voiture en tendant le bras et en grimaçant, comme si elle appelait au secours.

— Mon Dieu ! On dirait que cette femme est blessée. Comment est-ce que ça a pu lui arriver ? s'exclama Kelly Golden.

— Je trouve ça un peu bizarre, fit Mike.

— Moi aussi, renchérit le garde du corps en défaisant la lanière qui retenait le Browning automatique dans son holster sous l'épaule gauche.

— Ne soyez pas aussi paranoïaques, vous voyez bien qu'elle a besoin d'aide, s'exclama Kelly Golden avec impatience.

Avant même que son garde du corps et son chauffeur aient eu le temps de réagir, elle avait saisi la poignée de la portière et sortait du véhicule.

Comme elle s'approchait de l'Asiatique, elle s'arrêta net. Cette jeune femme n'avait pas le regard d'une victime souffrante. Elle avait même un regard de tueuse.

Kelly Golden fit un pas en arrière, le yakuza déguisé tendit le bras vers elle et lui agrippa l'épaule. Kelly Golden se débattit comme une diablesse, elle griffa le visage de son agresseur, et d'un coup violent lui arracha une poignée de cheveux. L'autre poussa un juron en japonais.

— Mike ! cria le garde du corps à l'intention du chauffeur, nous sommes tombés dans un piège.

Il dégaina son Browning et sortit de la voiture. Au même moment, deux Coréens dans des costumes bariolés émergeaient de leur

limousine, la mitraillette à la main. Ils ouvrirent le feu. Le garde du corps prit une première rafale en travers de la poitrine, il agita les bras dans tous les sens comme un pantin désarticulé et lâcha son pistolet qui rebondit par terre comme un jouet.

Le deuxième tueur visa à la tête. La rafale décapita le garde du corps, il retomba sur l'asphalte pendant que des fontaines de sang jaillissaient de son cou.

Mike, le chauffeur, était encore empêtré dans sa ceinture de sécurité. Il avait à peine eu le temps de sortir un Beretta de la boîte à gants. Des images et des phrases défilaient dans son esprit. On lui avait parlé de ce phénomène. Il savait que sa vie s'achevait. Il se rappelait que son compagnon lui avait toujours dit de ne pas se ficeler comme ça quand ils devaient assurer la sécurité d'un passager. Il entendait les hurlements stridents de Kelly Golden mêlés à des insultes. La boucle de sa ceinture venait à peine de se défaire. Il tourna la tête vers la vitre, un yakuza avait déjà ouvert la portière et se tenait devant lui. Mike sentit l'acier froid d'un canon de revolver contre son front. Une fraction de seconde plus tard, sa tête explosait, sa cervelle allait recouvrir la vitre du passager et le pare-brise en une bouillie gris et rouge.

Kelly Golden luttait toujours. L'espace d'un bref instant son agresseur s'était tourné vers la voiture pour voir ce qui se passait. Il tenait les poignets de la jeune femme, mais celle-ci le surprit en lui crachant au visage. La colère et le dégoût se peignirent sur les traits du pourri. Puis la douleur : elle venait de lui enfoncer son ongle rouge et acéré au fond de l'œil. Un liquide visqueux s'écoulait le long de sa joue et sur la paroi du nez. Il poussa un hurlement et lâcha prise complètement.

Tout s'était déroulé en quelques secondes. Le chauffeur de la voiture yakuza avait profité du peu de circulation pour passer à l'action, mais d'autres automobilistes arrivaient maintenant. Ils freinaient dans des crissements de pneus, le caoutchouc brûlait sur l'asphalte, puis ils repartaient en marche arrière quand ils comprenaient qu'ils avaient affaire à un règlement de comptes entre malfrats.

Kelly Golden avait perdu une de ses chaussures à talons pendant la bagarre, elle se défit de l'autre, la jeta sur le côté et partit à toutes jambes vers les voitures arrêtées à une cinquantaine de mètres.

Un des yakuza s'était tourné vers son complice et hurlait :

— Tire ! Tire !

L'autre hésitait. Finalement il baissa son arme, et répondit :

— Tu sais bien que l'ordre était de la capturer vivante.

Il se dirigea vers la voiture abandonnée par Kelly et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il entendit une sonnerie de téléphone. Le bruit

s'échappait d'un sac à main posé sur la banquette arrière. Il le saisit et l'emporta dans la limousine.

Des sirènes de police hurlaient dans le lointain et se rapprochaient à une vitesse inquiétante.

— Allez, vite ! cria le yakuza au costume bariolé, on s'en va. Les flics !

La voiture démarra dans des vrombissements de moteur.

Kelly Golden courait toujours, paniquée. Ce fut seulement quand elle entendit le bruit de la voiture derrière elle qui s'éloignait qu'elle osa regarder par-dessus son épaule.

Un des témoins arrêtés un peu plus loin descendit de son véhicule et lui cria :

— Par ici, mademoiselle !

Kelly Golden se précipita dans la voiture et, se sentant enfin en sécurité, elle plongeait son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Elle sentit alors que la voiture bougeait. Elle se tourna vers le conducteur et remarqua seulement à ce moment-là qu'il avait des traits asiatiques.

— Vous n'attendez pas la police ? demanda-t-elle. On vient d'essayer de m'enlever.

Il lui adressa un sourire glacial et elle sentit un objet dur appuyer contre son ventre. Elle baissa les yeux et vit qu'il brandissait un long poignard effilé.

— Pas un mot. N'essayez pas d'appeler à l'aide.

Et il appuya sur l'accélérateur.

Bolan regarda l'écran de son portable, le point rouge s'était remis à bouger. Il ne comprenait pas exactement ce que ça signifiait. Mais il devinait que ce n'était pas normal.

Il releva la tête, un hélicoptère de la police traversait le ciel, rien d'inhabituel à Los Angeles, mais c'était comme un signe. Il avait trop l'habitude du combat et du théâtre de la guerre. Son instinct l'alertait.

Il composa de nouveau le numéro de Kelly Golden.

Cette fois, il ne tomba pas sur la messagerie.

On venait de décrocher. Mais personne ne répondait.

— Allô ? fit Bolan.

La personne à l'autre bout de la ligne avait raccroché.

Il devina que ce n'était pas Kelly Golden. Il consulta les dernières nouvelles sur la page internet de son portable qui lui permettait également de se brancher sur la fréquence de la police. Ces deux sources d'informations lui apportèrent toutes les confirmations nécessaires.

Plus qu'une seule solution : se lancer à la poursuite de ce point rouge qui remontait les rues de Los Angeles sur l'écran du portable.

CHAPITRE III

Le point rouge se dirigeait maintenant vers le quartier coréen. Bolan arrêta un taxi, qu'il abandonna au coin de Hill Street et Old Street. Il avait décidé de finir à pied. Dans les rues animées, il savait qu'il n'aurait pas trop de problèmes à battre en retraite s'il devait mener un combat contre les ravisseurs de Kelly Golden. Il passa sous un portique et s'enfonça dans une contre-allée.

Le point rouge s'était immobilisé à une centaine de mètres de là.

Bolan s'approcha. Il s'agissait d'un vague magasin de souvenirs à la vitrine poussiéreuse. Il était évident qu'on vendait plus d'héroïne que de statuettes en jade dans cette boutique. Des silhouettes passaient devant les fenêtres grisâtres du premier étage. Elles s'inclinaient devant un homme qu'on ne voyait pas de l'extérieur.

Bolan remarqua un garage au fond de la contre-allée, il s'avança prudemment jusqu'au portail de bois, encore entr'ouvert. A l'intérieur du garage, une limousine noire étincelante. Bolan sortit le Beretta de son holster et entra en se plaquant contre le mur. Il approcha de la voiture, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Rien à signaler, aucun indice de ce côté-là.

Il entendit alors des pas à l'extérieur. Il alla se tapir contre le mur du fond, dans l'angle, à côté de l'établi. Un homme ouvrit la porte du garage, se dirigea vers l'arrière de la voiture, un sac à la main. Il ouvrit le coffre et jeta son bagage. Visiblement, la prisonnière n'était pas là. Bolan s'était saisi d'une clé à molette et se demandait s'il fallait assommer le Japonais qui venait d'entrer, pour attaquer ensuite les autres. L'homme se mit au volant. Machinalement, Bolan lut le numéro d'immatriculation de la voiture tout en se disant qu'il s'agissait sûrement d'une plaque volée.

L'homme prit une télécommande sur le tableau de bord, appuya sur un bouton et le portail s'enroula sur lui-même.

Bolan le laissa partir et reposa sa clef à molette sur l'établi. Puis il s'approcha de la maison. Il remarqua une porte dérobée donnant sur une petite cour. Il n'avait compté que trois silhouettes à l'étage, pourtant la maison devait être gardée. Pour pénétrer dans la place, il opta pour la solution la plus simple. Il saisit son poignard de combat dans l'étui accroché à son mollet et frappa à la porte.

Au bout de quelques secondes, il entendit qu'on descendait un escalier. Puis la porte s'ouvrit devant lui. L'homme fronça les sourcils derrière ses lunettes noires, il eut à peine le temps de demander à qui il avait affaire, que la pointe du poignard lui traversait le menton et ressortait par le haut du crâne, rouge de sang. Bolan retira l'arme d'un

coup sec et le yakuza s'effondra à ses pieds sans avoir émis le moindre son.

L'Exécuteur entendit une voix qui appelait en japonais. Très calmement, il remit le poignard à sa place, après l'avoir essuyé sur la chemise de la victime, et monta les marches une à une, le Desert Eagle dans une main et le Beretta 93-R dans l'autre, prêt à cracher la mort.

Quand il arriva à l'étage, trois hommes en costume étaient assis sur leurs talons, devant un quatrième dans un kimono noir. Bolan ouvrit le feu sans sommation, il visa la tête de l'homme en kimono et la vit éclater comme une pastèque trop mûre, puis il aspergea les trois autres avec le Beretta. Le premier fut atteint de deux balles à la gorge, des bouillonnements de sang s'échappèrent de dessous sa tête qui n'était plus retenue à ses épaules que par quelques nerfs. L'un des yakuza avait été blessé au front, il tâtonnait par terre, à quatre pattes, aveuglé par son propre sang.

L'autre, indemne, avait réussi à rouler sur son épaule gauche. Il plongea la main sous sa veste à la recherche de son pistolet automatique. Aucune chance contre Bolan qui pointait déjà ses deux armes vers lui. Une première rafale du Beretta lui déchira le ventre, ses tripes sortirent et s'écoulèrent sur le sol. Il se tenait l'estomac à deux mains en grimaçant atrocement sans laisser échapper le moindre son, pour ne pas donner à l'ennemi le plaisir de l'entendre se plaindre. L'Exécuteur abrégé ses souffrances d'une balle en plein cœur.

Il fit trois pas en direction du quatrième homme, toujours à quatre pattes, qui essayait en vain d'essuyer du revers de la manche le sang qui s'écoulait de son crâne sur ses paupières.

Bolan ressortit le couteau de sa gaine et l'appuya contre la gorge du blessé. Des perles rouges apparurent sur son cou.

— Parle ou je t'égorge, commanda Bolan.

— Pardon, *Oyabun*, pardon ! implora l'homme en anglais. C'était ma première mission, je ne voulais pas trahir votre confiance. Je me trancherai une phalange pour me faire pardonner. Je le jure.

Bolan resta perplexe devant cette réaction. L'homme l'appelait *Oyabun*, c'était donc qu'il le prenait pour son chef. Mais s'il le prenait pour son chef, pourquoi s'adressait-il à lui en anglais plutôt qu'en japonais ?

— Où est la jeune femme ?

— Je ne sais pas, *Oyabun*.

Bolan augmenta la pression de la lame contre la gorge de l'apprenti malfrat. Il avait remarqué qu'il avait encore toutes ses phalanges, il n'y avait pas longtemps que ce criminel avait rejoint l'organisation. Toutefois, il était déjà prêt à assassiner, torturer, kidnapper.

— Elle s'est échappée, *Oyabun*, expliqua-t-il en grimaçant.

Une nouvelle pression sur la gorge avec la lame.

— Regardez, *Oyabun*, dit l'homme, nous avons rapporté son sac, mais elle s'est échappée.

Bolan remarqua alors une masse brune à côté du cadavre du yakuza en kimono. Il laissa là son prisonnier, le croyant suffisamment effrayé pour qu'il ne tente rien. Mais, comme il se penchait vers le sac, il perçut un mouvement furtif derrière lui. Il se retourna juste à temps pour voir le pourri qui s'était relevé et essayait de passer la porte. Bolan lui tira une balle dans le genou et le sang gicla sur le mur, le yakuza s'effondra tandis que ses mains griffaient le mur de plâtre pour ralentir sa chute.

— La prochaine fois, je tire un peu plus haut, ça fait très mal, expliqua l'Exécuteur, alors tiens-toi tranquille.

Il se mit à fouiller dans le sac et trouva effectivement les papiers de la jeune femme.

Il s'approcha de l'homme étendu à terre, s'assura qu'il était hors d'état de nuire, puis s'employa à explorer la maison. Il était peu probable que des mafieux soient tapis dans les autres pièces. Ils seraient déjà intervenus après avoir entendu les détonations et les bruits de lutte. Il savait que Kelly Golden n'était pas dans la voiture qu'avait sortie le yakuza du garage et ils n'auraient pas eu le temps de la transférer ailleurs par un autre moyen. Bolan voulait seulement vérifier que sa protégée n'était plus dans les parages et que le blessé ne lui mentait pas.

Par mesure de précaution, il rasait les murs et entraînait dans les pièces l'une après l'autre, ses deux armes braquées devant lui.

Il ouvrit une porte qui débouchait sur un couloir, attendit, fit un pas sur la pointe des pieds sans le moindre bruit. Il crut entendre comme un souffle derrière la première porte, se colla au mur, attendit quelques secondes. De nouveaux gémissements puis un « chut ! » impatient. Il était sûr que ce n'était pas un homme qui avait donné cet ordre.

Bolan prit son élan et, d'un violent coup de pied, fit voler la serrure. Il se remit contre le mur, s'attendant à recevoir une volée de plomb. Seuls des cris d'effroi répondirent au fracas de la porte. Il pivota sur son épaule droite contre le chambranle, le pistolet pointé devant lui.

Le spectacle qui s'offrit lui inspira un mélange de dégoût et de pitié. Une dizaine de jeunes femmes étaient entassées là dans des conditions épouvantables, des esclaves humains destinés aux bordels clandestins de Los Angeles et d'Hawaii. A première vue, elles venaient de l'ancien empire soviétique et d'Asie du Sud-Est. Rien d'étonnant. Depuis des décennies les yakuza se livraient à ce type de trafic.

Bolan appellerait la police pour qu'elle s'occupe de ce problème.

En attendant, sa priorité était de savoir ce qui était arrivé à Kelly Golden.

— Qui êtes-vous ? demanda Kelly Golden au chauffeur assis à côté d'elle.

— Agent Chang, du F.B.I.

La jeune femme poussa un soupir de soulagement. En même temps, si cet homme était un policier, pourquoi la menaçait-il avec un poignard ?

— Est-ce que vous pouvez éloigner votre arme ? demanda-t-elle.

— Oui, excusez-moi, fit-il avec un demi-sourire, j'étais obligé de vous faire taire. Je suis désolé de vous avoir fait peur.

— Où allons-nous ?

— Je vais vous emmener dans un endroit sûr pour vous interroger en présence d'un de mes collègues, nous avons besoin de rassembler un maximum de renseignements sur vos ravisseurs.

Malgré le soulagement qu'elle éprouvait, Kelly Golden ne parvenait pas à se départir d'une certaine méfiance.

— Et où se trouve cet endroit sûr ?

— Vous verrez, nous y serons bientôt, détendez-vous.

L'homme sortit un téléphone portable de sa poche et composa un numéro sans quitter la route des yeux.

Puis il parla à son correspondant dans une langue qui, aux oreilles de Kelly Golden, ressemblait à du japonais; des petites phrases sèches comme s'il engueulait un subordonné.

— Nous nous dirigeons vers le quartier chinois ? demanda-t-elle.

Cette fois, le chauffeur ne put réprimer un geste d'impatience.

— Je vous ai dit que nous allons dans un endroit sûr.

Comme elle tournait la tête, Kelly Golden vit qu'une autre limousine noire leur avait emboîté le pas. A l'intérieur un homme en costume bariolé avec des lunettes de soleil.

— Nous sommes suivis, dit-elle.

— Vous vous faites des illusions.

Cette fois, Kelly Golden était convaincue qu'il lui mentait.

— Puisque vous êtes un agent fédéral, je souhaite voir une preuve. Vous devez bien avoir une carte qui permet de vous identifier, ou un badge.

— Ma petite, je commence à perdre patience, répondit son « sauveur ».

Kelly se précipita sur la poignée de la portière comme la voiture ralentissait à l'approche d'un feu rouge. La porte était fermée à clef. Elle comprit tout d'un coup qu'elle était tombée d'un piège dans un autre. Surtout ne pas céder à la panique. Puis elle ressentit une vive douleur à la nuque, sa tête se mit à tourner, le monde devint gris puis

noir. L'agent Li venait de l'assommer d'une manchette derrière la tête.

Bolan entendit un bruit de moteur et s'approcha de la fenêtre.

Il reconnut la limousine noire du yakuza qui était reparti un peu plus tôt, accompagnée d'une autre voiture. Une jeune femme était assise sur le siège du passager. Elle semblait dormir. Bolan n'avait pas pu l'identifier immédiatement, elle était penchée en avant et ses cheveux couvraient son visage.

Les deux hommes se garèrent dans la contre-allée et la tirèrent de la voiture. Sa tête retomba en arrière, il n'y avait plus de doute possible : Kelly Golden.

Il retourna dans la pièce où il avait laissé le blessé. Ce dernier s'était évanoui après avoir perdu trop de sang et gisait, silencieux, au milieu du plancher. Les yakuza allaient sûrement remonter par la porte que Bolan avait lui-même empruntée pour lancer son attaque.

Le problème était de ne pas atteindre Kelly Golden. Et ils se rendraient compte que tout n'allait pas comme ils le souhaitent, dès qu'ils entreraient dans cet appartement désormais occupé par trois cadavres et un blessé, et dont les murs étaient rouges de sang. Pour l'instant, Bolan pouvait au moins compter sur l'effet de surprise.

Un des deux hommes avait jeté la jeune Américaine sur son épaule, comme un sac, et s'apprêtait à monter l'escalier.

Bolan traversa la pièce pour jeter un coup d'œil par l'autre fenêtre.

Celui qui tenait Kelly Golden était passé devant. Bolan ne pouvait pas prendre le risque de l'attendre en haut des marches. Il battit en retraite dans le couloir et se mit en embuscade.

Tapi dans l'obscurité, il vit la porte qui s'ouvrait lentement. L'homme qui tenait Kelly Golden sur son épaule se retourna vers son camarade au moment où il passait le seuil, et satisfait d'avoir accompli sa mission lança une plaisanterie en japonais. Puis, quand il se retourna, il resta comme pétrifié. Les trois corps de ses camarades étaient étendus sur le sol, criblés de balles.

Il savait qu'après leur échec dans la tentative d'enlèvement, ils seraient punis, mais tout ce massacre... Ça n'avait pas de sens. Il reconnut alors le cadavre de leur capitaine, décapité, dans son kimono de soie. Est-ce que *l'Oyabun* était devenu fou ? Ou avaient-ils été victimes de l'attaque d'un gang rival ?

Il posa son fardeau sans ménagement. Kelly Golden poussa un gémissement quand elle heurta le sol, mais il n'avait pas le temps de s'occuper d'elle pour le moment.

Le pourri sortit lentement son Glock du holster sous sa veste. Il fit un pas de côté et indiqua d'un geste de la main à son acolyte d'aller explorer le couloir. Le yakuza lança un regard de côté à son supérieur. L'autre le surprit et comprit immédiatement ce que cela signifiait. Son

complice le prenait pour un lâche qui l'envoyait au casse-pipe à sa place. Le faux agent du F.B.I. se jura qu'il ferait payer ce regard à son larbin dès qu'ils en auraient fini ici.

— Va voir si les filles sont encore là, ordonna le yakuza en sifflant entre ses dents.

L'homme avança prudemment vers le couloir. Bolan avait profité de ce moment de discorde pour retirer le couteau de sa gaine. Il fallait frapper cet éclaireur en silence sans que l'autre s'en rende compte. Il tâta par réflexe la lame de son poignard et sentit au creux de sa main l'équilibre parfait de l'arme, puis il la saisit par la pointe.

Le gangster hésitait.

— Avance ! cria son supérieur.

L'homme ouvrit le feu au hasard dans le couloir, Bolan sentit les balles siffler à quelques centimètres de son visage.

— Qu'est-ce que tu fais, imbécile ? cria le yakuza. Je t'ordonne d'avancer. Sale lâche !

Le subalterne qui venait de se faire ainsi réprimander se retourna lentement, une grimace sur le visage.

Il releva son Glock et mit en joue son complice.

— Le seul lâche ici, c'est toi, dit-il.

Le yakuza plongea sur le côté au moment où l'autre appuyait sur la détente et une balle l'atteignait à l'épaule. Il porta la main à sa plaie et l'en retira rouge de sang. Il était paralysé par la douleur et n'arrivait pas à lever son arme vers le traître qui venait de lui tirer dessus. L'autre était en train de l'ajuster, quand il entendit un bruit sourd et le vit se figer, la bouche ouverte, en une grimace comique.

Le yakuza qui s'était préparé à mourir vit alors la chemise de son assassin se peindre en rouge, puis celui-ci tituba en avant et, comme il approchait, son complice put voir sortir au milieu de sa poitrine une pointe d'acier rougie de sang. Il fit encore deux pas comme un jouet mécanique en train de se casser et s'effondra face contre terre.

Le yakuza vit alors un immense coutelas qui sortait de son dos et l'avait cloué au plancher dans sa chute. Il entendit des pas et leva les yeux : un géant au regard d'acier venait vers lui, un Beretta dans une main et un Desert Eagle dans l'autre.

— Je crois que tu es mal en point, remarqua l'Exécuteur avec un sourire en coin.

— Qui es-tu ? demanda le yakuza.

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis ton chef, ton *Oyabun*.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est ce que croyait ton petit copain, fit l'Exécuteur en pointant le Desert Eagle vers le pourri encore inconscient qui gisait à terre. Trêve de plaisanterie, tu vas me dire maintenant pour qui tu travailles. Avec tout ce que tu viens de rater, tu n'auras pas assez de phalanges

sur tes dix doigts pour te faire pardonner, alors tu ferais mieux de jouer le jeu.

A cet instant, Bolan sentit un mouvement derrière lui : le jeune Yakuza qu'il avait seulement blessé était revenu à lui et rampait en direction du pistolet de celui qui venait d'être embroché. Il avait juste touché la crosse du bout des doigts que Bolan appuyait sur la détente du Beretta, lui logeant une balle dans la nuque. Sa tête rebondit comme un ballon de football mal gonflé et des flots de sang vinrent se joindre aux rigoles qui sortaient de la poitrine de l'autre.

Tout s'était passé en une fraction de seconde, mais c'était assez pour que, dans un dernier effort désespéré, le yakuza blessé porte le canon de son Glock contre sa tempe et se supprime comme un samouraï. Bolan se tourna de nouveau vers lui quand il vit le jet de sang sortir de sa tête et le haut de son crâne qui se détachait. Il retomba comme une masse sur le côté.

— Ce n'est que partie remise, marmonna l'Exécuteur entre ses dents.

Avachie contre le mur, Kelly Golden gémissait, comme si elle sortait d'un mauvais rêve. Elle allait basculer d'un cauchemar à un autre dès qu'elle ouvrirait les yeux.

Bolan s'approcha et lui toucha l'épaule. Elle se débattit mollement, encore à moitié endormie.

Dans le couloir, un peu plus loin, les prisonnières n'avaient toujours pas réagi. Elles restaient cloîtrées dans la pièce où on les avait enfermées, trop terrifiées pour se montrer.

Bolan décida qu'il laisserait la brigade des Mœurs s'en occuper. Il l'appellerait depuis son portable quand ils auraient regagné une des voitures abandonnées, et quand ils se seraient fondus dans la circulation.

Il alla récupérer son couteau dans le dos de sa victime, essuya la lame contre le pantalon du mort, souleva Kelly Golden dans ses bras sans aucun effort et se dirigea vers l'escalier.

CHAPITRE IV

— Où suis-je ? demanda Kelly Golden en recouvrant ses esprits.

— Vous êtes dans une chambre d'hôtel, au secret, répondit Bolan.

Elle lança un regard vers la fenêtre.

— Quelle heure est-il ?

— 9 heures.

— Du soir ?

— Non, du matin, vous avez fait un tour de cadran.

— Mon père ! s'écria-t-elle, il faut prévenir mon père.

— C'est déjà fait, rassurez-vous, répondit Bolan.

— Et où est-il en ce moment ?

— Il est sous bonne garde, le F.B.I. s'occupe de lui.

— Je ne peux m'empêcher de m'inquiéter, répondit-elle sur un ton hystérique, il est très têtue, je serais vraiment étonnée si on parvenait à le convaincre de ne pas se livrer à ses activités habituelles. Et, comme vous le savez, un producteur doit rencontrer un nombre incalculable de gens en tous genres avec leurs projets et leurs propositions et...

Bolan posa la main sur l'avant-bras de la jeune femme pour la rassurer.

— Il est protégé par des gens compétents. Je ne pourrais assurer votre protection et la sienne que s'il acceptait de rester avec vous et votre frère au même endroit.

— Et où est mon frère en ce moment ?

— D'après les informations que j'ai recueillies auprès des agents du F.B.I. chargés de la sécurité de votre famille, il est parti à Hawaï recruter des acteurs pour un prochain film.

— Est-ce qu'il est accompagné ?

— Oui, par un agent.

— Un seul ?

Bolan poussa un soupir.

— Oui, un seul, mais ce sera suffisant, croyez-moi.

— Après ma mésaventure, permettez-moi d'avoir des doutes. De plus, la personne qui m'a secourue en se présentant comme l'agent Chang était en fait un des leurs.

— Technique classique, il suivait les kidnappeurs pour leur prêter main forte en cas de difficulté. Quand la proie s'échappe, il suffit de lui tendre les bras pour qu'elle vienne s'y jeter. C'est ce que vous avez fait, mais vous n'avez rien à vous reprocher. La sécurité n'est pas votre métier.

William Golden frappa du poing sur son bureau. Tous les papiers et tous les stylos qui s'y trouvaient firent un bond de dix centimètres.

— Vous n'imaginez quand même pas que vous allez me retenir prisonnier dans mon propre studio ! rugit-il à l'intention de l'agent du F.B.I., un Noir de deux mètres dix et cent trente kilos de muscles qui le regardait d'un air impavide dans son costume gris.

— Vous savez que vous êtes menacé, vous avez vous-même demandé à être protégé, répondit-il d'un air extrêmement las.

— Je ne suis pas sorti de la journée, je n'ai aucune idée de ce qui se passe dans mes propres studios et je n'ai pas l'habitude de me laisser dépasser par les événements. Il est indispensable que je me rende au hangar numéro 125 pour superviser le tournage.

— Je vous accompagne.

— Ecoutez, jeune homme, j'ai fait la guerre de Corée, j'ai passé sept ans dans les marines, à l'époque où ça voulait encore dire quelque chose, je n'ai pas besoin de nounou.

— Je vous accompagne, répéta le géant, exactement sur le même ton.

William Golden haussa les épaules et, avec un sourire las, répondit :

— C'est bon, vous gagnez.

Il ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un Browning HP-DA.

— Vous permettez ? fit-il en s'adressant à son garde du corps.

— Je vois que vous êtes un homme de goût, répondit celui-ci en considérant l'arme en expert. Je vous en prie, restez armé, deux précautions valent mieux qu'une.

Ils sortirent dans les allées du studio, entre les hangars. La nuit était tombée.

— Prenons une de ces petites voitures, suggéra William Golden, ça ira plus vite.

Et il sauta au volant d'un de ces véhicules normalement destinés aux greens de golf.

— C'est étrangement calme, remarqua le producteur.

— Vous avez beaucoup de gens dans les studios à cette heure-ci ? demanda l'agent du F.B.I.

— Normalement oui, et on a décidé de tourner les scènes de nuit de différents films en les regroupant, par mesure d'économie.

Comme ils approchaient du hangar 125, les allées se faisaient complètement désertes, et silencieuses.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura William Golden entre ses dents.

Il arrêta sa petite voiture et sortit. Il se tenait là, les mains sur les hanches à regarder dans tous les sens. Pas un chat. Le silence devenait oppressant.

William Golden se dirigea vers le hangar, suivi de Jack Johnson. Il tira sur le grand portail de fer qui marquait l'entrée.

— Milner ! cria-t-il. Mais où est cet imbécile de Milner ?

Aucune réponse, le plateau était vide. Plongé dans une obscurité totale. William Golden releva les interrupteurs sur le tableau électrique situé à gauche de l'entrée. Un décor médiéval et fantomatique s'illumina.

Le producteur décrocha le téléphone interne accroché au mur et composa un numéro.

Au bout de quatre sonneries, la voix du garde, à l'entrée des studios, lui répondit :

— Allô !

— Golden à l'appareil.

— Bonsoir, monsieur Golden.

— Que se passe-t-il, Jones ? hurla le producteur.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce que je veux dire ? Il faut vous faire un dessin ? Le hangar 125 est vide, pas un acteur, pas un technicien. Où sont-ils tous ?

— Ils ont peur, monsieur Golden.

— Pardon ?

— Ils ont peur...

— Peur de quoi ?

Pas de réponse.

— Peur de quoi ? demanda-t-il de nouveau avec une impatience croissante.

Une voix nasale avec un fort accent asiatique lui répondit :

— Peur de nous, monsieur Golden.

— Qui êtes-vous, vous ? hurla le vieux producteur furieux, même s'il savait parfaitement à qui il avait affaire.

— Dois-je me répéter, monsieur Golden ? Nous sommes les représentants d'une importante firme japonaise qui vous a fait une offre extrêmement intéressante et que vous avez refusée en faisant preuve d'un mépris impardonnable à notre égard. Vos employés ont eu raison de se mettre en grève. Ils sont rentrés chez eux. Vous feriez bien de les imiter, monsieur Golden. Ecoutez la voix de la raison.

— Mes employés ne sont pas en grève !

— Monsieur Golden, pour la toute dernière fois, êtes-vous prêt à considérer l'offre que nous vous avons faite ?

— Il n'en est même pas question.

Et après une bordée d'injures, le patron de Sun Studio raccrocha rageusement.

Juste à ce moment-là un coup de feu des plus anachronique résonna dans le décor médiéval du hangar 125.

Dans la guérite de Jones, à l'entrée de Sun Studio, Yoiji Daichi avait lui aussi raccroché et pris un talkie-walkie pour donner l'ordre à ses hommes de passer à l'action.

Il se tourna vers Jones, le chef de la sécurité, dans son uniforme beige et marron, attaché sur la chaise du bureau. Un des acolytes du capitaine yakuza le tenait en respect, le canon d'un pistolet appuyé contre la tête.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? demanda-t-il. J'ai obéi.

— Bien sûr que tu as obéi, répondit Daichi. Tout le monde m'obéit, il n'y a là rien d'exceptionnel.

— Je suis marié, j'ai des enfants, implora le garde.

— Moi aussi, répliqua Daichi.

Jones se tordait sur sa chaise et se mit à pleurer.

— Soixante-cinq ans, je suis près de la retraite.

— Décidément nous avons plein de choses en commun, répliqua le Japonais en haussant un sourcil.

— Laissez-moi vivre, implora Jones.

Le pourri hocha la tête à l'intention de l'homme qui tenait le pistolet. Jones crut que c'était pour lui dire de s'éloigner, qu'il accédait à sa demande. Au moment où un sourire de reconnaissance se dessinait sur ses lèvres, l'homme appuya sur la détente, et la cervelle du vieux garde alla éclabousser son ordinateur.

Au même instant, un coup de feu retentissait dans le hangar 125. L'agent du F.B.I. Jack Johnson tendit la main pour baisser les interrupteurs sur le tableau électrique. Le décor replongea dans une nuit profonde.

— Chut, murmura-t-il à William Golden. Plus un bruit.

Il sentait des présences hostiles tout autour et dégaina son arme de service avant de s'accroupir.

Il entendit un léger déclic sur sa droite : William Golden armait son Browning.

Tout d'un coup, les lumières se rallumèrent, l'aveuglant complètement. Il se jeta sur le côté sans réfléchir, au moment où une pluie de balles s'abattait à l'endroit même où il se tenait quelques secondes plus, tôt, et ricochait sur le sol de béton.

— Il y a un deuxième tableau avec des interrupteurs ! cria William Golden.

Jack Johnson se retourna et tira sur le tableau électrique déclenchant un véritable feu d'artifice; les étincelles virevoltaient de toutes parts avec des crépitements assourdissants comme si on tirait à la mitraillette. Puis le hangar retomba dans le noir. Jack Johnson entendit un bruit de course.

— Ils nous ont repérés, murmura-t-il, il faut bouger.

Le producteur perçut encore un bruit de pas, plus proche cette fois, et tira au hasard. La flamme sortant du canon de son Browning trahit sa position et les yakuza ripostèrent. Il sentit les balles siffler tout autour de lui.

— Ne tirez pas tant que je ne vous en ai pas donné l'ordre ! grogna Jack Johnson avec impatience.

Au-dessus de sa tête un spot gigantesque venait de s'allumer dans les échafaudages et balayait le sol. Il tira une seule balle qui vit voler en éclats le spot et l'ampoule.

— Ils peuvent rallumer les spots individuellement dans les échafaudages en se servant d'un transformateur, expliqua le producteur.

— Encore une bonne nouvelle, grommela le géant.

— Ils sont combien à votre avis ?

— Aucune idée.

Un coup de feu retentit et une balle passa juste à côté de son visage.

Il rampa sur quatre ou cinq mètres. Puis une deuxième détonation. Ils tiraient au hasard. Un cri de douleur. William Golden venait d'être touché.

— Ah ! les salauds ! J'ai pris une balle dans le bras gauche ! cria-t-il.

Un autre coup de feu suivit cette exclamation.

Cette fois, Jack Johnson avait repéré le tireur. Il riposta dans le noir, au jugé, et il entendit un cri qui résonnait dans le hangar. Il avait atteint sa cible. Puis une ou deux secondes plus tard, un bruit sourd de chute, le yakuza était tombé de l'échafaudage et son corps était allé se fracasser sur le sol de ciment.

Des bruits de pas sur la gauche; quelqu'un approchait en courant. Encore une fois, la lumière d'un spot balaya le plateau. On ouvrait le feu sur sa droite, Jack Johnson pivota, prêt à riposter. Il se rendit compte juste à temps que c'était William Golden qui l'avait pris en joue et déchargeait son arme, sans grande précision, heureusement.

— Attention ! cria-t-il.

Mais trop tard, le vieillard venait de recevoir une deuxième balle, dans la cuisse, cette fois. Il s'effondra. Jack Johnson maudit l'imprudence et l'entêtement du vieux producteur qui les menait à la catastrophe. Mais il ne pouvait pas le laisser là.

Il traversa les dix mètres qui le séparaient de Golden en courant, accroupi sous les tirs des mafieux. Si seulement il avait pu savoir combien ils étaient... Il tira le blessé par le col, jusque derrière une charrette. Un bruit sourd et un jet de sang, suivis d'un hurlement, lui firent comprendre que William Golden avait encore été touché. A l'épaule, cette fois. Jack Johnson tira par-dessus sa tête, au jugé, dans

l'espoir de retarder l'assaut final des mafieux et pour leur montrer qu'il avait encore une puissance de feu. Lui-même se rendait compte que ses tentatives d'intimidation étaient dérisoires.

Allongé à ses pieds, Golden avait perdu beaucoup de sang; il s'était mis à délirer. Il se croyait de retour en Corée et criait des ordres comme s'il était au milieu d'un trou d'obus, entouré de camarades.

— Tirez à volonté ! McKinley, envoyez cette grenade immédiatement. Ne les laissez pas s'approcher. Feu, je vous dis !

Les yakuza n'avaient plus aucun mal à repérer les deux hommes; ils s'approchaient lentement comme un troupeau de hyènes encerclant leur proie. Jack Johnson n'arrivait toujours pas à les dénombrer. Ils ne tiraient plus. L'agent du F.B.I. savait que ça cachait un piège. Il tourna la tête sur la gauche et vit un de ces hommes en costume et lunettes de soleil passer devant la fenêtre d'une pagode du seizième siècle. Il tira dans sa direction, le mur de la pagode était en carton pâte, la balle le traversa sans peine et il entendit encore un cri de douleur. Il avait atteint le yakuza qui arrivait maintenant à la fenêtre pour riposter en se tenant l'épaule. Il appuya sur la détente de son Uzi en arrosant frénétiquement tout le décor. Plusieurs balles vinrent se loger dans le bois de la charrette avec des bruits de bouchons de champagne. Les échardes volaient en tous sens.

— Envoyez les bombardiers, cria William Golden, quand une balle l'atteignit en pleine poitrine.

Il fut secoué par l'impact, puis regarda Jack Johnson, bouche bée. Il avait du mal à respirer, le sang sortait de sa poitrine en une mousse rougeâtre. A l'évidence, il avait le poumon perforé.

Mais le choc, étrangement, lui avait permis de recouvrer ses esprits. Il fit signe à Jack Johnson de s'agenouiller pour lui dire quelques mots à l'oreille.

— Je vais mourir, murmura-t-il.

Et il saisit la manche de Jack Johnson qui ferma les paupières et hocha la tête. Il ne voulait pas mentir au vieux soldat dans ses derniers instants.

Celui-ci leva la main pour lui demander de s'approcher encore.

— Ma fille ! dit-il. Il faut prévenir ma fille. J'ai depuis longtemps des soupçons... des soupçons... et...

Jack Johnson lui serra la main et l'encouragea à puiser dans ses dernières forces.

— Quels soupçons ? Parlez.

— Il faudra protéger ma fille parce que...

Puis, tout d'un coup, le regard de William Golden se figea comme s'il était soudain témoin d'un spectacle horrifant.

Jack Johnson ressentit d'abord une sorte de picotement désagréable dans le dos, puis ce fut comme si de la glace lui traversait

la poitrine. Et une sensation de douleur atroce. Il baissa les yeux et, au milieu de sa chemise, il vit sortir un objet légèrement recourbé, tout rouge : la pointe d'un sabre qu'on lui avait planté dans le dos et qui le traversait de part en part. Les tueurs avaient profité de ce moment d'inattention pendant lequel il recueillait les dernières paroles d'un homme qu'il aurait dû protéger, pour lui enfoncer un katana entre les omoplates. Il essaya de relever son pistolet. Il n'en avait plus la force. L'arme retomba avec un bruit métallique et Jack Johnson s'effondra sur le corps chétif du vieux producteur.

Golden regardait le yakuza qui se tenait devant lui. Il ne savait pas s'il rêvait. Tout autour de lui, il voyait le décor de la rue japonaise qui tourbillonnait. Le tueur leva un pistolet et le pointa sur son visage.

Il repoussa du pied le cadavre de Jack Johnson et retira le sabre avec un bruit de succion, puis il posa le canon de son arme contre l'œil du vieillard et, après avoir murmuré entre ses dents : « Avec les compliments du Yakuza blanc ! », il appuya sur la détente.

CHAPITRE V

Bolan sentit son téléphone vibrer dans la poche intérieure de sa veste.

— Allô ?

— Hal à l'appareil. Mauvaises nouvelles, Mack.

— Que s'est-il passé ?

— C'est William Golden.

— Mort ?

Un silence éloquent lui répondit.

— Quand est-ce que ça s'est passé ? demanda Bolan.

— Il y a à peine une heure. Le F.B.I. est sur les lieux. Un de leurs hommes a péri. Il était chargé de la protection du vieux producteur.

— J'imagine qu'il n'y a aucun doute quant à l'origine de ce crime.

— Affirmatif, Mack. C'est signé mafia japonaise. Je te laisse le soin d'apprendre la triste nouvelle à ta protégée.

— O.K., je m'en charge, répondit Bolan en se mordant la lèvre.

— Le fils de Golden a été rappelé. Il était à Honolulu.

— Comment a-t-il pris la nouvelle ?

— Il était étrangement calme. Réunion de crise dès demain, Mack, nous avons de nouveaux éléments dont je dois te faire part qui nous mettront sur la piste de nos meurtriers.

— Quelle heure ?

— 8 heures dans les bureaux de Sun Studio.

— J'y serai.

Il referma son portable à l'instant où la porte de la salle de bains s'ouvrait. Kelly Golden en sortit, souriante, mais son regard se figea devant l'expression sombre de l'Exécuteur.

— Que se passe-t-il ? fit-elle d'une voix tremblante.

— Une très mauvaise nouvelle.

Bolan se gratta la gorge, il s'apprêtait à lui répéter ce que lui avait dit Hal Brognola, quand elle l'interrompit.

— Ne dites rien, fit la jeune fille. Je devine. Mon père...

Bolan hocha la tête.

— Il est...

Encore une fois, Bolan fit oui de la tête.

Elle était un peu pâle, sa lèvre tremblait, mais elle déployait des efforts considérables pour contenir ses larmes, même si elle avait les yeux humides.

— Je m'en doutais, ajouta-t-elle. Je le savais. La situation était devenue intenable. C'était trop dangereux et je n'arrivais pas à convaincre mon père de prendre les précautions nécessaires.

Bolan vit qu'il avait affaire à une guerrière.

— Est-ce qu'on a prévenu mon frère ? demanda-t-elle.

— Le F.B.I. s'en est chargé.

— Pauvre Johnny, j'espère que ce ne sera pas trop dur pour lui, il n'a jamais vraiment été très fort mentalement.

— Quels sont maintenant vos projets concernant le studio ? demanda Bolan.

— Comment ça ? Mais j'ai bien l'intention de continuer l'œuvre de mon père, répondit la jeune femme avec un courage et une détermination qui forcèrent l'admiration de l'Exécuteur.

— Je peux vous assurer d'une chose, dit-il, vous avez des alliés dans votre combat.

Kelly Golden lui lança un regard plein de reconnaissance.

Johnny Golden avait les yeux rouges de larmes, il sanglotait et répétait sans cesse :

— Pauvre papa, qu'est-ce que nous allons faire maintenant ?

Sa sœur le considérait avec un mélange de pitié, d'exaspération et de gêne. Bolan avait beaucoup de mal à cacher le mépris que lui inspirait ce lâche. En même temps, son instinct lui disait que tout ce chagrin provoqué par la mort de son père manquait de sincérité.

Dans le hangar 125, les équipes de la police scientifique étaient encore occupées à ratisser le site pour retrouver le moindre indice.

Bolan et les enfants de William Golden étaient réunis dans le grand bureau du producteur.

— Nous allons devoir vendre le studio, Kelly, déclara Johnny Golden.

— Il n'en est pas question; s'il le faut je te rachèterai tes parts.

— Nous allons vendre ! cria Johnny Golden en frappant du poing sur la table.

Sa sœur le fusilla du regard. Il s'adoucit et en se remettant à pleurnicher, il ajouta :

— Je ne veux pas finir comme papa.

— Nous serons protégés, rétorqua Kelly.

— Papa aussi était protégé. Tu peux voir maintenant avec quelle efficacité, ajouta-t-il en lançant un regard méprisant en direction de Bolan qui resta impavide.

Puis il ajouta après un moment d'hésitation, en s'adressant à sa sœur :

— Tu sais très bien que nous avons eu des propositions. Et très acceptables.

— Très acceptables ? fit Kelly Golden avec ironie. Johnny, ce n'est pas le moment de nous entredéchirer.

— Nous en reparlerons en privé, Kelly, fit l'héritier Golden, je ne

veux pas laver mon linge sale devant un inconnu.

Puis il se leva et quitta la pièce comme un enfant boudeur.

— Quelles sont ces propositions « acceptables » dont parlait votre frère ? demanda l'Exécuteur. S'agit-il toujours du même Togushi qui vend de la drogue à vos acteurs ?

— Absolument, nous n'avons pas eu d'autre offre. Je crois que Johnny a peur. Il n'est pas de la même trempe que notre père. Malheureusement. Mais il faut lui pardonner, la vie n'a pas toujours été facile pour lui. Papa le jugeait très sévèrement.

Bolan se garda de dire qu'il partageait l'avis de William Golden sur son rejeton, pour épargner les sentiments de la jeune femme.

— Et vous, que comptez-vous faire ? demanda le Guerrier.

— Tenir ! répondit Kelly avec détermination. J'ai rappelé nos équipes techniques, mais tout le monde n'a pas répondu présent. Il est impératif de finir les trois longs métrages que nous avons en chantier. Le F.B.I. m'a promis de renforcer la sécurité sur le studio, mais comme vous le savez, ils sont débordés.

— Et votre frère ?

— Je vais le renvoyer à Hawaï avec pour mission de trouver de nouveaux talents. C'était la mission que lui confiait mon père pour justifier son salaire. Après quelques fêtes bien arrosées, en compagnie de starlettes, il recouvrera peut-être un peu de courage, fit-elle d'un air désabusé.

— En tout cas, j'admire votre cran, répondit Bolan en se levant. Vous savez où me joindre à tout moment. N'oubliez pas que nous sommes de votre côté.

— Merci, répondit Kelly Golden en lui serrant la main énergiquement.

*

**

Dans le taxi qui le ramenait à l'aéroport, Mack Bolan se mit en communication téléphonique avec Hal Brognola.

— Je crois qu'elle mérite amplement notre coopération, dit celui-ci.

— Absolument.

— Grâce à un de nos alliés à Washington, nous avons pu avoir un renseignement précieux. Un contact. Dans le quartier coréen de Los Angeles.

— Un représentant de l'ordre ? s'enquit l'Exécuteur.

— Pas exactement. Un repent.

— Yakuza ?

— Oui. Mais il est chinois, originaire de Taïwan. Il semblerait que Togushi ne soit que la partie visible de l'iceberg. Depuis les lois antigang de 1992, et l'éclatement de la bulle économique au Japon,

les yakuza ont dû se diversifier. On sous-estime l'ampleur de leurs investissements sur le sol américain, et même européen. Ils sont allés jusqu'à conclure des alliances avec les familles italiennes de New York. Je crois qu'il est temps de passer à la vitesse supérieure, Striker.

L'Exécuteur haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— Tu devrais passer aux frappes préventives, expliqua Brognola avec un sourire. Quelque chose que tu sais très bien faire.

Puis il lui fit part d'une adresse dans le quartier chinois de Los Angeles.

— Que fait ce M. Li, aujourd'hui ? demanda l'Exécuteur.

— Il enseignait les arts martiaux jusqu'à ce qu'un accident l'en empêche.

— Un accident ?

— Une balle dans le bas de la colonne vertébrale. Comme les autres mafieux, les yakuza n'aiment pas qu'on décide de changer de voie. Il est en chaise roulante; il ne peut plus faire grand-chose.

— Et de quoi vit-il ?

— Sa fille a repris le dojo. Il la seconde en enseignant les principes de la boxe chinoise.

— Comment s'appelle la fille de M. Li ?

— Mei, ça veut dire beauté; il paraît que ce prénom lui va comme un gant. Mais cette beauté peut se révéler fatale.

Une vieille servante dans un kimono de soie bleue accueillit Bolan à l'entrée d'une maison cachée dans une contre-allée derrière Bartlett Street. Tout d'un coup, il se retrouvait en Chine. Bolan découvrit un petit jardin avec une fontaine entourée de bambous.

Un homme de plus de soixante ans était assis à l'ombre de la bamboueraie et buvait une tasse de thé au jasmin. Il était habillé dans un costume en coton noir comme en portent les pratiquants du kung-fu.

Bolan remarqua immédiatement qu'il lui manquait des phalanges aux doigts des deux mains. Quand il releva son bras pour porter sa tasse à ses lèvres, l'Exécuteur vit que sa peau était entièrement couverte d'un tatouage rouge, bleu, vert, noir.

— Entrez, dit-il, je vous attendais.

Il lui désigna une porte et la vieille servante se mit à pousser la chaise roulante.

Ils arrivèrent dans une salle entièrement consacrée aux arts martiaux : des sabres étaient accrochés au mur, ainsi que des tongfas, des sais, et autres armes traditionnelles dont Bolan connaissait parfaitement l'usage. Des sacs de frappe pendaient du plafond. Au mur, plusieurs affiches couvertes de caractères chinois rappelaient les principes de la voie du guerrier.

Au centre de la pièce, une jeune femme menue avec une longue tresse brune travaillait ses katas. Elle portait un kimono blanc retenu par une ceinture noire tellement usée qu'elle en paraissait grise. Elle effectuait des mouvements d'une grâce envoûtante, ponctués d'attaques explosives accompagnées de *kiai* terrifiants. C'était comme si un ange avait le pouvoir de se transformer en un dragon rugissant en quelques secondes à peine, puis de redevenir une créature céleste aux gestes mesurés. Le Guerrier avait l'impression d'assister à une danse.

— Vous connaissez les arts martiaux, monsieur Johnson ? demanda Li.

— J'ai longtemps pratiqué, et je m'entraîne encore, répondit l'Exécuteur qui appréciait le spectacle.

Le vieux Chinois hocha la tête.

— Depuis ma... mésaventure, c'est ma fille qui a pris la relève, dit-il. Je lui ai enseigné plusieurs styles de boxe chinoise et de karaté. Je l'ai entraînée dès qu'elle a eu quatre ans.

La jeune fille acheva son kata, puis se tourna vers son père qui approuva ses efforts d'un signe de tête.

— Je te présente M. Johnson, Mei.

La jeune femme inclina légèrement le buste.

— Vous pouvez parler en présence de Mei, ajouta Li, je n'ai aucun secret pour elle.

— Très bien, répondit Bolan. Je suis venu vous demander de me renseigner sur un groupe de yakuza qui cherche à s'implanter à Los Angeles en s'imposant dans les studios de cinéma, Sun Studio plus particulièrement. On m'a dit que vous étiez au courant de leurs activités.

— Comme vous le voyez, fit le Chinois en montrant ses mains mutilées, j'ai moi-même fait partie du Crime organisé. Je suis ce que l'on appelle un repent. J'étais un membre du Yamaguchi-gumi, le plus grand syndicat du crime japonais. Mais les principales familles ont perdu du terrain au profit de nouveaux groupes. Plus cruels. Qui ne respectent pas la tradition samouraï dont nous nous réclamions.

Bolan n'intervint pas, mais il ne se faisait aucune illusion sur les codes d'honneur de ces soi-disant chevaliers modernes.

— Je vois que vous me regardez avec méfiance, fit Li, mais ne vous inquiétez pas, je ne crois plus moi non plus à tout cela. J'ai d'ailleurs payé un lourd tribut pour mes erreurs : en plus de mon infirmité, j'ai perdu ma femme dans des circonstances atroces. Toujours est-il que de nouveaux groupes se sont formés, alliés aux Russes, aux Chinois de Taiwan, aux Italiens de New York et même à certains groupes mafieux cubains de Miami. Ceux que vous cherchez sont basés à Okinawa. Ils ont déjà établi des branches de leur organisation à Hawaï. Pour

déraciner le mal, il vous faudra vous rendre dans le Pacifique.

— Savez-vous qui est leur chef, l'*Oyabun* ? demanda Bolan.

Un sourire énigmatique se dessina sur les lèvres du vieux Chinois.

— Rares sont ceux qui l'ont vu. On l'appelle le Yakuza blanc. Il n'a pas d'autre nom pour ceux qui travaillent avec lui.

— C'est un Européen ?

— Ou un Américain, ce qui lui permet d'être peu repérable, en tant que yakuza. Et aussi de ne pas obéir à toutes les traditions du syndicat du crime japonais.

Bolan repensa au jeune yakuza qui s'était adressé à lui en anglais avant de mourir, croyant avoir affaire à son *Oyabun*. Il comprenait maintenant pourquoi.

— Quelle tradition a-t-il bafouée ? demanda l'Exécuteur.

— Regardez ces tatouages, fit Li en entrouvrant sa veste.

On voyait sur son torse le célèbre danseur Chung autour duquel se lovait un dragon crachant des flammes. Puis une geisha sur la gauche brandissant un poignard ensanglanté qui traversait une fleur de lotus. L'homme était un tableau vivant.

— Chaque tatouage a une signification, expliqua le vieux maître d'arts martiaux. Mais il est trois motifs que l'on ne peut pas porter en même temps.

— Lesquels ? demanda l'Exécuteur.

— La limace, la vipère et le crapaud. La tradition dit que si le crapaud mange la limace il s'empoisonne, puis le serpent mange le crapaud et se détruit à son tour de l'intérieur.

— Ainsi, l'homme ou la femme qui porte sur son corps ces trois motifs va à sa perte, précisa la jeune Mei.

— Je ne suis pas un homme superstitieux, répondit Bolan.

— C'est une croyance profondément ancrée chez les yakuza, maintenant vous en faites ce que vous voulez, dit Mei. Mais c'est pour impressionner ses condisciples que le Yakuza blanc s'est ainsi décoré la peau, pour leur montrer qu'il n'a pas peur, qu'il est au-delà de leurs croyances, et il le prouve en commettant des actes d'une barbarie inimaginable.

Elle baissa la tête et Bolan comprit avec compassion qu'elle pensait à la fin qu'avait connue sa mère.

— Je peux vous dire une chose, ajouta Li, aucun tatoueur respectueux de la tradition n'accepterait de tatouer ces trois motifs sur le même homme. Plusieurs ont refusé, ils ont tous été exécutés. Et sont morts dans des circonstances atroces. Il en a épargné certains après leur avoir coupé tous les doigts pour qu'ils ne puissent plus pratiquer leur art.

— De tous ces tatoueurs, il n'en reste qu'un, ajouta Mei.

— Où se trouve-t-il ? demanda Bolan.

— Il se cache.

— Ici ? A Los Angeles ?

Le Chinois secoua la tête de droite et de gauche.

— Dans un bouge du port de Naha à Okinawa. Il a failli perdre la raison, quand il a appris comment les autres tatoueurs qui avaient refusé de dessiner sur le Yakuza blanc, la vipère, la limace et le crapaud avaient été torturés à mort. Il a exécuté le serpent. Puis il a réussi à disparaître. Il sait qu'on le recherche. Mais si vous le trouvez avant ses poursuivants, il pourra vous révéler la véritable identité du Yakuza blanc.

— Et comment pourrais-je le retrouver ?

— Vous allez avoir besoin d'un guide, répondit Li.

— Et vous en connaissez un ? demanda Bolan.

La jeune Li s'inclina alors légèrement et répondit :

— Si vous le permettez, je serai votre guide.

CHAPITRE VI

Une file interminable de limousines noires avançait au pas vers les grilles du cimetière, le Hollywood Forever Cemetery où sont enterrés tous les grands noms du cinéma.

Le corbillard transportant le cercueil de William Golden ouvrait la marche. Sa fille avait tenu à ce qu'il repose entouré des géants du septième art.

Une foule immense se pressait pour rendre un dernier hommage au patron de Sun Studio, mais aussi pour se montrer et se faire prendre en photo par les journalistes de la presse people.

Bolan était là, dans un costume noir, se fondant dans la foule.

Il avait tenu à venir avant son départ pour Okinawa, pensant que ce serait peut-être l'occasion de repérer une présence suspecte dans la foule. Il connaissait assez les mafieux pour savoir qu'ils n'hésiteraient pas à profiter de cet événement afin d'intimider les héritiers du défunt et tirer profit de leur chagrin.

Kelly se tenait droite, le menton relevé, Johnny s'accrochait à son bras en sanglotant comme un enfant et laissait parfois échapper de longues plaintes.

Comme ils arrivaient devant la tombe. Johnny s'évanouit en voyant le trou béant. Tremblante de honte, Kelly fit signe aux employés des pompes funèbres de lui venir en aide. Ils essayèrent en vain de le ranimer : il ouvrit à peine les yeux quelques secondes puis perdit connaissance aussitôt.

Finalement, ils firent appel à une ambulance qui l'évacua vers l'hôpital le plus proche.

Kelly était sûre qu'il n'avait rien de grave, et elle fut momentanément soulagée. C'était mieux ainsi, elle n'avait plus à subir la gêne que lui imposait son frère.

Elle reconnut à ce moment-là Mack Bolan qui se dirigeait vers elle.

— Merci d'être venu, dit-elle, le visage dissimulé par une voilette noire.

— Vous savez que vous pouvez compter sur moi, répondit-il.

Et il sentit qu'elle serrait sa main dans la sienne avec ferveur.

Il jeta un regard alentour. Partout, des hommes du F.B.I. engoncés dans des costumes gris ou noirs et des agents de la police de Los Angeles observaient le cimetière derrière leurs lunettes de soleil et échangeaient des messages dans des talkies-walkies.

Bolan n'avait encore rien vu de suspect, quand se fit entendre une explosion gigantesque, juste à côté de la tombe. Une bombe venait d'exploser. Kelly Golden fut projetée en avant par le souffle, la face

contre le monticule de terre qui devait servir à recouvrir le cercueil de son père.

Des gerbes de boue se soulevèrent comme si un obus venait de tomber sur une tranchée. Des membres arrachés volèrent au-dessus des tombes comme des météorites, suivis de tramées de sang.

Les yakuza avaient choisi ce moment pour fomenter un attentat spectaculaire.

Après le premier moment de stupeur, des hurlements s'élevèrent dans le cimetière. Les femmes poussaient des cris stridents et essayaient de fuir. La foule compacte et les pierres tombales les empêchaient de courir. Beaucoup d'entre elles avaient retiré leurs chaussures à hauts talons pour s'enfuir plus rapidement. Bolan vit un vieillard trébucher et se faire piétiner par des hommes en deuil qui essayaient coûte que coûte d'échapper à la confusion, et de sauver leur peau.

On entendait déjà dans le lointain les deux tons des ambulances des pompiers prévenus par les policiers présents sur la scène.

Les policiers et les hommes du F.B.I. essayaient de contrôler les civils qui couraient dans tous les sens, ils levaient les bras, tâchaient de canaliser les mouvements de cette masse humaine en lançant des appels au calme et en donnant en vain des instructions dans leurs haut-parleurs. Le cortège des voitures bloquait l'issue principale vers les grandes portes du cimetière. Certains avaient finalement réussi à s'éloigner quand une deuxième explosion retentit.

Une femme eut ses vêtements soufflés par l'explosion, son corps dénudé n'était plus qu'une torche vivante, elle tournoyait sur elle-même en hurlant. Deux des voitures du cortège prirent feu et les autres véhicules risquaient de s'enflammer à leur tour. La chaleur à proximité des brasiers était intenable. Les hommes et les femmes coincés les uns contre les autres s'évanouissaient et risquaient de mourir étouffés. Aux sirènes des ambulances se mêlaient maintenant celles des camions de pompier alertés à leur tour.

Bolan s'était rué vers Kelly, et l'avait aidée à se relever. Elle n'avait que quelques égratignures, le souffle de l'explosion l'avait sauvée en la projetant au sol. Il la prit par le bras, et l'entraîna avec lui.

— Venez, dit-il, nous allons nous réfugier là-bas.

Il lui désignait le mausolée de Clark Gable. Un véritable temple avec une colonnade, au milieu d'une île sur un plan d'eau.

Puis, du coin de l'œil, Bolan remarqua une moto chevauchée par deux hommes qui se présentait au bout de l'allée à une cinquantaine de mètres. Immédiatement ses sens se mirent en alerte.

Il déboutonna sa veste et saisit la crosse du Desert Eagle. Impossible de distinguer les visages des motards sous les casques avec les visières rabattues.

La moto se redressa comme un cheval qui rue, et fonça vers eux, la roue avant levée. Bolan vit dans la main du passager un objet métallique qui luisait sous les rayons froids du soleil. Plus aucun doute.

— Là ! cria-t-il en entraînant Kelly Golden derrière une pierre tombale.

Ils s'étaient à peine couchés, qu'une pluie de balles s'abattit sur la stèle de marbre qui portait la mention : « A Jack Warren, notre père bien-aimé. »

L'Exécuteur fit feu une première fois. Sa balle alla se perdre parmi les tombes; il appuya sur la détente de nouveau. La moto n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Il voyait que le tireur les aspergeait avec un Uzi.

La deuxième balle de l'Exécuteur atteignit sa cible. Le motard perdit l'équilibre et déploya des efforts considérables pour maintenir la Kawasaki dans sa course. La roue avant alla de gauche et de droite, frénétiquement. L'Uzi cracha la mort encore une fois. Bolan sentit Kelly Golden qui se crispait à côté de lui. Elle était allongée face contre terre et serrait les poings.

Le Guerrier ajusta le conducteur de la moto et fit feu encore une fois. L'impact de la balle l'atteignant à l'épaule le projeta sur l'allée tandis que la moto giclait dans l'autre sens et tourbillonnait sur elle-même. Le tireur qui était resté coincé sur la selle devait avoir la jambe broyée.

Il fallait en prendre un vivant.

Un peu plus loin, le conducteur de la moto essayait péniblement de se relever en se mettant à quatre pattes. Bolan prit son temps pour viser, et d'une seule balle du Desert Eagle, lui fit exploser les genoux. Il l'entendit hurler malgré le casque qui étouffait ses cris.

Le tireur avait réussi à se dégager. Il faisait feu en direction de Bolan pour se couvrir et se frayer un chemin vers un mausolée néogothique. L'Exécuteur baissa la tête, cinq balles de 9mm volèrent au-dessus de lui comme un essaim d'abeilles.

Il comprit alors que ce n'était pas celui-là qu'il prendrait vivant. Il fallait l'éliminer sans plus tarder. Les policiers présents sur les lieux étaient trop occupés avec le chaos un peu plus loin et la foule des blessés. Il n'y avait pas de renfort à attendre de ce côté. C'était sans importance.

Il rampa sur la droite vers la tombe la plus proche. Son adversaire n'avait pas tiré, il en déduisait qu'il n'avait pas remarqué la manœuvre. Sur la gauche, Kelly relevait le buste et lançait des regards inquiets sur les côtés. Elle avait senti que Bolan n'était plus auprès d'elle. Elle l'aperçut à huit mètres, il lui faisait signe de rester à couvert. Elle hocha la tête pour lui faire comprendre qu'elle obéissait

à la consigne.

Depuis sa nouvelle position, Bolan voyait le yakuza, assis, appuyé contre une pierre tombale. Il grimaçait de douleur.

Il s'apprêtait à se retourner et à faire feu de nouveau depuis son abri, quand il remarqua Bolan du coin de l'œil. Il pivota malgré sa blessure et tira avec l'Uzi, puis il roula sur le côté. Bolan appuya sur la détente du Desert Eagle. Une balle de plus venait d'entrer dans les tripes de son adversaire, déclenchant une hémorragie mortelle. L'Exécuteur savait qu'il n'en avait plus pour longtemps.

Il s'accroupit et traversa l'allée. Le yakuza casqué rampait maintenant en déployant des efforts surhumains. Il tirait de temps à autre pour couvrir sa retraite. Inutile de prendre des risques, Bolan avait gagné le combat. Il attendrait qu'il s'épuise pour aller lui donner le coup de grâce et il capturerait son complice ensuite.

Le Guerrier vit alors que l'homme retirait son casque. Il portait une cagoule en dessous avec deux trous pour les yeux et un pour la bouche. L'homme venait de changer le chargeur de l'Uzi. Même à cette distance, l'Exécuteur avait pu deviner que celui-là contenait trente-deux coups. Mais il avait la certitude que le mafieux ne pourrait pas tirer toutes ces balles.

Tout d'un coup, le tueur roula sur le côté. Jambes et bras tendus, il fit plusieurs tours sur lui-même, puis mit en joue son complice et lâcha une rafale qui déchiqueta les flancs, le cou et la tête de celui-ci. Puis il retourna le pistolet-mitrailleur contre lui-même, mit le canon contre sa tempe et appuya sur la détente, transformant sa propre tête en bouillie.

L'Exécuteur se releva lentement, puis se tourna vers Kelly Golden et lui signifia qu'elle pouvait faire de même.

Comme elle arrivait à sa hauteur, il lui dit :

— On n'a pas affaire à des petits voyous de bas étage. Vos adversaires sont redoutables, mademoiselle Golden. Le pourri a compris que je voulais faire un prisonnier, et il a préféré supprimer son camarade et se tuer ensuite.

Bolan s'approcha du cadavre. Il n'avait plus de tête. L'Exécuteur retira les gants du motard et comme il s'y attendait, ses avant-bras étaient couverts de tatouages multicolores.

— Vous savez, j'ai peur, parfois, avoua Kelly Golden.

— Je sais, répondit Bolan, avec un sourire plein de sympathie. C'est une réaction normale, naturelle, il n'y a que les fous et les fanatiques qui n'ont jamais peur.

— Vous allez continuer à assurer ma protection ? demanda-t-elle.

— Le F.B.I. va s'en charger dans l'immédiat. Après les événements d'aujourd'hui, ils vont redoubler de vigilance, vous serez bien entourée. J'ai une mission à accomplir. Il faut attaquer le mal à la

racine.

— A la racine ?

— Je vous en dirai plus à mon retour.

Puis Bolan tourna les talons et se dirigea vers la sortie du cimetière alors que deux agents de F.B.I. approchaient.

— Allô, Jack ?

— Mack ?

Bolan ne put retenir un sourire en entendant la joie dans la voix de son vieux complice de toujours et pilote préféré, Jack Grimaldi.

— On part en voyage, Striker ?

— Le Pacifique.

— Pas mal.

— Okinawa pour être plus précis.

— On y va directement ? demanda Jack Grimaldi avec étonnement.

— Non, pour commencer on se fixe rendez-vous à Tokyo. De là, on repart vers Guam, et on se rendra à Naha, le port d'Okinawa en hydravion et discrètement.

— D'une île à l'autre, en somme une nouvelle campagne du Pacifique, sergent ?

— Exact, Jack, et je serai accompagné.

Jack Grimaldi attendait des précisions.

— Une jeune femme ? demanda le pilote.

— Un maître d'arts martiaux, répondit l'Exécuteur avec un sourire amusé.

Il referma son portable et se tourna vers Mei.

— J'aurais vraiment préféré que vous ne veniez pas, mais je sais que je ne vous ferai pas changer d'avis. Notre vol part dans deux heures, il faut songer à se rendre à l'aéroport. Nous voyagerons séparément mais sans se quitter de vue, jusqu'à ce que nous rejoignons mon ami Jack à Guam, et il nous conduira à Okinawa.

Elle hocha la tête et lui lança un regard grave.

— Je n'aime pas l'idée de laisser mon père seul, dit-elle. Vous connaissez la mafia, le Yamaguchi-gumi est comme les autres. Ils ne renoncent jamais à punir ceux qu'ils considèrent comme des traîtres.

— Je comprends votre inquiétude, mais votre père est un guerrier, il connaît les risques à prendre pour son rachat. Cependant, vous pouvez encore changer d'avis et rester.

— Je sais, répondit la jeune femme, en prenant sa valise et en se dirigeant vers la porte.

Ils arrivèrent à l'aéroport dans deux taxis différents et se conduisirent comme s'ils ne se connaissaient pas. Bolan se savait repéré et il ne voulait pas attirer l'attention de ses poursuivants sur la

jeune femme. Elle passa devant lui à l'enregistrement des bagages.

Entre eux, quatre hommes d'affaires japonais. Bolan se demanda si l'un d'eux était un yakuza chargé de le filer, déguisé en honnête citoyen nippon.

Dans la salle d'attente, ils se surveillèrent mutuellement, assis à plusieurs mètres de distance l'un de l'autre. Caché derrière le *Los Angeles Times*, Bolan ne ratait rien du manège des autres passagers.

Il comptait les phalanges des passagers asiatiques pour repérer un éventuel membre des syndicats du crime japonais, même s'il savait que tous les yakuza n'avaient pas cette marque de fabrique.

Mei était impassible, assise le dos droit sur un des fauteuils en plastique du terminal. Le Guerrier savait qu'elle méditait en se répétant mentalement ses katas. Parfois, elle déplaçait ce qui semblait un éventail pour se rafraîchir le visage d'un geste délicat.

Bolan observait les allées et venues des autres passagers. Il savait que le danger ne viendrait pas forcément des Asiatiques. Les yakuza avaient pu mettre sur sa trace des tueurs de n'importe quelle nationalité. Même le vénérable vieillard assis en face de lui, plongé dans ses mots croisés, pouvait être grimé et sortir soudain une arme automatique pour lui régler son compte. Ou le gros homme jovial dans une chemise hawaïenne, qui traînait un sac du tax free shop. Entre les bouteilles d'alcool qui s'entrechoquaient, il avait pu glisser un Sig Sauer.

Mais l'Exécuteur se concentrait surtout sur une femme d'affaires en tailleur gris aux allures austères qui ne quittait pas ses lunettes de soleil.

Elle avait un ordinateur portable posé sur les genoux, ouvert, mais l'Exécuteur voyait bien qu'il n'y avait rien sur l'écran, grâce au reflet dans la paroi de verre derrière elle.

Il se leva et se dirigea vers les toilettes. Comme il ouvrait la porte vitrée, il vit que la femme l'avait suivi. Puis, une fraction de seconde plus tard, Mei qui se levait et lui emboîtait le pas.

Il savait que l'inconnue ne prendrait pas le risque de le suivre jusque dans les toilettes des hommes pour le liquider. Il s'arrêta dans un petit hall entre les deux portes, se pencha en avant au-dessus d'une fontaine et fit couler l'eau. Il observait très facilement tout ce qui se passait derrière lui dans le grand miroir accroché au mur.

Mais il restait relativement vulnérable; il ne pouvait pas être sûr que la première personne à entrer serait son agresseur, et il faudrait donc lui laisser l'avantage de l'attaque, parer et contre-attaquer.

La porte s'ouvrit avec une lenteur inquiétante. L'Exécuteur tendit tous ses muscles. Il fit craquer les articulations de ses doigts et les posa sur le lavabo. La porte s'ouvrit encore un peu plus, et une vieille femme courbée entra, elle avançait de dix centimètres à peine à

chaque pas. Il reprit son souffle sans relâcher sa concentration. De nouveau, le battant tourna sur ses gonds, un peu plus rapidement. Une mère et son enfant cette fois. Dans l'entrebâillement, il avait vu que Mei avait quitté la place qu'elle occupait précédemment.

La vieille dame ressortit, puis la mère et son enfant.

La femme d'affaires apparut alors, suivie du gros homme jovial dans sa chemise hawaïenne. Il était beaucoup moins souriant tout d'un coup. Attendre encore un dixième de seconde...

C'est là que l'Exécuteur vit le signal qu'il fallait passer à l'action, un éclat de métal dans la main de la femme d'affaires.

Il pivota sur sa jambe gauche. Elle venait d'attaquer avec une épingle à cheveux en plastique fine et pointue comme un poignard. Les responsables de la sécurité à l'aéroport n'avaient pas pensé à lui confisquer cette arme, quand elle était passée au détecteur de métaux.

L'Exécuteur bloqua avec la main droite, puis lui enserra le poignet. Il tourna violemment l'articulation qu'il retenait prisonnière dans son poing et entendit l'os craquer. Il lui plia le coude et remonta le bras vers le haut. Là encore l'articulation céda. Tout d'un coup, la chevelure de la femme d'affaires tomba à terre, et Bolan vit que son adversaire était un homme maquillé, portant une perruque par-dessus son crâne rasé. Le tueur grimaça de douleur quand Bolan tira son bras vers le bas en lui déboîtant l'épaule. Il ouvrit la bouche en essayant de retenir un cri. Ses dents en or étincelèrent dans sa mâchoire. Bolan en fit sauter trois d'une droite en plein visage qui l'assomma. Il tomba inconscient aux pieds de l'Exécuteur.

Le gros homme n'avait pas pu atteindre Bolan, son complice faisant obstacle. Il brandit une fausse carte de crédit effilée comme une lame de rasoir et en fendit l'air pour taillader le visage de l'Exécuteur. Quand, tout d'un coup, son visage se transforma en une grimace presque comique. Une pluie de sang vint arroser la végétation exotique qui formait le motif de sa chemise.

Et, derrière lui, Bolan vit le visage de Mei. Elle tenait son éventail déplié et s'en était servie pour trancher la nuque du gros.

Le pourri porta la main à son cou et se retourna. Bolan lui passa les bras sous les épaules et d'un coup sec lui brisa la colonne vertébrale. Il mourut sans proférer le moindre son.

Mei avait déjà saisi le travesti avec une force surprenante et le traînait dans une des cabines des toilettes pour homme. Bolan s'appuya à la porte pour empêcher quiconque d'entrer. La jeune Chinoise s'occupa ensuite du gros homme, en le tirant par les pieds comme s'il ne pesait rien.

Bolan consulta sa montre. Au même moment, la voix d'une hôtesse appela les passagers du vol pour Tokyo à se rendre à la porte d'embarquement.

— Impressionnante technique, remarqua Bolan en désignant d'un signe de tête l'éventail que Mei était en train de replier.

— Originnaire du sud de la Chine, fit-elle avec une lueur dans le regard. Certains Aïkidoka s'en servent aussi.

— Merci du coup de main.

Puis après quelques secondes il ajouta :

— Au moins nous savons maintenant que nous sommes pistés.

— Il faudra se montrer encore plus prudents, dit-elle.

— En tout cas jusqu'à Okinawa, conclut Bolan.

CHAPITRE VII

— *Oyabun ! Oyabun !* Nos hommes sont morts.

— Quels hommes ?

— Ceux qui avaient pour mission de liquider Matt Johnson.

Le Yakuza blanc posa un regard glacial sur son lieutenant. Ce dernier baissait la tête dans une attitude de soumission complète.

Puis, avec un calme plus inquiétant encore qu'une crise de colère, il demanda :

— Et où ont-ils essayé de le supprimer cette fois ?

— A l'aéroport.

— Les imbéciles, répondit le Yakuza blanc sur le ton de la lassitude. Qui étaient-ils ?

— L'un était de ces acteurs au chômage si nombreux à Hollywood, qui s'est reconverti dans le crime et qui aime se grimer pour tuer ses victimes.

— Et l'autre ?

— Un mafieux italien qui nous a été prêté par une famille de New York.

— A partir de maintenant nous ne recruterons que des Japonais, des Coréens ou des Chinois, répliqua le Yakuza blanc.

Son homme de main ne put s'empêcher de hausser les sourcils. Mais il baissa de nouveau les yeux quand son chef demanda :

— Et qui est responsable de leur recrutement, Fuji ?

Fuji n'osa pas répondre qu'il avait lui-même organisé cette expédition désastreuse. Il hésita puis dans un murmure, répondit :

— C'est Sato.

— Sato ?

— Oui, *Oyabun*, c'est lui qui a insisté pour que les meurtriers ne soient pas japonais ou asiatiques. Il pensait qu'ainsi ils seraient moins repérables.

— Alors fais le nécessaire.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, *Oyabun* ?

— Tu le sais très bien.

— On ne pourrait pas lui laisser un répit ? demanda Fuji, partagé entre le remords d'avoir dénoncé à tort son ami, et la peur d'être puni à sa place. Sato a toujours été un fidèle serviteur.

— Sato en est déjà à sa deuxième erreur grossière, je ne peux plus pardonner. Mais tu dis vrai, il a toujours été fidèle et loyal, malgré sa bêtise et son incompétence. Pour l'en récompenser, tu dédommageras généreusement sa future veuve et leurs quatre enfants.

L'avion se posa à l'aéroport de Tokyo au bout de onze heures et vingt minutes.

Bolan et Mei se séparèrent pour se rendre dans des hôtels différents après avoir échangé un bref regard. Avec ce qu'il avait vu, Bolan était relativement rassuré quant à la capacité de la jeune femme à se défendre.

De plus, si lui avait été identifié à coup sûr par les yakuza, il n'en était pas de même pour Mei.

Le plan était de se rapprocher progressivement de l'objectif. Bolan se savait repéré et il envisageait son plan comme une nouvelle campagne du Pacifique qu'il allait mener à lui tout seul : passer par Guam, qui était encore un territoire américain, Iwo Jima pour y retrouver Jack Grimaldi et Mei, et se rendre en avion à Okinawa, à plus de mille trois cents kilomètres.

Il avait prévu de rester en contact avec Mei. Ils devaient s'appeler par téléphone portable toutes les cinq heures. A défaut, chacun saurait que son compagnon était en danger.

Bolan prit un taxi jusqu'à un hôtel du quartier chaud de Tokyo, Kabukicho. Paradoxalement, il valait mieux être au cœur du danger pour ne pas se faire repérer, dans la jungle des néons cachant des maisons de jeux et des bordels tenus par les grands syndicats du crime qui s'affichaient sans peur et sans honte en plein Tokyo.

Comme un aigle qui survole son territoire de chasse, Bolan arpenta les rues de la capitale nipponne. Il se rendit devant les bureaux du Yamaguchi-gumi, du Sumiyodhi-rengo, et de l'Ingawa-kai, les trois principaux syndicats du crime nippon.

Leurs symboles étaient fièrement affichés sur les devantures des immeubles abritant leurs quartiers généraux. Des ballets de limousines noires s'animaient à l'entrée. Le Crime organisé japonais représentait plus de quatre-vingt mille membres, sans compter les nouvelles familles qui s'étaient formées récemment, comme celle du Yakuza blanc.

Bolan savait qu'il ne pourrait pas les tuer tous, même s'il rêvait parfois de mener l'assaut sur ces bureaux à la mitrailleuse lourde. Mais il n'allait pas quitter le pays du Soleil levant sans leur avoir fait très mal.

Il rentra à son hôtel, et se mit à faire des pompes. Il en était à la cent vingtième et ses épaules commençaient à chauffer légèrement quand son téléphone portable posé sur la table de nuit se mit à vibrer. Il se releva et alla consulter l'écran. Il reconnut immédiatement le code qui s'affichait.

— Allô, Hal, fit-il dans l'appareil. Quelles nouvelles ?

— Un rendez-vous, Striker, avec un certain M. Nishimura. Le repos devra attendre encore un peu.

— J'ai l'habitude, répondit l'Exécuteur. De qui s'agit-il ?

— Un contact que nous entretenons depuis plusieurs années. J'ai rencontré Nishimura il y a bien longtemps et il a toute ma confiance. Il t'expliquera lui-même de quoi il s'agit. Mais tu pourras compter sur lui, il est au courant de la raison de ta présence et te sera d'un précieux secours.

— Entendu.

— Le lieu du rendez-vous est à Kabukicho, pas très loin de l'hôtel. Il a déjà ta description, Gadgets la lui a transmise. C'est un bar. Le Coconut.

— Ce n'est pas un établissement yakusa ?

— Plus ou moins. C'est justement pour cette raison que nous l'avons choisi. Tu comprendras pourquoi quand Nishimura te donnera les explications nécessaires. Mais nous ne sommes pas inquiets, Striker, tu as l'habitude de te jeter dans la gueule du loup, conclut le numéro Un du *Justice Department*, avec un petit rire.

Un quart d'heure plus tard, Bolan se présentait devant le bar, au milieu d'une ruelle étroite, sous une enseigne multicolore.

Un yakusa obèse en gardait l'entrée. Il s'effaça pour laisser pénétrer l'Exécuteur avec un sourire amusé. Bolan se dirigea vers le fond de la salle et s'assit sur une banquette. Il commanda un verre d'eau minérale et, d'un geste de la main, refusa la compagnie d'une hôtesse. D'où il était, il pouvait observer toutes les activités du bar. Il s'était installé dos au mur pour éviter les mauvaises surprises.

Des clients éméchés se faisaient ponctionner le porte-monnaie en buvant toujours plus de saké. Une musique langoureuse s'échappait des haut-parleurs sous le plafond.

A peine quelques secondes plus tard, il vit entrer un homme d'une soixantaine d'années en imperméable, qui se dirigea droit vers sa table et s'assit en face de lui, après avoir salué le barman et un des videurs tatoués à l'entrée. Visiblement un habitué.

— Je crois que nous nous connaissons sans nous être rencontrés, déclara-t-il.

L'Exécuteur hocha la tête, il restait sur ses gardes.

Il y avait toujours la possibilité d'être face à un agent double ou quelqu'un qui aurait pris la place du véritable Nishimura.

Bolan jeta un coup d'œil sur le bar et s'assura que personne ne pouvait entendre leurs conversations.

— Qui vous envoie ? demanda Bolan.

— Notre ami commun, répondit le nouveau venu avec un sourire.

Et avant même que l'Exécuteur ait eu le temps de lui demander un nom, il ajouta :

— Hal Brognola. Je suis officiellement retraité de la police japonaise. L'antigang.

Bolan paraissait surpris par tant d'audace. Il jeta un regard vers les tatoués qui assuraient le service.

— Pas d'inquiétude, monsieur Johnson. Ce bar est entièrement infiltré par nos services. Les yakusa que vous voyez autour de nous sont en fait des policiers en mission. Ce bar nous appartient en quelque sorte. Et s'il donne l'impression d'être le théâtre d'activités illégales, ce n'est qu'une façade. Même les soi-disant hôtesse sont des membres de la police dont la seule mission est d'obtenir des renseignements auprès des clients qui auraient bu trop de saké.

Bolan hocha la tête. L'homme jouait cartes sur table.

— Je vois que vous pouvez avoir toute ma confiance, dit-il.

— Très bien, dans ce cas nous allons passer tout de suite aux choses sérieuses, répondit Nishimura.

— Vous savez donc qui je recherche.

— Le Yakuza blanc, répondit le policier. Hal m'en a informé.

— Et vous savez aussi que je ne suis pas seul.

— Absolument, mais ne vous inquiétez pas pour Mei, nos services surveillent son hôtel de très près et avec une extrême discrétion, même si cette jeune femme est largement de taille à se défendre. Nous savons encore que vous avez été victimes d'une tentative d'assassinat à l'aéroport de Los Angeles et que vous êtes repérés. C'est pour cette raison que j'interviens maintenant.

— Comment exactement ?

— Nous allons utiliser à notre avantage le fait que les membres du gang du Yakuza blanc, dit du « Cerisier sauvage », savent que vous êtes ici et qu'ils vous poursuivent.

— J'écoute.

— Comme vous le savez, le Japon exporte beaucoup : voitures, instruments de précision, etc. Il est une chose cependant que les Japonais ont beaucoup de mal à produire et qu'ils doivent importer en nombre : les armes. Les yakusa qui sont les principaux utilisateurs des armes de poing en sont aussi de grands distributeurs. Ils se tournent naturellement vers les Etats-Unis ainsi que les Philippines pour faire venir jusqu'ici les outils de leur métier. Vous me suivez ?

— Jusque-là, aucun problème.

— Les armes à feu sont interdites au Japon et en vente libre aux Etats-Unis. Il n'est donc pas difficile de comprendre que votre pays est un vaste supermarché pour nos syndicats du crime. Il y a quelques années, nous avons arrêté un certain Ricky Kurimoto, moitié japonais, moitié américain, qui avait été condamné pour trafic de drogues à San Francisco. En prison, il avait fait la connaissance de gangsters japonais. A sa sortie, il s'est mis à fournir leurs « Familles » de l'autre côté du Pacifique avec toutes sortes d'armes. Il pouvait acheter trois pistolets à Las Vegas, quatre à Oakland etc. Chaque arme lui

rapportait jusqu'à mille dollars de bénéfices. Si vous pouvez acheter un Smith & Wesson Chief Spécial pour deux cent cinquante dollars aux Etats-Unis, vous le revendrez plus de dix fois son prix au Japon. Une simple cartouche peut coûter jusqu'à vingt dollars.

L'Exécuteur émit un sifflement et demanda :

— Et qu'est-il arrivé à Ricky Kurimoto ?

— Il est maintenant à l'ombre. Nous avons fini par l'arrêter. Vous allez maintenant prendre sa place et vous faire passer pour un importateur d'armes illégales auprès du Yamaguchi-gumi, le principal syndicat du crime.

— Comment allons-nous procéder ?

— Je suis le directeur des opérations secrètes du département de la police. Nous avons évidemment infiltré le Yamaguchi-gumi; c'est un de nos hommes dans la place qui organisera les négociations. Et nous ferons savoir au gang du Cerisier sauvage que vous apportez à un de leurs concurrents tout un arsenal pour se débarrasser d'eux.

— Astucieux, commenta l'Exécuteur. Vous pourrez ainsi déclencher une guerre des gangs, tout en pourchassant votre principal gibier, le Yakuza blanc.

— Je vois que nous parlons le même langage, fit Nishimura avec un large sourire et en s'inclinant légèrement en avant.

— Et vous avez également infiltré le Cerisier sauvage ?

— Non. C'est là le problème. Les nouvelles Familles de yakusa sont beaucoup plus méfiantes, plus cruelles et plus secrètes que les autres. Aussi, comme elles sont moins nombreuses, il est beaucoup plus difficile de faire entrer nos hommes dans leurs organisations.

— Alors comment allez-vous leur faire savoir qu'une cargaison d'armes doit être livrée au Yamaguchi-gumi ?

Le visage de Nishimura s'éclaira d'un sourire.

— Si nous n'avons pas pu infiltrer le Cerisier sauvage, en revanche cette organisation a pu installer des espions au sein des grands syndicats dont le Yamaguchi-gumi. Un de ces espions en entendra parler et en informera son *Oyabun*.

— Le Yakuza blanc...

— Exactement. Il y a fort à parier qu'avec ses hommes il montera une embuscade pour se saisir des armes.

— D'une pierre deux coups, commenta Bolan. Ils s'entretuent et nous en capturons un nombre important...

— Et le Yakuza blanc si tout se passe comme prévu.

— C'est un plan audacieux mais qui comporte de nombreux dangers.

— Nous savons que ce n'est pas ça qui va vous arrêter.

Cette fois, ce fut l'Exécuteur qui hocha la tête pour remercier son interlocuteur du compliment.

— Et quand allez-vous répandre la rumeur qu'un importateur d'armes va contacter le Yamaguchi-gumi ?

— C'est déjà fait, répondit Nishimura.

Bolan ne put retenir un sourire amusé.

— A propos d'armes..., dit-il.

— Je vous écoute.

— Je n'ai pas pu emporter les miennes dans l'avion en venant à Tokyo, je vous serais reconnaissant si vous pouviez m'en fournir.

— Bien entendu. Vous avez des préférences ?

— Desert Eagle et Beretta 93-R, répondit l'Exécuteur. Pour le reste, c'est à votre convenance.

— Vous êtes un homme de goût, conclut Nishimura.

Trois touristes occidentaux venaient d'entrer dans le bar, deux Anglais et un Américain. Ils titubaient et faisaient des plaisanteries d'ivrognes. Ce n'était visiblement pas le premier bar dans lequel ils s'arrêtaient. L'un d'eux agrippa une serveuse par le bras et essaya de l'embrasser de force.

Nishimura fit signe à un des videurs de leur demander de se calmer. La simple apparition du géant suffit à ramener un peu d'ordre.

— Et où est-ce que la rencontre doit avoir lieu pour ce faux marché ?

— Autant se rapprocher le plus possible du cœur de l'action.

— Okinawa ?

— Okinawa, répondit Nishimura.

Il avait à peine prononcé ce mot que la porte du club s'ouvrait violemment, prenant tout le monde par surprise. Cinq hommes venaient d'entrer, l'arme à la main, et ouvraient le feu.

Devant lui, Bolan vit une femme recevoir trois balles en pleine poitrine; des flots de sang jaillissaient de son torse tandis qu'elle s'agitait en une danse infernale. Le miroir et les bouteilles derrière le bar volaient en éclats. Tous les alcools, les liqueurs et les sirops épais et onctueux formaient une cascade multicolore.

Le géant tatoué avait juste eu le temps de sortir un Sig Sauer de sous sa veste, qu'une rafale de 9 mm lui arrachait le bras. Il n'en resta qu'un moignon sanglant. L'homme hurla de douleur.

En moins d'un quart de seconde, l'Exécuteur avait recouvré ses esprits. Il avait attiré Nishimura à terre, et ils étaient maintenant allongés sur le sol, sous la table, entre les deux banquettes.

Bolan retira sa main de l'épaule du vieux policier et vit qu'elle était rouge de sang. Il avait été atteint d'une balle et avait encaissé sans broncher, sans le moindre gémissement.

Dans la salle, le barman commençait à riposter avec un fusil à pompe. On entendait le déclic suivi des détonations assourdissantes de son engin de mort.

Un des assaillants fut atteint au-dessus du cou et sa tête se désintégra en une brume rougeâtre.

Une autre « serveuse » se releva soudain, brandissant un Browning à bout de bras. Elle fit feu deux fois et atteignit sa cible, mais l'homme n'était que blessé, et il riposta. La jeune femme fut projetée en arrière par une balle de .38 Spécial. Bolan serra les dents de rage. Elle avait été touchée en plein cœur, elle était morte sur le coup.

L'Exécuteur rampa jusqu'à son cadavre pour récupérer l'arme.

— Restez là ! lui cria Nishimura.

Mais le Guerrier ignora cet appel à la prudence.

Il roula sur le côté jusqu'au mur opposé et, dans le mouvement, saisit le Browning tombé aux pieds de la serveuse dans sa chute. Il tira trois fois, manquant sa cible de quelques millimètres à peine.

Les yakuza qui les attaquaient étaient en position. Deux d'entre eux étaient restés à l'extérieur de l'établissement, de part et d'autre de la porte et couvraient l'intérieur, tandis que trois autres progressaient le long du bar. Le barman retardait leur avance, mais il n'allait pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps.

Bolan tira de nouveau. Il atteignit sa cible en pleine poitrine. L'homme fut projeté en arrière avec une grimace. Mais Bolan ne vit pas de sang. Au bout de quelques secondes, le yakuza essaya de se relever à moitié et rampa à quatre pattes vers une barricade improvisée. « Un gilet pare-balles », songea Bolan. Décidément ils étaient équipés. Il visa à la tempe cette fois. La balle pénétra dans la tête du yakuza, l'Exécuteur vit des bouts de cervelle se coller à la banquette de skaï derrière laquelle il avait voulu se cacher.

Il ne restait plus que les deux hommes à l'entrée et un troisième dans la place.

Bolan dénombra quatre victimes de la fusillade dans le camp des policiers. Il n'entendait plus le barman tirer. Et il se demanda aussi ce qui était arrivé aux touristes éméchés qui étaient entrés un peu plus tôt. Il eut très rapidement la réponse. Tournant la tête vers la gauche, il vit au pied du bar les trois hommes, entassés les uns sur les autres, comme des sacs de patates, dans une énorme mare de sang qui grossissait à vue d'œil. Ils avaient dû être les premières victimes de l'attaque.

La fusillade connut un moment d'accalmie. Puis, tout d'un coup, de nouvelles détonations. Bolan entendit les balles voler au-dessus de sa tête. Derrière lui, Nishimura s'était mis dans la position du tireur couché, les bras allongés devant lui, tenant la crosse d'un Sig Sauer à deux mains. Il tirait en direction de la porte pour essayer d'empêcher les deux yakuza qui s'y étaient postés d'arroser l'intérieur du bar. Mais sa puissance de feu n'était pas suffisante face aux P.-M. des mafieux.

Soudain, le Guerrier entendit un bruit métallique suivi d'un

sifflément aigu. Puis une fumée blanche s'éleva du sol. Des gaz lacrymogènes. Une brume toxique emplît rapidement la salle du bar, diminuant considérablement toute visibilité. L'Exécuteur se retint de tirer au jugé : il ne voulait pas prendre le risque de blesser un allié. Par contre, les balles des yakusa postés à la porte continuaient de saturer l'air. Bolan entendit Nishimura derrière lui qui commençait à tousser. Lui, s'était mis en apnée pour ne pas avoir à prendre du gaz dans les poumons.

Mais il savait qu'il ne tiendrait pas comme ça indéfiniment. Il se positionna à genoux, en trépied, pointa son pistolet vers la vitrine opaque du Coconut et tira trois fois. Les balles rebondirent contre la vitre blindée.

C'est à ce moment-là qu'il vit du coin de l'œil un des assaillants, le visage couvert d'un masque à gaz, qui brandissait à deux mains un katana au-dessus de sa tête et l'abattait d'un coup sec.

Bolan visa l'œil du masque et appuya sur la détente de son Browning. La visière explosa et un jet rouge sortit de cette tête de pieuvre humaine. Le yakuza retomba, flasque comme un mollusque.

Le Guerrier aperçut un des deux hommes à la porte du bar faire trois ou quatre pas à l'intérieur puis battre en retraite, en tenant à la main un objet que Bolan ne reconnaissait pas. Il tira deux fois dans sa direction, imité par Nishimura. L'Exécuteur vit une gerbe de sang jaillir de l'épaule du yakuza, mais il savait que le coup n'était pas mortel. Quant à Nishimura il était maintenant pris d'une telle quinte de toux que ses tirs avaient perdu toute précision.

Puis ce fut le silence. Tout s'était déroulé en moins de deux minutes.

Bolan entendit tousser également derrière le bar, et il en conclut que le barman armé de son fusil à pompe avait réussi à tenir sa position.

Tout le bar était maintenant plongé dans un épais brouillard blanchâtre. Il fallait absolument aérer. Bolan n'entendait plus Nishimura derrière lui. Le policier avait dû s'évanouir sous l'effet des gaz lacrymogènes, et le Guerrier savait que lui-même ne parviendrait pas à retenir sa respiration beaucoup plus longtemps. Il se releva et se dirigea vers la sortie tout en restant prudent. Il était possible que les yakuza aient laissé un homme derrière eux pour empêcher les employés du Coconut de s'aventurer à l'extérieur.

Bolan arriva à hauteur de la porte, passa la tête à l'extérieur et aspira profondément l'air de la rue.

Personne. Ils étaient tous repartis. Les gaz sortaient à gros bouillons, aspirés par la fraîcheur du soir. Bolan parvint à ouvrir les fenêtres au-dessus de la vitre opaque. Quelques secondes plus tard, tous les survivants de l'attaque purent admirer la scène de chaos qui

les entourait. Il y avait des bris de verre partout, des dizaines d'impacts de balles sur les murs. De grandes taches rouges maculaient le plancher. Trois femmes étaient mortes dans l'attaque, ainsi que quatre yakuza.

Bolan s'approcha des cadavres des quatre touristes occidentaux, entassés les uns sur les autres. Il se pencha pour mieux voir. Il crut dans un premier temps que ses yeux le trahissaient, mais il ne se trompait. L'un d'entre eux avait été décapité et sa tête ne se trouvait nulle part.

CHAPITRE VIII

— *Oyabun ! Oyabun !*

Un yakuza arrivait en courant dans la villa luxueuse de son chef à Shuri, la haute ville du port de Naha à Okinawa. Il était vêtu d'une chemise hawaïenne et portait un sac de sport au bout du bras.

Un garde l'arrêta d'un geste de la main et lui lança un regard glacial.

— *L'Oyabun* est occupé. C'est à quel sujet ?

Le nouveau venu lui lança un regard méprisant.

— Va dire au maître que Tamaro est ici, répondit-il. J'ai un cadeau pour lui et des nouvelles extrêmement importantes.

Le garde lui lança un regard méfiant et ordonna :

— Attends ici, je vais lui demander de t'accorder une audience.

— Il ne sera pas déçu, répondit Tamaro avec suffisance.

Au bout de quelques minutes, l'homme revint et, sans un mot, fit comprendre à Tamaro qu'il pouvait entrer.

— *L'Oyabun* est dans le jardin de pierres, déclara-t-il.

Tamaro sentit son cœur battre fort à l'idée d'apporter d'aussi bonnes nouvelles au Yakuza blanc, il savait qu'il serait généreusement récompensé.

Son chef était vêtu d'un ample kimono de soie. Il était entouré de geishas qui s'affairaient, lui versaient du saké dans un petit verre et lui tendaient des sushis au bout de baguettes en bois laqué, sous un dais de bambou.

Tamaro hésita à l'entrée du jardin. Le Yakuza blanc le vit et lui fit signe d'approcher. Tamaro s'inclina plusieurs fois pour marquer son respect. *L'Oyabun* claqua dans ses doigts et les geishas disparurent aussitôt à petits pas.

— Alors ? dit le chef de clan, il paraît que les nouvelles de Tokyo sont bonnes.

— Mission accomplie, *Oyabun*, répondit Tamaro avec un large sourire.

Pui il posa le sac de sport au pied de son chef.

— Ouvre-le, ordonna le Yakuza blanc.

Tamaro tira sur la fermeture Eclair et plongea la main dans le sac pour en sortir une tête tranchée qu'il tenait par les cheveux.

— Voici la tête de Matt Johnson, dit-il, triomphant.

Le chef lui lança un regard glacial. Le sourire de Tamaro se figea.

— Imbécile ! fit le Yakuza blanc dans un murmure.

— Que se passe-t-il, *Oyabun* ?

— Tu ne comprends pas, Tamaro ?

— Non, *Oyabun*.

— Ce n'est pas lui.

Tamaro leva la tête coupée à hauteur de son visage et regarda les yeux sans vie. Il comprenait maintenant. Mais un peu tard. Une grimace d'horreur et de stupéfaction se dessina sur son visage, il avait décapité un des touristes dans le bar qu'ils avaient attaqué, croyant avoir affaire à l'agent américain.

Le Yakuza blanc claqua dans ses doigts encore une fois. Mais au lieu des geishas apparut un géant mongol au crâne rasé, armé d'un Browning et d'un sabre.

— A genoux ! ordonna l'*Oyabun* à Tamaro, sans se départir de son calme terrifiant.

Le tueur se laissa tomber à terre. Son heure était venue.

— Je crois que cette fois encore une phalange ne suffira pas, ajouta le Yakuza blanc, ni même un bras. C'est ta tête qui va y passer.

— *Oyabun ! Oyabun !* cria Tamaro. Pitié ! J'ai une information d'une extrême importance à vous donner.

— Comment pourrais-je être sûr que ce n'est pas une autre erreur de ta part et que tu ne vas pas me donner une information erronée ?

— Elle vient d'un de nos infiltrés du Yamaguchi-gumi, *Oyabun*. Je jure que c'est vrai. Cette fois l'erreur est impossible.

Son boss lui adressa un petit sourire moqueur.

— Vraiment ? J'écoute.

— Johnson n'est pas vraiment un agent du F.B.I. Il joue un double jeu.

Le Yakuza blanc haussa les sourcils. Il fit signe au géant mongol d'attendre.

— Explique, dit-il, s'adressant à Tamaro.

— Un de nos hommes au sein du Yamaguchi-gumi m'a informé que Johnson est un importateur d'armes. Il va conclure un contrat avec le Yamaguchi-gumi et plusieurs autres de nos adversaires, il doit leur livrer des armes automatiques de fabrication tchèque, italienne et américaine. Les M-16 ont été volés dans des arsenaux militaires américains à Guam.

— Intéressant. Et d'où vient cette information ?

— Directement du premier lieutenant du Yamaguchi qui l'a confié à un de nos espions.

— Sais-tu où la rencontre doit avoir lieu entre Johnson et ses clients ?

— Ici, *Oyabun*, ici même à Okinawa !

— Tiens, tiens, je crois que nous allons nous inviter à la table de négociation. Et sais-tu où se trouvent les armes ?

— Nous n'avons pas pu encore l'apprendre, mais nos hommes y travaillent en ce moment même.

— Très intéressant. Finalement, ça valait la peine de t'écouter.

Tamaro se mit à espérer qu'on lui pardonnerait.

— Tu viens de gagner un répit, ajouta le chef.

Tamaro poussa un soupir. Le Yakuza blanc consulta sa montre.

— Un répit de très exactement trois minutes, reprit-il. La vie est précieuse. J'avais l'intention de te faire trancher la tête immédiatement. Trois minutes de vie en plus, c'est déjà un beau cadeau, compte tenu de ta bêtise et ton incompétence.

Il fit un signe au géant mongol. Tamaro ne comprenait plus ce qui se passait.

Il vit l'homme au crâne rasé sortir le grand sabre de son fourreau puis s'avancer d'un pas lent en tenant son arme devant lui, à deux mains.

Tamaro leva les yeux et croisa le regard de son chef. Il n'y vit pas l'ombre d'un sentiment.

Un sifflement déchira le silence et un vent d'acier parcourut le jardin de pierre, la lame du katana s'abattit sur le cou de Tamaro. Sa tête roula sur le sol et alla se coller à celle du touriste américain qu'il avait sorti du sac. On avait l'impression qu'ils se regardaient. Son corps tomba sur le côté et le sang s'écoulant de son cou alla ajouter de nouveaux motifs floraux à sa chemise hawaïenne.

Le Yakuza blanc se tourna vers le mongol.

— Tu t'améliores de jour en jour, Ming, dit-il. Je suis sûr qu'il n'a rien senti.

— Merci, maître, répondit le bourreau.

— Quand tu auras fini de nettoyer, appelle Mishima à Los Angeles et dis-lui de prendre le premier avion pour Okinawa, j'ai besoin de le voir d'urgence.

— Oui maître, dit le mongol.

Puis il s'employa à tirer par les pieds le corps sans tête de sa dernière victime.

— Nous avons confirmé par un de nos agents infiltrés que vous livrez les armes au Yamaguchi-gumi, la semaine prochaine, à Okinawa, déclara l'inspecteur Nishimura à Bolan.

— Et nous pouvons être sûrs que l'information sera relayée au gang du Cerisier sauvage ?

— Absolument sûrs, répondit le policier. Quel était votre plan initial, pour vous rendre à Okinawa ? J'imagine que vous aviez prévu de débarquer clandestinement dans l'île ?

— Absolument. J'ai demandé à un pilote de ma connaissance et un fidèle ami, Jack Grimaldi, de me conduire à Okinawa depuis Guam dans un hydravion avec Mei.

— Un seul petit changement : la jeune Chinoise se rendra avec moi

à Okinawa, nous vous retrouverons à Naha. Pour ce qui est de mener l'opération, vous serez seul.

— Oh ! j'aime mieux ça, fit l'Exécuteur avec un petit soupir, et l'inspecteur s'inclina légèrement.

— Vous partez ce soir, dit Nishimura.

— Une dernière chose, mes potentiels « clients » vont sûrement demander à voir la marchandise.

— Tout est prévu. Nous avons acheminé des caisses dans un entrepôt, seules quelques-unes d'entre elles contiennent des armes. Elles seront ouvertes. Certaines par contre contiendront une petite surprise.

— Des explosifs ?

L'inspecteur hocha la tête.

— Et des détonateurs. Je vous recontacterai une fois à Okinawa pour la deuxième phase de l'opération.

Les deux hommes se levèrent et échangèrent une poignée de mains. Puis Nishimura quitta le restaurant où s'était déroulé le rendez-vous.

La présence des bases américaines sur l'île d'Okinawa avait obligé l'Exécuteur à taire la dernière partie du voyage sur un canot pneumatique, plus silencieux qu'une moto marine.

Jack Grimaldi l'avait débarqué à cinq miles d'Okinawa tous feux éteints, faisant son amerrissage en vol plané. Le plan consistait à finir à la pagaie jusqu'à la plage. Nishimura avait préparé le terrain, Bolan était attendu par des membres du Yamaguchi-gumi dans une petite crique sur la pointe nord de l'île à l'opposé du port de Naha et juste au-dessus du camp d'entraînement des marines. Le comité d'accueil qui comptait aussi deux policiers infiltrés devait ensuite le conduire jusqu'à l'endroit où il allait rencontrer un membre du syndicat du crime et faire affaire. On avait expliqué aux yakuza par le biais des infiltrés que l'Exécuteur devait venir clandestinement pour ne pas se faire repérer par l'armée américaine.

Hal Brognola de son côté n'était pas resté inactif. Il avait obtenu de Washington l'autorisation d'utiliser un entrepôt désert à la limite de Camp Courtney, autre terrain d'entraînement des marines sur cette île du Pacifique.

C'était là qu'aurait lieu l'échange final et on comptait sur une attaque des membres du Cerisier sauvage pour déclencher une guerre des gangs et capturer le Yakuza blanc.

Tout semblait prêt.

— Bonne chance, Striker, murmura Jack Grimaldi, comme l'Exécuteur se glissait hors de la carlingue de l'hydravion dans sa sinistre combinaison noire, jusque dans le canot.

Bolan lui adressa un signe de la main et un clin d'œil. Il avait le visage noirci, les cheveux recouverts d'un bonnet de laine commando. Il se fondait totalement à l'obscurité.

Il donna deux coups de pagaie et le canot s'éloigna de l'avion, puis il alluma le moteur tout en sachant qu'il faudrait bientôt l'éteindre pour ne pas attirer l'attention des patrouilles de la marine américaines et des garde-côtes japonais.

Il sentait sous son épaule droite la présence rassurante du Desert Eagle dans un holster parfaitement imperméable. Le Beretta 93-R était lui dans un étui de la même matière, accroché dans le dos à sa ceinture, tandis que le poignard de combat était fixé à son mollet comme un couteau de plongée.

Environ un quart d'heure plus tard, il coupa le moteur et laissa le canot dériver sur l'eau noire. La marée montante l'entraînait vers sa destination. Il attendit et vit dans l'obscurité se dessiner les contours d'Okinawa dans cette nuit sans lune.

Encore quelques minutes, une lumière se mit à clignoter sur le rivage. Deux traits longs et un court. C'était le signal. Nishimura l'avait prévenu que parmi le groupe d'hommes du Yamaguchi-gumi qui devaient l'attendre sur la plage, se trouvaient deux agents infiltrés de la section des opérations secrètes de la police japonaise.

Bolan se mit à pagayer prudemment jusqu'à la plage et chaussa ses lunettes de vision nocturne. Dans le paysage verdâtre et fluorescent, il distinguait maintenant des silhouettes qui se mouvaient sur le rivage. A cette distance, il n'arrivait pas encore à les dénombrer. Il répondit au signal avec la torche dont il s'était muni. Deux traits courts et un long. A travers ses lunettes, il vit que les hommes, rassurés, sortaient de leurs cachettes derrière les palmiers et les rochers de la plage.

Quand il ne fut plus qu'à cinq cents mètres, il laissa le canot dériver et se glissa dans l'eau. Il voulait s'assurer qu'il ne tombait pas dans un piège et qu'on n'allait pas ouvrir le feu sur son embarcation pour le liquider.

Les vagues poussaient inexorablement le canot abandonné vers la plage.

Bolan nageait à cinquante centimètres sous la surface de l'océan. Il était impossible de détecter sa présence.

Quand le bateau heurta le sable avec un crissement, les yakuza accoururent et vinrent l'entourer. Plusieurs cris d'étonnement s'élevèrent, quand ils se rendirent compte qu'il était vide.

Bolan se dressa alors de toute sa hauteur, à une dizaine de mètres derrière eux.

— Vous me cherchez ? demanda-t-il avec un sourire amusé.

Ils sursautèrent et se retournèrent, stupéfaits de voir la silhouette athlétique en combinaison noire encore dégoulinante, qui venait de

sortir des vagues.

Un des yakuza s'approcha de l'Exécuteur et s'inclina profondément en signe de respect.

— Très impressionnant ! Dois-je m'adresser à vous en vous appelant « agent » Johnson ? demanda le Japonais avec ironie. Nous n'avons pas l'habitude d'acheter nos armes au F.B.I.

— Matt Johnson suffira, répondit l'Exécuteur.

A ce moment, un ronronnement de moteur vint briser le silence de la nuit et quatre spots extrêmement puissants éclairèrent la plage. Les yakuza portèrent leurs mains à leurs yeux pour se protéger contre l'éclat de la lumière. Quand, soudain, des crépitements retentirent tout autour. On tirait sur le petit groupe, depuis un hélicoptère. Bolan fit un bond sur le côté et courut à toute vitesse pour sortir des rayons blancs que renvoyaient les spots. Il entendit des cris de douleur tout autour de lui. Un des yakuza tournoya sur lui-même, envoyant des jets de sang sur le sable de la plage. Un deuxième réussit à plonger sur le côté et sortit un Uzi de sous sa chemise à fleurs, pour ouvrir le feu. L'hélicoptère pencha sur le côté et prit de l'altitude. Bolan reconnut un appareil des gardes-côtes, mais il était quasiment certain que ce n'était pas d'eux qu'il s'agissait.

Les mafieux qui l'avaient attendu sur la plage s'éparpillaient dans toutes les directions en tirant au hasard au-dessus de leurs têtes. Bolan aperçut alors l'homme à la porte de l'hélicoptère. Il n'était pas en uniforme, ce qui confirmait ses soupçons. Ils étaient attaqués par un groupe rival.

L'Exécuteur songea qu'il n'avait pas à prendre parti dans cette lutte. En même temps, il était acculé, il fallait survivre et il savait aussi que deux policiers infiltrés faisaient partie du groupe qui subissait les assauts de l'hélicoptère. Son choix fut vite fait. Il sortit le Beretta de son holster et, comme l'engin repassait au-dessus de sa tête selon un angle de quarante-cinq degrés, il ouvrit le feu. Une rafale de trois. Il vit un jet de sang s'échapper du cou de l'homme qui tirait à la mitrailleuse lourde depuis la porte de l'appareil. Puis le servant de l'arme porta ses mains à son ventre. Il se plia en deux et tomba de l'appareil. Les bruits du moteur et de l'hélice étouffèrent ses cris.

Bolan lança un regard circulaire sur la plage. Deux corps décapités gisaient un peu plus loin. Il ne reconnaissait pas les habits de l'homme qui l'avait accueilli. Il avait sans doute réussi à se réfugier derrière une des dunes.

L'Exécuteur se releva d'un bond et sprinta vers les arbres pour aller se mettre à couvert dans un bosquet de palmiers qu'il avait repéré à une centaine de mètres. Curieusement, le nouveau servant de la mitrailleuse ne lui tira pas dessus. Il roula sur l'épaule gauche pour éviter une éventuelle salve et se redressa en faisant feu. Toujours pas

de riposte. L'hélicoptère s'éloignait, le pilote avait sans doute repéré un groupe de yakuza. Un objet noir tomba de la carlingue vers le sol et l'instant d'après, une explosion déchirait la nuit. L'équipage avait lâché une grenade défensive sur les Yamaguchi-gumi. Des membres déchiquetés bondirent dans le ciel, en pleine lumière, accompagnés de gerbes de sang.

L'hélicoptère s'était immobilisé à une dizaine de mètres au-dessus du sol, le rendant maintenant plus vulnérable. Deux filins furent jetés à l'extérieur et des hommes descendirent à la manière des commandos. Bolan ajusta le premier avec le Desert Eagle. L'arme rugit. L'homme poussa un cri étouffé – la balle lui avait fracassé l'épaule droite –, essaya désespérément de se raccrocher au fil de son bras gauche, mais la douleur l'obligea à lâcher et il alla s'écraser sur le sol avec un bruit sourd. Bolan mit en joue le deuxième qui venait de toucher terre. Il appuya sur la détente; cette fois la balle de 9 mm fracassa la hanche du pourri, le faisant tourner sur lui-même.

Le Guerrier avait l'impression d'être le dernier à tirer sur cette plage en direction de l'hélicoptère. Il se demanda si les membres du Yamaguchi-gumi étaient tous morts.

Une voix sortant d'un haut-parleur répondit à ses interrogations :

— Agent Matt Johnson, disait la voix en provenance de l'intérieur de l'hélicoptère, nous ne vous voulons aucun mal.

Bolan qui s'apprêtait à tirer encore une fois retint son feu.

Pour appuyer ses paroles, l'homme qui s'adressait au Guerrier envoya une rafale de mitrailleuse lourde à un mètre à peine de sa position.

L'Exécuteur se releva lentement, sans pour autant mettre les mains en l'air. Il ne se rendait pas, il négociait.

Du coin de l'œil, il apercevait une silhouette sur la gauche qui rampait frénétiquement vers un bosquet de palmiers. Un des membres du Yamaguchi-gumi qui abandonnait le combat ? L'homme se releva lentement, sans un bruit, puis il tourna les talons et partit en courant. Il prenait la fuite... A moins que... Bolan songea que c'était peut-être un des flics infiltrés dans la Famille mafieuse de Tokyo qui avait réussi à survivre à la fusillade. Dans ce cas, il pourrait organiser une riposte. C'était un risque à prendre. Il n'y avait pas grand-chose à perdre, à laisser filer un criminel que l'on finirait bien par rattraper.

— Etes-vous prêt à nous écouter ? demanda la voix dans le haut-parleur.

L'Exécuteur savait qu'il ne servirait à rien de crier, le fracas du moteur et des hélices couvrirait sa voix. Il attendit sans broncher.

— Nous allons envoyer un émissaire, dit l'homme derrière le haut-parleur. Si toutefois vous décidez de continuer ce combat sans espoir, je tiens à vous préciser que notre appareil est équipé d'un lance-

missiles sol-sol.

Pour illustrer ses paroles, l'homme ordonna au pilote de faire feu. Avec un souffle dévastateur et une explosion orangée, un projectile quitta le flanc de l'hélicoptère et alla faire exploser le bosquet de palmiers à une dizaine de mètres de là où le fugitif avait cherché à se cacher quelques secondes plus tôt.

— Nous n'hésiterons pas à utiliser toute notre puissance de feu, insista l'homme au haut-parleur.

Il ne restait des palmiers que quelques torches qui illuminaient la nuit de leurs reflets.

Bolan vit alors un homme qui descendait de l'appareil, le long du filin. Il enjamba les cadavres des yakuza que Bolan avait déjà supprimés et approcha. Il s'immobilisa à quelques mètres et s'inclina poliment.

— Enchanté, monsieur Johnson, dit-il avec un fort accent japonais.

— A qui ai-je l'honneur ? demanda l'Exécuteur, impassible et ironique.

— On m'appelle Tojo, répondit le Japonais. C'est un surnom, bien entendu.

L'hélicoptère s'était posé sur la plage. Ses hommes s'étaient rapprochés et formaient un demi-cercle derrière lui, ils étaient armés jusqu'aux dents.

— Malgré les apparences, nos intentions sont pacifiques, fit Tojo, avec un sourire.

Bolan haussa les sourcils.

— J'allais oublier, ajouta l'autre, je suis comment dire... le directeur des opérations spéciales du groupe du Cerisier sauvage.

— Et que me vaut le plaisir de cette visite ? demanda l'Exécuteur.

— Nous savons que vous êtes un... commerçant et nous avons appris que vous veniez en voyage d'affaires à Okinawa.

— Et alors ?

— Alors nous sommes très intéressés par votre marchandise.

— Les affaires sont les affaires, répondit Bolan.

Il songeait que ce petit retournement de situation pouvait finalement jouer à son avantage. S'il était entre les mains des mafieux du Cerisier sauvage, il se rapprochait d'autant du Yakuza blanc.

— Notre *Oyabun* était sûr que vous sauriez vous montrer raisonnable, monsieur Johnson.

— Et quand vais-je le rencontrer pour commencer les négociations ?

— Personne ne rencontre le Yakuza blanc, répondit Tojo. Ne faites pas semblant de l'ignorer et ne nous prenez pas pour des enfants, monsieur Johnson. Moi-même je ne l'ai jamais vu, tous mes ordres me sont transmis par des intermédiaires.

— Et c'est vous qui allez me transmettre son offre pour les armes ?

— Absolument. Je vois que vous commencez à comprendre.

Bolan trouvait la condescendance de Tojo extrêmement agaçante, mais il savait se contrôler.

— Où est la marchandise ? demanda le Japonais.

— Avant de vous donner cette information, répondit Bolan, je dois m'assurer que vous allez me faire une offre intéressante.

— Il n'en est pas de meilleure, monsieur Johnson.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Je vous écoute.

— Nous vous offrons la vie sauve.

CHAPITRE IX

Mei et l'inspecteur Nishimura s'étaient installés dans un hôtel de Naha, près du port. Ils étaient assis à la table du petit déjeuner et voyaient le soleil se lever sur le Pacifique.

Ils étaient arrivés la veille en même temps que Mack Bolan, mais par des moyens beaucoup plus conventionnels. Ils s'étaient rendus à Naha en avion depuis Tokyo et avaient chacun pris une chambre dans cet établissement en se présentant comme un oncle et sa nièce en voyage d'études dans les centres d'arts martiaux réputés de l'île.

— Je n'ai toujours pas reçu de message de Matt Johnson, m'assurant que tout allait bien, remarqua Mei.

L'inspecteur Nishimura hocha la tête.

— Il est encore trop tôt pour s'inquiéter, répondit-il. Si à 8 heures du matin, nous n'avons toujours pas de nouvelles, je contacterai un de nos agents infiltrés. Mais je préfère retarder ce moment le plus longtemps possible. Je ne souhaite pas mettre nos hommes en danger, et chaque contact implique un risque.

— Je comprends, répondit Mei.

Ils finirent leur petit déjeuner et se dirigèrent vers les ascenseurs pour regagner leurs chambres au quatrième étage.

Comme ils remontaient le couloir, et que Mei s'apprêtait à glisser la clef dans la serrure, elle sentit une présence derrière eux; elle se retourna avec la vitesse de l'éclair, imitée par l'inspecteur Nishimura. Un homme au visage ensanglanté apparaissait au coin du couloir, en tendant une main vers eux.

Nishimura sortit son arme de service tandis que Mei se mettait en garde et déplaçait son éventail pour s'en servir comme d'une lame de rasoir.

— Attendez ! cria le nouveau venu, attendez ! Je suis l'agent infiltré Tamaro, je reviens du nord de l'île.

Nishimura jeta un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne l'avait entendu. Il ouvrit la porte de sa chambre et poussa le blessé à l'intérieur en faisant signe à Mei de les suivre.

A bout de forces, l'homme tomba à terre.

Nishimura le souleva par les épaules et le traîna jusque sur le sofa, puis il demanda à Mei d'apporter un peu d'eau. Il appliqua une compresse humide sur le front de Tamaro et porta à ses lèvres le verre que lui tendait Mei. L'homme toussa, mais recouvra progressivement ses esprits. Il ouvrit les yeux et fit une grimace de douleur tandis que la jeune Chinoise inspectait sa blessure. Un éclat de missile lui avait coupé l'arcade sourcilière. Il avait perdu beaucoup de sang et les

efforts qu'il avait du déployer au cours des dernières heures pour regagner Naha sans se faire repérer l'avaient épuisé.

— Je crois que j'ai une balle dans le bras, dit-il.

— Calmez-vous, fit Nishimura, vous êtes maintenant en sécurité.

Le blessé prit le verre à deux mains et but goulûment. Mei retourna dans la salle de bains pour lui rapporter de l'eau.

— Racontez-nous ce qui s'est passé, demanda Nishimura.

— Nous avons été attaqués alors que nous attendions l'agent Johnson, ils ont déclenché l'assaut au moment même où celui-ci atteignait le rivage.

— Qui était-ce ?

— Je soupçonne les membres du Cerisier sauvage. Ils étaient très organisés et surarmés. Je suis le seul à avoir pu m'échapper.

— Et Matt Johnson ?

— Il est entre leurs mains. Ils ont spécifié qu'ils tenaient à ne lui faire aucun mal.

— Ils veulent les armes, conclut Nishimura. Ils ont agi plus vite que nous le pensions.

— Y a-t-il un moyen de rentrer en contact avec Johnson pour établir un nouveau plan et lui en faire part ? demanda Mei.

— Plus maintenant, répondit Nishimura.

Bolan était à l'arrière d'une limousine aux vitres blindées, flanqué d'un yakuza de chaque côté.

On lui avait confisqué ses armes mais on ne l'avait pas menotté. Les mafieux étaient sûrs d'eux. Un peu trop sûrs d'eux. Bolan savait qu'il était prisonnier. Il lui fallait gagner du temps.

Il espérait que Nishimura avait fait surveiller l'entrepôt où les armes étaient stockées et où les deux gangs de yakuza étaient censés s'affronter. Bolan avait sous-estimé les membres du Cerisier sauvage, et plus encore leur terrible chef, le Yakuza blanc. Pourtant les avertissements n'avaient pas manqué.

La voiture approchait de Naha. Ils étaient passés devant une autre base de marines américains, encore une autre de l'armée de l'air, une de l'armée de terre puis encore trois camps d'entraînement de marines, avant d'arriver à Naha en longeant la côte. Malgré cela, l'Exécuteur était seul. Personne ne pouvait venir à son aide. Mais il savait attendre.

La limousine entra dans la ville et se dirigea vers les quartiers cossus de la haute ville, puis s'arrêta à l'entrée d'une villa. Deux gardes sortirent d'une guérite.

Ils reconnurent et saluèrent celui qui se surnommait Tojo, puis ouvrirent les grilles.

Comme ils approchaient d'une pagode luxueuse entourée d'un

jardin soigné avec des lacs et des fontaines, Bolan remarqua une oriflamme ornée d'une fleur de cerisier stylisé. Deux gardes armés de P.-M. attendaient à l'entrée.

Tojo, qui était assis à l'avant à la place du passager, ouvrit sa portière et descendit. Il ouvrit ensuite la portière arrière et un des deux hommes qui entouraient Bolan se glissa à l'extérieur, puis d'un geste de la main invita l'Exécuteur à en faire autant.

— Vous êtes entre de bonnes mains, dit Tojo au Guerrier. Mes responsabilités s'arrêtent ici. Comme je vous l'ai dit, je suis chargé des opérations spéciales. L'action, si vous préférez. Pour ce qui est du... commerce, mon collègue prend la relève. Il vous attend. Je vous souhaite un bon séjour.

L'Exécuteur ne prit pas la peine de remercier.

Tojo tourna les talons et remonta dans la voiture. Un des gardes fit signe à Bolan de le suivre.

Ils traversèrent de grands halls, décorés d'œuvres d'art traditionnelles japonaises, puis arrivèrent dans un jardin.

Un homme en kimono noir attendait au bout d'une allée, sous un dais de bambou. Une fleur de cerisier sauvage brodée ornait son vêtement à hauteur de l'épaule.

Il s'inclina en voyant l'Exécuteur.

— Je vois que vous êtes déçu de ne pas rencontrer le Yakuza blanc, fit-il avec un sourire amusé. Je suis son plus fidèle lieutenant. Yukio Mishima.

— Félicitations, répondit l'Exécuteur sur le ton de l'ironie.

Le sourire disparut du visage de son interlocuteur.

— Trêve de plaisanterie, fit-il. D'après nos informations vous seriez un importateur d'armes des Etats-Unis. Est-ce vrai ?

— Vous en doutez ?

— Nous voulons des preuves.

— Je peux vous montrer la marchandise.

— Où se trouve-t-elle ?

— Vous n'espérez quand même pas que je vais vous le dire sans contrepartie.

— Très honnêtement, monsieur Johnson, vous n'êtes pas en mesure de marchander. Vous pouvez au mieux vous acheter une mort rapide et sans douleur.

— Alors, pourquoi vous dirais-je quoi que ce soit ? Et même si je vous disais où se trouve la marchandise, vous auriez besoin de mon aide pour mettre la main dessus.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Bien sûr. Parce qu'elle est entreposée dans un hangar désaffecté de l'armée américaine.

— Très bien, dans ce cas vous allez nous y conduire.

— J’imagine que vous ne me laissez pas le choix, fit l’Exécuteur.

— Voilà ! Vous comprenez enfin notre façon de faire, répondit Mishima avec un large sourire.

Le Cerisier sauvage n’avait pas été infiltré. Bolan devait donc mener ses geôliers dans la gueule du loup sans s’appuyer sur l’aide de Nishimura. Il savait qu’une bombe attendait d’exploser dans le hangar où les armes étaient entreposées. Le seul problème était de trouver le détonateur et de l’actionner, tout en parvenant à s’échapper. Il était encore possible que le Yamaguchi-gumi soit en train de les espionner mais il en doutait. Bolan avait fini par juger cette organisation beaucoup plus décevante dans son efficacité et son organisation que celle du Cerisier sauvage.

*

* *

Nishimura était parti avec Mei se mettre en attente près du hangar où le combat entre les différents gangs de yakuza devait avoir lieu. Il soupçonnait Bolan de suivre le plan initial qu’ils avaient concocté en l’adaptant aux nouvelles circonstances.

Seulement, maintenant le temps manquait, et Nishimura ne pouvait plus réclamer l’aide de la police par des moyens détournés. Il faudrait compter sur ses agents infiltrés au moment du combat. Ils avaient été prévenus de ce qui se tramait et appartenaient tous à des unités d’élite de la police, parfois même de l’armée. Leur temps d’analyse et de réaction était remarquable face à de nouvelles situations.

Pendant ce temps, l’agent Tamaro était retourné au sein du Yamaguchi-gumi sur les ordres de son officier traitant, Nishimura. Il avait eu très peur pour sa vie, mais il avait pu convaincre son officier supérieur au sein du gang qu’il s’était conduit honorablement. De plus, on lui était reconnaissant d’être revenu prévenir ses complices de ce qui s’était passé sur la plage dans le nord de l’île.

— Mais comment allons-nous retrouver Johnson et les armes qu’il doit nous vendre ?

Tamaro transmet alors l’information que lui avait donnée Nishimura.

— L’entrepôt se trouve dans une partie désaffectée de la base américaine de Camp Courtney à l’est de l’île. Johnson a juste eu le temps de me le dire avant que la bataille n’éclate.

— La vie est étonnante, avait conclu l’officier mafieux en s’adressant à Tamaro; moi qui croyais devoir t’exécuter, je vais finalement te récompenser.

Soulagé et épuisé par les pertes de sang, Tamaro était tombé évanoui à ses pieds.

Deux convois de yakuza se dirigeaient vers Camp Courtney. Celui du Yamaguchi-gumi se composait de quatre limousines et deux Humvees à usage militaire camouflés en véhicules civils. Chaque voiture était pleine d'hommes armés jusqu'aux dents.

Le convoi du Cerisier sauvage était composé de quatre limousines noires. L'hélicoptère dont ils s'étaient servis avec tant de succès pour l'attaque de leurs rivaux sur la plage attendait à l'intérieur de l'île à une dizaine de kilomètres à peine de l'ancien camp d'entraînement des marines. Le pilote était prêt à décoller, son casque sur la tête. Il attendait les instructions, tandis que le servant de la mitrailleuse vérifiait une dernière fois le bon fonctionnement de son arme. A quelques kilomètres du camp, des camions militaires bâchés attendaient l'ordre de se mettre en route pour aller rejoindre les limousines dans le camp, lorsque la voie serait libre. Ils avaient pour mission de conduire le chargement dans le quartier général du Cerisier sauvage à Naha.

*

* *

L'inspecteur Nishimura, lui, était arrivé le premier. Il s'était glissé à l'intérieur du hangar désaffecté et avait amorcé la charge d'explosifs. Le détonateur était dans sa main, et ressemblait à un talkie-walkie. En regardant le jour se lever et le ciel s'empourprer à l'est, il attendait ses proies. Il lui suffisait d'appuyer sur un bouton au centre de la télécommande pour faire exploser des tonnes de TNT et envoyer tous les yakuza à l'intérieur du bâtiment vers un monde meilleur.

Il avait insisté pour que Mei attende la fin des opérations à l'hôtel, mais la jeune Chinoise avait refusé catégoriquement. Elle était maintenant à ses côtés, cachée derrière un bâtiment de deux étages qui avait autrefois abrité les officiers américains.

Elle se tourna vers lui et demanda :

— Qu'allons-nous faire si Johnson est coincé à l'intérieur du bâtiment avec les yakuza ?

Nishimura se mordit la lèvre, il n'osait pas se tourner vers elle.

— Nous verrons bien à ce moment là, répondit-il en priant pour ne pas avoir à faire face à ce dilemme.

Bolan était à l'arrière de la deuxième limousine dans le convoi du Cerisier sauvage. Mishima était assis devant, à côté du chauffeur. Il observait le Guerrier à la dérobee dans le rétroviseur. L'Exécuteur faisait semblant de ne pas s'en rendre compte. Il lui restait une chance. Que le Yamaguchi-gumi attende en embuscade à l'intérieur du camp.

Ils arrivèrent devant la grille. Un des passagers de la limousine qui les précédait quitta sa voiture tandis que les autres faisaient le guet, et

armé d'une pince il fit sauter les maillons de la chaîne qui retenait les battants de métal. Puis il repoussa les grilles, et fit signe au chauffeur d'avancer.

Soudain, Mishima saisit le micro et, dans la radio branchée sur une fréquence interne, déclara :

— Attendez avant d'entrer dans l'enceinte du camp, envoyez deux hommes en éclaireur.

Mishima trahissait des signes de nervosité malgré son extérieur impassible et Bolan l'avait senti.

Deux yakuza étaient sortis de la voiture de tête et avançaient l'arme au poing, accroupis, regardant de droite et de gauche. Ils allaient d'un arbre à un autre, d'une barrière à une autre, comme s'ils craignaient que des snipers les mettent en joue depuis les immeubles déserts.

Au bout de quelques secondes, l'un d'eux revint sur ses pas et fit signe à la première limousine qu'elle pouvait pénétrer dans le camp.

Nishimura, tapi dans l'ombre, avait entendu les moteurs.

— Les voilà, murmura-t-il en se tournant vers Mei.

Elle hocha la tête pour lui faire comprendre quelle aussi s'était rendu compte de leur présence. Instinctivement, elle serra dans son poing le nunchaku qu'elle avait glissé dans sa ceinture.

— Cerisier sauvage ou Yamaguchi-gumi ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas encore, répondit-il. Je préférerais que ce soit le Yamaguchi-gumi. Si on m'avait dit un jour que je serais content de les voir ! commenta-t-il avec un sourire amer.

Comme la voiture de tête du convoi du Cerisier sauvage s'engageait dans le camp, Mishima crut déceler un mouvement derrière lui, comme des lumières avançant dans l'obscurité. Il ne savait pas encore qu'il avait aperçu les phares d'une voiture du Yamaguchi-gumi approchant dans la nuit.

— Le hangar est au fond, sur la droite, dit Bolan, c'est le troisième dans la rangée que l'on voit au-delà des dortoirs.

Mishima écoutait d'une oreille distraite, il était préoccupé par cette lumière qu'ils avaient vue soudain apparaître. Et qui s'était éteinte un peu trop rapidement à son goût. Comme si les gens derrière eux ne voulaient pas être repérés.

— Dépêchons-nous, ordonna-t-il au chauffeur.

Puis, se saisissant de la radio, il aboya :

— Aux conducteurs de camions, mettez-vous en mouvement pour le chargement du matériel.

— Je vous reçois fort et clair, répondit une voix dans la radio.

— Tenez-vous prêts, nous sommes dans la place.

Comme il reposait le micro, il entendit la voix de Bolan derrière lui, qui disait d'un air amusé :

— C'est drôle, monsieur Mishima, je vous sens nerveux.

— Ne vous bercez pas d'illusions, monsieur Johnson.

— Serait-ce cette lumière derrière nous, et que vous et moi avons aperçue il y a quelques secondes ?

Mishima se rembrunit. Le convoi avançait toujours au pas dans le camp militaire fantôme. Le yakuza jeta encore un coup d'œil dans le rétroviseur. Cette fois, plus de doute : comme un des membres de son gang sortait de la dernière voiture pour refermer la grille, un Humvee apparut soudain dans la nuit, alluma ses phares et se jeta sur lui de toute sa vitesse, le heurtant de plein fouet avant de le broyer sous ses roues.

— Nous sommes attaqués ! cria Mishima.

Il avait à peine prononcé ces mots qu'une pluie de balles s'abattait sur l'habitacle blindé de la voiture.

Les deux mafieux qui avaient fait office d'éclaireurs se retournèrent et ouvrirent le feu sur le Humvee. Le canon d'une arme lourde apparut dans la meurtrière entre le pare-brise et le capot. L'arme se mit à tousoter paresseusement, un des hommes fut coupé en deux par les rafales de 39 mm. Au son, Bolan avait reconnu qu'il s'agissait d'une PKM de fabrication russe. Le buste du yakuza tournoya dans l'air, sans jambe, comme un jouet cassé, puis il retomba à terre à deux mètres de là et commença à se vider de son sang.

L'autre éclaireur avait trouvé refuge derrière un palmier. Les balles de la Kalachnikov le scièrent en deux plus vite et plus efficacement que n'importe quelle tronçonneuse. Un troisième homme tâcha de riposter en visant la meurtrière. En vain. Il se mit à ramper en arrière. Une rafale de la mitrailleuse lui réduisit la tête en bouillie et projeta son corps à quatre mètres.

Pendant ce temps, les voitures du convoi du Cerisier sauvage se dispersaient à toute vitesse dans des crissements de pneus assourdissants.

Mishima avait saisi le micro et hurlait :

— Lâchez les abeilles ! Lâchez les abeilles !

Bolan comprit qu'il demandait le renfort des hélicoptères. Les deux hommes entre lesquels il était assis ne faisaient plus attention à lui. Ils s'étaient tournés vers l'arrière et voyaient les Humvees et les limousines de leurs ennemis qui les prenaient en chasse. Ils se demandaient combien de temps les vitres blindées allaient résister au déluge de plomb qui s'abattait sur eux.

— Toi ! fit Mishima en se tournant vers un des hommes.

— Oui, chef.

— Tu as des grenades défensives ?

— Oui, chef.

— Alors ouvre la portière et roule sur le côté. Il faudra que tu envoies une grenade dans la meurtrière au-dessus du pare-brise et une autre sous le Humvee. Tu m'as compris ?

— Je suis prêt à mourir comme un samouraï, Mishima san, répondit le mafieux.

« Plutôt comme un kamikaze », songea l'Exécuteur. Cette pensée lui avait à peine traversé l'esprit que l'homme ouvrit la porte et se jeta à l'extérieur alors que la voiture roulait encore à cent dix kilomètres-heure.

Son cri de douleur fut étouffé par les hurlements aigus des pneus qui brûlaient sur l'asphalte. Il venait de se casser une épaule et plusieurs côtes. Il réussit à armer sa grenade, mais pas à la lancer. Le conducteur du Humvee tourna dans sa direction pour l'écraser sous les roues. Le kamikaze fit un effort désespéré pour se dégager, mais en vain. Sa tête éclata comme une pastèque sous les roues du 4x4.

Sa grenade explosa une seconde trop tard pour causer le moindre dommage au Humvee, par contre la limousine qui suivait était juste au-dessus au moment de l'explosion. Le véhicule se souleva dans les airs, emporté par une boule de feu rugissante. On voyait dans l'habitacle les grimaces des pourris qui rôtaient vivants. Puis tout fut fini, la voiture retomba sur le côté, fumante, éclairée par les flammes, il n'y avait plus la moindre vie à l'intérieur.

La portière à côté de Bolan était restée ouverte après le plongeon de l'homme qui gisait décapité sur le goudron. A ce moment-là, une des balles tirées depuis la mitrailleuse du Humvee atteignit un des pneus de la limousine dans laquelle se trouvait l'Exécuteur. Le conducteur perdit le contrôle, il lutta de toutes ses forces contre le volant pour essayer de donner un semblant de trajectoire à sa voiture.

Le véhicule dérapa sur le côté et alla se cogner à la pierre d'un monument aux morts au milieu de la base. Le yakuza qui était encore assis à côté de Bolan fut projeté en arrière. Il venait de se briser le cou contre le siège avant de la voiture et glissait, inerte, sur le plancher après avoir lâché le Glock qu'il n'avait pas encore pu utiliser.

L'Exécuteur saisit l'arme à la vitesse de l'éclair. D'une roulade arrière, il évacua la voiture par la portière ouverte et se retrouva en trépied, le pistolet brandi à deux mains devant lui. Mishima ouvrit sa portière pour retenir l'Exécuteur. Le battant s'était à peine entr'ouvert qu'il recevait une balle au front, dessinant un petit point rouge au-dessus de ses yeux étonnés. Sa tête partit en arrière tandis que sa cervelle allait s'écraser sur le visage du conducteur. Ce dernier cria un juron en japonais, il n'eut même pas le temps de se retourner pour voir que Bolan l'avait déjà mis en joue. Il mourut sans avoir compris qui l'avait tué.

Le servant de la mitrailleuse du Humvee continuait à arroser la voiture, il n'avait pas encore vu qu'il n'y avait plus de survivants.

Bolan rampa à reculons, rapide et invisible. Puis, assumant la position du tireur couché, allongea les deux bras devant lui. La mitrailleuse lourde tirait toujours et les éclairs qui sortaient du canon lui donnaient une idée précise de l'endroit où il fallait viser. Il appuya lentement sur la détente du Glock. Un léger recul, puis les tirs de la Kalachnikov se turent. Il vit même le fût qui se relevait vers le ciel. L'Exécuteur avait atteint sa cible. Le servant de la mitrailleuse avait dû tomber sur le conducteur du Humvee, parce que c'était au tour du 4x4 de zigzaguer, hors de contrôle, sur les allées du camp de marines désert.

Bolan avait besoin d'armes supplémentaires et savait où en trouver. Il l'avait lui-même dit à Mishimia : le troisième hangar sur la droite au bout de l'allée. Il partit dans cette direction à grandes enjambées en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Il put voir que, à une centaine de mètres, les membres de chacun des groupes yakuza étaient engagés dans une bataille rangée, cachés derrière leurs limousines respectives. Le deuxième Humvee du Yamaguchi-gumi avait pris en chasse la limousine de queue dans le convoi du Cerisier sauvage. Les hommes du Yakuza blanc ne tiendraient pas longtemps. Cette fois c'était leurs adversaires qui disposaient d'une puissance de feu supérieure. Du moins pour le moment. Car Bolan perçut un ronronnement dans la nuit. Il reconnut ce bruit immédiatement : le moteur d'un hélicoptère auquel répondaient les pâles qui fendaient l'air furieusement. Le pilote n'avait qu'à se laisser guider par les flammes des voitures en train de brûler.

Il répondait à l'appel que lui avait lancé Mishima avant de mourir.

Bolan continua sa course vers le hangar en songeant que, cette nuit-là, de nombreux mafieux allaient trouver la mort qu'ils méritaient.

CHAPITRE X

Caché derrière le coin d'un immeuble, l'inspecteur Nishimura vit une silhouette athlétique qui sprintait vers lui à grandes enjambées, un pistolet à la main. Il n'arrivait pas à en croire ses yeux. L'agent Johnson avait réussi à s'échapper et profitait du chaos de la bataille pour tirer son épingle du jeu. Nishimura secoua la tête avec un sourire admiratif.

Là-bas au-dessus des allées, un artilleur tirait depuis la porte ouverte de l'hélicoptère avec un lance-roquettes.

Une des limousines du Yamaguchi-gumi explosa instantanément. Des particules de métal volèrent dans l'atmosphère, le capot se détacha et fut projeté avec une telle force qu'il décapita deux des pourris qui s'étaient abrités derrière, puis la plaque de métal continua son vol en tournoyant sur encore une bonne vingtaine de mètres, avant de s'écraser au sol.

L'hélicoptère reprit de l'altitude pour échapper à la riposte des mafieux qui avaient été pris pour cible. Mais ces derniers ne disposaient pas d'armes assez puissantes. Il leur fallait le secours de la mitrailleuse lourde du deuxième Humvee pour repousser les attaques qui venaient des airs.

Ce dernier véhicule était occupé à clouer dans une position défensive les occupants de la troisième limousine du Cerisier sauvage. Mais le commandant du 4x4 venait de se rendre compte qu'un danger pressant se présentait.

Il ordonna à son conducteur de faire marche arrière pour attaquer l'hélicoptère qui tournoyait dans le ciel, hors de portée. La Kalachnikov crachait la mort, mais sans faire de victime. L'artilleur de l'hélicoptère devait être en train de réarmer le lance-roquettes. Ils allaient piquer vers le Humvee et lâcher un deuxième missile.

Bolan arriva à la porte du hangar. Il avait un plan : attirer les mafieux retranchés du Yamaguchi-gumi vers la cache d'armes, maintenant que la fortune des armes avait changé de camp. Puis, quand les occupants de l'hélicoptère sauteraient à terre pour achever l'attaque, il ferait exploser la charge de TNT cachée à l'intérieur.

Tout d'un coup, du coin de l'œil, il aperçut deux silhouettes qui se dressaient dans l'obscurité. Il pivota sur ses talons, mais, à l'instant d'appuyer sur la détente, il marqua une pause d'un centième de seconde. Un frisson lui parcourut la colonne vertébrale. Il reconnaissait tout d'un coup cet homme et cette femme qu'il avait failli liquider : Mei et l'inspecteur Nishimura.

— Par ici ! cria l'inspecteur, en lui montrant le détonateur qu'il

tenait à la main.

Bolan les rejoignit en quelques foulées et s'accroupit avec eux derrière le bâtiment.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il.

— Nous vous attendions, répondit Nishimura avec un sourire amusé.

Au loin, l'explosion d'une grenade illumina la nuit.

— Nous savions que vous finiriez par attirer les yakuza ici d'une façon ou d'une autre. Soit en les accompagnant, soit en leur indiquant l'endroit où les armes étaient entreposées.

— Vous voulez dire que vous n'aviez pas confiance en moi pour me taire ? demanda l'Exécuteur sans se départir de son calme.

— Au contraire, et je savais que vous auriez suffisamment confiance en moi pour tendre un piège à nos ennemis.

L'inspecteur Nishimura s'inclina légèrement et Bolan lui tendit la main.

— Vous ne vous êtes pas trompé, inspecteur. Mais comment saviez-vous que j'arriverais ici ce soir ?

— Un de nos hommes a pu échapper au massacre sur la plage. L'agent Tamaro est accouru immédiatement pour me prévenir.

— Vous pouvez être fier de votre organisation, inspecteur, répondit Bolan.

Une autre explosion interrompit leur conversation. L'hélicoptère avait pris en chasse le Humvee. Le premier missile rata sa cible, un champignon de feu s'éleva dans le ciel laissant derrière lui un immense cratère.

Si, au début de la bataille, le Yamaguchi-gumi avait eu le dessus sur le Cerisier sauvage, en raison de leur nombre et de leur puissance de feu supérieure, ces derniers avaient repris l'avantage grâce à la maîtrise des airs.

Bolan aperçut un des hommes de l'hélicoptère touché par un des tirs de P.-M. des pourris barricadés derrière leur voiture. Il tituba à l'entrée de l'appareil puis tomba en avant en tournant sur lui-même. Il fit trois sauts périlleux avant de s'écraser sur le sol avec un bruit sourd.

Une salve de mitrailleuse lourde répondit aux hommes du Yamaguchi-gumi.

— Il faut les attirer dans le hangar, déclara Bolan.

— Comment comptez-vous faire ?

— Je vais aller ouvrir le portail puis arroser leurs positions depuis l'entrée. Quand ils m'auront repéré, je battrai en retraite, pour ressortir par la porte de derrière. Je compte sur vous pour appuyer sur le détonateur. Mais, d'abord, il faudra refermer le portail quand ils seront à l'intérieur. Le hangar est une structure métallique, si nous

parvenons à les y enfermer, nous pouvons être certains qu'ils n'en réchapperont pas.

— Je m'en charge, répondit Nishimura.

— C'est risqué, remarqua Mei.

— Oui, mais nous n'avons pas le choix, rétorqua l'Exécuteur.

Le commissaire Nishimura approuva d'un signe de tête.

— Je connais vos goûts et j'ai apporté ça pour vous aider dans votre tâche, dit-il.

Il tendit une valise à Bolan. A l'intérieur, un Beretta 93-R et un Desert Eagle. L'Exécuteur se sentit beaucoup mieux.

A une centaine de mètres, le combat faisait rage, mais les membres du Yamaguchi-gumi perdaient de plus en plus de terrain.

L'hélicoptère se mit quasiment à la verticale et piqua droit sur le Humvee, envoyant deux missiles sur le toit. Le véhicule disparut dans un nuage de feu. On distinguait vaguement sa silhouette dans la boule orange qui le dévorait comme un dragon furieux. Le pilote de l'hélico redressa, et les flammes vinrent lécher le ventre de l'appareil, comme il s'efforçait de s'éloigner latéralement.

C'était une bonne chose; il fallait que le combat se prolonge.

Bolan tenait son Desert Eagle dans la main gauche et gardait le Beretta dans sa ceinture. Il se glissa en courant accroupi jusqu'au grand portail de fer du hangar. Il agrippa la poignée et tira de toutes ses forces sur le lourd montant de métal. Au bout de quelques secondes, il le sentit s'ébranler, et glisser sur son rail. Quand le portail fut ouvert, il s'adossa au mur du hangar. Personne n'avait remarqué la manœuvre, les mafieux japonais étant encore tous absorbés par le combat. Les explosions et les détonations avaient facilement couvert les couinements de la grande porte.

Le Guerrier courut entre les caisses de bois, et trouva une porte au fond, sur le côté gauche. Il l'ouvrit pour préparer sa retraite. Le bâtiment devait avoir une surface de cinq cents mètres carrés, mais il y avait là assez de caisses empilées pour former un labyrinthe infernal. D'autant plus que les hommes de Nishimura avaient fait en sorte de ne pas disposer le chargement en allées symétriques afin de semer la panique chez les yakuza qui se retrouveraient pris au piège.

Bolan revint à son poste à l'entrée du hangar. L'interrupteur était immédiatement sur le côté droit. Il approcha et baissa la manette. Lentement, par à-coups les grands tubes au néon lancèrent des éclairs et s'allumèrent, diffusant une lumière blanchâtre sur les caisses métalliques et les alignements de mitrailleuses déjà sabotées par les soins des hommes de Nishimura.

La lumière du hangar se répandait maintenant à l'extérieur. Les tirs d'armes automatiques se firent progressivement. Tous les yakuza se tournaient vers cette radiance blanchâtre et la montraient du doigt.

C'était comme si un OVNI venait d'atterrir au milieu de la base désertée.

Ils ne savaient plus quoi faire. Les hommes du Yamaguchi-gumi, désormais submergés, décidèrent de battre en retraite vers le hangar.

Ils n'étaient plus nombreux, les premiers furent fauchés par les balles de la mitrailleuse lourde de l'hélicoptère qui revenait à la charge. Les autres, arrivés à quelques mètres de la porte, durent faire face au feu de l'Exécuteur.

Le premier fut atteint d'une rafale qui lui traversa la poitrine en diagonale. Il était mort avant d'avoir touché le sol. Celui qui le suivait immédiatement regardait derrière lui et tirait par-dessus son épaule sur les membres du Cerisier sauvage. Il ne pensait pas qu'une autre force hostile puisse lui couper la retraite et ne vit pas son camarade tomber devant lui. Il trébucha sur le cadavre et, dans sa chute, perdit son Uzi qui glissa sur le sol devant lui en tournoyant. Il tendit la main pour le rattraper quand quatre balles de la mitrailleuse lourde lui brisèrent la colonne vertébrale, réduisant son cou en bouillie et lui faisant exploser la tête. Il ne resta de lui qu'une masse méconnaissable de chair et de sang. La quatrième et la cinquième balle heurtèrent l'Uzi et, comme si l'arme était actionnée par un fantôme, elle laissa partir à son tour une rafale en tourbillonnant sur elle-même au milieu de l'allée goudronnée. Mei, accroupie derrière le hangar voisin à côté de Nishimura, sentit les balles passer juste au-dessus de sa tête.

Bolan ajusta un troisième yakuza avec le Desert Eagle. Il prit tout son temps pour appuyer sur la détente. Il sentit le recul familier et rassurant de son arme. Une gerbe de sang jaillit de la poitrine du pourri. Au même moment, les balles de la Kalachnikov de l'hélicoptère lui sectionnèrent la jambe droite.

Les hommes du Yamaguchi-gumi, pris entre deux feux, n'avaient plus aucune chance. Bolan vit l'un d'eux mettre son Glock dans sa bouche. Le mafieux savait qu'il ne pouvait espérer aucune pitié de ses chefs. Il allait mettre lui-même fin à ses jours en appuyant sur la détente. Sa tête fut violemment rejetée en arrière, un petit jet rouge sortit du haut de son crâne, et il s'écroula, à quelques mètres de ses camarades.

Un peu plus loin, l'hélicoptère s'était posé sur le tarmac de la base militaire. Cinq hommes équipés d'armes automatiques et d'un lance-roquettes sautèrent à terre et s'approchèrent des voitures du Yamaguchi-gumi, criblées de balles. Puis ils avancèrent en demi-cercle vers l'entrée du hangar.

C'était eux que l'Exécuteur allait maintenant prendre pour cible. Il en restait à peu près quatre autres, qui avaient survécu dans les deux autres limousines du Cerisier sauvage.

Il prit en joue le plus lointain, sachant que le Desert Eagle lui

permettrait facilement de l'atteindre, ce qui effraierait ses complices plus rapprochés et retarderait leur progression.

L'arme fit entendre son rugissement. Un déluge de plomb lui répondit, mais l'homme que l'Exécuteur avait choisi comme victime se plia en deux en poussant en cri de douleur perçant et tomba à genoux en se tenant les tripes.

Tous les autres plongèrent à plat ventre comme des soldats bien entraînés. Ils étaient plus disciplinés et mieux préparés au combat que les mafieux italiens auxquels Bolan avait l'habitude de se mesurer.

Ils continuaient à ramper vers l'entrée du hangar. Bolan tira de nouveau, sur les hommes de tête cette fois, les balles du Beretta ricochaient contre le tarmac en soulevant des étincelles.

Bolan amorça sa retraite tactique vers le fond du hangar.

Il recula d'une quinzaine de mètres et se plaça derrière un empilement de caisses en métal. L'adversaire se montrait prudent. Ils devaient penser avoir affaire aux derniers survivants du gang rival.

Une pluie de balles traversa la porte du hangar, à l'endroit même où Bolan était posté encore quelques instants plus tôt. Puis, le silence. Trois secondes plus tard, l'Exécuteur vit une grenade défensive rouler sur le sol. Elle explosa loin de lui, mais une épaisse fumée s'éleva dans l'air, lui cachant l'entrée. Il fit feu à la fois avec le Beretta et le Desert Eagle, les cris de douleur et les râles qui s'échappèrent de l'autre côté du rideau lui indiquèrent qu'il avait infligé des pertes supplémentaires aux assaillants. C'était le répit dont il avait besoin pour reculer encore d'une trentaine de mètres.

Il entendit des pas rapides qui venaient vers lui. Les mafieux s'enfonçaient dans l'ancre du dragon. Bolan n'attendit pas. Inutile de les affronter un par un quand il pouvait tous les faire sauter en même temps.

*

* *

A l'extérieur du hangar, Nishimura avait vu le dernier yakuza s'engager au-delà de l'entrée.

— C'est le moment, dit-il en se tournant vers Mei.

Il lui tendit le détonateur et sortit son Sig Sauer puis se dirigea à petits pas nerveux vers le portail. Il avait semblé à la jeune Chinoise que la main du policier était rouge de sang, mais elle se demanda si elle n'avait pas été victime d'une hallucination dans l'obscurité.

Nishimura appuya de toutes ses forces sur la poignée de métal, et le battant se mit à glisser sur son rail. Il avait du mal à respirer. Quand l'Uzi s'était mis à tirer tout seul, après avoir été atteint par les balles de la mitrailleuse lourde, il avait été touché sous les côtes. Il avait encaissé le coup sans crier, à peine un grognement de douleur que le fracas de la bataille avait couvert. Il avait caché sa blessure pour ne

pas inquiéter Mei, mais il avait perdu beaucoup de sang et il en était affaibli. Heureusement, les mafieux à l'intérieur du hangar étaient trop occupés à se protéger des balles de Bolan pour faire attention à ce qui se passait derrière eux.

Finalement la porte coulissante se referma avec un bruit de gong.

C'était le signal qu'attendait Bolan. Tous les yakuza s'étaient retournés avec inquiétude, même s'ils ne comprenaient toujours pas exactement ce qui se passait. Le Guerrier avait sprinté vers la porte du fond et était sorti à son tour.

Mais le pilote de l'hélicoptère qui était resté dans son appareil avait vu Nishimura refermer le portail. Il regardait en fronçant les sourcils la silhouette du policier qui reprenait son souffle en s'adossant au hangar. Il saisit son Glock et quitta son poste de pilotage. Il fit un bond et, se retrouvant au sol, approcha lentement, tenant le pistolet à deux mains, canon pointé vers le bas.

Ne voyant pas Nishimura revenir, Mei hésitait à appuyer sur le détonateur. L'Exécuteur l'avait rejointe.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Nishimura n'est pas encore revenu, répondit Mei. Je n'ai pas osé déclencher l'explosion.

Elle avait à peine fini sa phrase qu'ils entendirent deux détonations, suivies d'un cri de douleur.

Le pilote avait ouvert le feu sur Nishimura. Deux coups. La première balle l'avait atteint à la main gauche et avait réduit en bouillie trois de ses doigts. La deuxième l'avait touché au coude et son avant-bras pendait comme une branche morte arrosée de sang.

Au prix d'un effort surhumain, le vieux policier releva le bras droit et les dents serrées riposta vers son agresseur. Ses tirs manquaient de précision, sa vue se troublait. Le pilote tira de nouveau, l'atteignant cette fois à l'estomac. Nishimura sentit ses jambes céder, puis une insupportable douleur. Il essaya de ne pas lâcher son arme, mais tomba à genoux.

Le policier releva la tête. Le canon de son Glock était toujours pointé vers le sol. Il entendit encore deux coups de feu, et il ne comprit pas pourquoi il ne mourait pas immédiatement. Il comprit encore moins quand il vit le pilote venu l'achever se tordre dans tous les sens comme un pantin désarticulé.

Bolan était apparu au coin du hangar, une arme dans chaque main. Les canons du Beretta et du Desert Eagle étaient encore fumants.

Il se retourna et fit signe d'attendre encore un peu avant d'appuyer sur le détonateur. Puis il s'accroupit auprès de Nishimura.

— C'est vous ! murmura ce dernier. Laissez-moi, c'est la fin.

Il souleva sa main, révélant la plaie béante qu'il avait au ventre.

— Dites à Mei de déclencher le détonateur, ajouta-t-il.

Puis, regardant sa main aux doigts déchiquetés par les balles, il ajouta avec une cruelle ironie :

— C'est drôle, avec mes phalanges en moins, je vais ressembler à un yakuza maintenant, moi qui les ai combattu toute ma vie.

Il toussota et cracha du sang.

Bolan n'avait ni l'envie ni le courage de mentir à un homme capable de plaisanter sur lui-même dans de telles conditions.

— Je vais mourir, ajouta Nishimura, mais je sais que nous avons la même vision. Je vois en vous un guerrier qui continuera sans cesse le combat que j'ai mené contre la mafia. Ce combat est aussi le vôtre.

L'Exécuteur s'inclina devant le vieux policier à la manière japonaise, pour marquer son respect. Nishimura détourna la tête. Il leva son pistolet à hauteur de sa tempe et mit fin à ses jours comme un samouraï des temps modernes.

— Que s'est-il passé ? demanda Mei quand Bolan la rejoignit.

— Nishimura est mort au combat, répondit l'Exécuteur. Je sais que c'est comme ça qu'il aurait voulu finir sa vie.

La jeune fille lui lança un regard d'acier, il comprenait qu'elle s'efforçait de maîtriser ses émotions et de contenir la tristesse qui l'envahissait.

Puis, avec détermination, elle appuya sur le bouton rouge de la commande à distance qui déclenchait le détonateur.

Une fraction de seconde plus tard, la terre trembla.

Un rugissement déchira le ciel comme si les dieux de la guerre vengeaient la mort de Nishimura. Une boule de feu avala l'intérieur du hangar, contenue par les parois, dévorant tout l'oxygène qui se trouvait à l'intérieur pour ne laisser que des gaz brûlants. Les tôles du toit se tordirent sous l'effet de la chaleur, puis le souffle les projeta vers le ciel comme des cerfs-volants. Le hangar s'était transformé en volcan.

Mei regardait le spectacle, fascinée.

— Je crois que nous pouvons conclure qu'il n'y a pas de survivants, dit Bolan en rangeant ses armes.

— Comment allons-nous repartir ? demanda Mei.

Sans un mot, Bolan lui désigna l'hélicoptère qui attendait un peu plus loin.

— Venez, fit-il. Notre petite fête a fait beaucoup de bruit, il ne faudrait pas que les voisins s'en plaignent et alertent la police.

Dix secondes plus tard, l'engin décollait au-dessus d'un spectacle de dévastation et se dirigeait vers le nord de l'île. Il s'éleva à la verticale et tangua légèrement avant de se stabiliser. Ils laissaient derrière eux des voitures calcinées et une base abandonnée jonchée de cadavres de mafieux, avec au milieu d'eux un héros dont Bolan garderait toujours le souvenir.

CHAPITRE XI

— Vous avez déjà piloté un hélicoptère ? fit Mei.

— Souvent, répondit l'Exécuteur.

Il remarqua que celui-ci, un Kiowa OH 58-D, sans doute racheté illégalement à des soldats d'une base américaine, était encore équipé d'un missile. Bolan s'était entraîné plus d'une fois sur un de ces engins dans le désert du Nouveau-Mexique.

Il naviguait tous feux éteints.

L'idée était de mettre le cap sur le nord et de revenir sur leurs pas. Il fallait continuer à brouiller les pistes quels que soient les efforts que cela impliquait.

Le Guerrier préféra survoler l'intérieur des terres à cause de la présence des bases américaines le long de la côte d'Okinawa d'une part, et l'activité des gardes côtes d'autre part. S'ils étaient repérés par radar, on les prendrait immédiatement en chasse.

Il observait le sol et les accidents du terrain tout en pilotant. Les options de pilotage qu'il avait prises étaient particulièrement dangereuses.

Ce fut Mei qui le vit en premier : au début, ce n'était qu'une ombre noire qui se rapprochait à une vitesse inquiétante. Puis elle le désigna du doigt à Bolan :

— Là ! s'écria-t-elle.

Il tourna la tête et comprit immédiatement. Un deuxième hélicoptère, tous feux éteints, les prenait en chasse, un AH 11 Cobra, un modèle déjà en service au Viêt-Nam. Il savait qu'il avait affaire à des mafieux. Les gardes côtes ou l'U.S. Air Force ne se seraient pas ainsi dissimulés dans la nuit et leur auraient envoyé des signaux.

Bolan prit brusquement de l'altitude. Mei sentit son estomac se soulever, l'hélicoptère montant vers le ciel presque à la verticale. En dessous d'eux, un missile air-air avait quitté le Cobra et se perdait maintenant dans le ciel, en direction de la mer.

Bolan fit une vingtaine de mètres en montant perpendiculairement au sol avant d'achever un looping complet. Il adaptait son engin aux techniques des pilotes de chasse aux commandes de leurs jets.

L'autre hélicoptère était passé en dessous et Bolan se retrouvait maintenant derrière lui. Il ne lui restait qu'un missile. Les yakuza en avaient utilisé un pendant la bataille autour du hangar. Ça ne signifiait qu'une chose : il fallait faire feu à coup sûr. Il ne pouvait pas lâcher les commandes pour se poster derrière la mitrailleuse lourde.

Le pilote du Cobra avait parfaitement compris la manœuvre et il essayait de semer l'Exécuteur en zigzaguant de droite et de gauche.

Bolan se rendit compte qu'il avait affaire à un expert. A plusieurs reprises il faillit appuyer sur le bouton qui lâcherait le missile, puis renonça à la dernière seconde, sentant qu'il raterait sa cible.

Le yakuza aux commandes du Cobra vira soudainement sur la droite. Bolan suivit immédiatement la même trajectoire, avec peut-être un dixième de seconde de retard, mais ce n'était pas assez pour que sa proie puisse s'échapper.

Tout d'un coup, du coin de l'œil, il vit que Mei n'était plus assise sur le siège à côté de lui, et, au même moment, il entendit un toussotement lent et régulier. Bolan n'en crut pas ses yeux. Elle s'était postée derrière la mitrailleuse et ouvrait le feu sur l'hélicoptère des yakuza.

Les balles de la Kalachnikov allèrent déchiqueter la carlingue de l'hélicoptère ennemi. La jeune femme envoya une nouvelle rafale, atteignant le cockpit. Il était évident que le pilote avait maintenant perdu le contrôle de son appareil. Mei tira encore une salve et une fumée noire s'échappa du moteur. Un yakuza se pencha à l'extérieur de l'hélicoptère. Il se tenait d'une main à la porte et, de l'autre, essayait de riposter avec son Uzi. Mei tirait sans relâche. Une rafale atteignit le Japonais et mit fin à sa tentative désespérée pour résister. Son corps décapité quitta l'appareil et alla s'écraser sur le sol.

C'est à ce moment que l'Exécuteur décida de leur assener le coup de grâce. Il appuya sur le bouton rouge du levier de commande qui libérait le missile air-air, entendit un souffle puissant, une fumée blanche se dirigea vers l'hélicoptère puis le missile explosa dans une symphonie de teintes rouges et orange qui forma une immense boule de feu dans la nuit. L'épave en flammes s'écrasa au sol provoquant une autre explosion.

Mais Bolan avait viré sur le côté pour éviter de se jeter dans le brasier sans voir un pylône d'une ligne à haute tension. Au dernier instant, il cria :

— Attention ! Accrochez-vous.

Il tenta une dernière manœuvre. Trop tard ! Une des pales s'était prise dans le métal, le tranchant net et déséquilibrant le Kiowa, qui se mit à tourner sur lui-même à une vitesse vertigineuse. Le Guerrier sentit son crâne heurter le cockpit. La terre avait pris la place du ciel et le vent fouettait son visage. Puis il songea à Mei. Juste une fraction de seconde. Il sentit qu'il était projeté à l'extérieur de l'habitacle. Un bruit de métal broyé assourdissant lui boucha les oreilles. Il craignit un instant de rester incarcéré dans l'épave.

Un liquide visqueux coula le long de sa paupière gauche puis une goutte rouge tomba sur son poignet. Bolan comprit qu'il était blessé à l'arcade sourcilière. Ce n'était sans doute pas grave, il n'avait même pas senti la douleur. Il bougea les orteils, les doigts, remua

prudemment les jambes et les bras. Rien de cassé.

L'appareil s'était renversé, sur le dos, et il sentit un courant d'air frais par une ouverture. Il rampa dans cette direction et se retrouva à l'extérieur.

Il jeta un regard circulaire puis appela :

— Mei ! Mei !

Pas de réponse. Il écouta attentivement. La nuit renvoyait mille bruits.

Il appela de nouveau :

— Mei ! Mei !

— Je suis ici, répondit une voix derrière lui.

Il se retourna, elle était là, indemne, et le regardait d'un air étonné.

— Vous vous inquiétiez pour moi ? demanda-t-elle.

— Un peu, répondit-il sur un ton ironique. Nous venons d'avoir un accident d'hélicoptère, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

Elle sourit.

— J'ai été éjectée de l'appareil quand nous avons heurté le pylône, répondit-elle. Je suis tombée sur l'herbe. J'imagine que j'ai eu beaucoup de chance. Vous aussi, apparemment.

Puis elle se rembrunit et fronça les sourcils.

— Mais vous êtes blessé ! dit-elle en lui effleurant le front et en regardant le bout de ses doigts tachés de sang.

— Rien de grave, tout juste une égratignure.

— Je vais vous mettre un pansement d'herbe, dit la jeune Chinoise.

— Vous savez aussi faire ça, en plus de tirer à la mitrailleuse ? fit Bolan d'un air à la fois amusé et admiratif.

— Ça vous étonne ?

— Très franchement, oui, un peu. Surtout votre adresse à la mitrailleuse.

Elle haussa les épaules en dissimulant un sourire.

— Ce sont les principes du Tao, expliqua-t-elle. Le blanc est dans le noir et le noir dans le blanc. Il faut savoir détruire et réparer, blesser et soigner. Asseyez-vous et attendez-moi.

Avant même qu'il ait eu le temps de répondre, elle s'était éloignée dans la nuit.

Bolan suivit le conseil de sa jeune compagne et s'assit dans l'herbe puis leva la tête pour observer les étoiles.

Ils allaient maintenant devoir regagner Shuri à pied. Et il était pratiquement sûr que les yakuza n'avaient pas encore abandonné la partie. Ils enverraient des troupes au sol à leur poursuite. Le clan du Cerisier sauvage était organisé comme une petite armée privée et il n'aurait pas été étonné si on lui avait dit que des soldats renégats avaient formé les cadres de cette famille mafieuse.

Quelques minutes plus tard, Mei était revenue avec des herbes et

lui avait pansé le front.

— Nous allons devoir rentrer à Naha en longeant la côte, déclara Bolan. Je suis convaincu que le Cerisier sauvage enverra des patrouilles à notre recherche. S'il y a une chose de sûre, c'est que ces gens-là ne renoncent pas facilement.

— Cette fois, il sera à notre avantage de nous déplacer pendant la journée. Ils n'oseront pas nous attaquer en plein jour.

— Je n'en suis pas si sûr, répondit Bolan. Dès qu'ils nous auront repérés, ils nous traqueront et ils attendront le moment idéal.

— Mais nous serons prêts.

Bolan se tâta encore une fois et en plus de la satisfaction de voir qu'il n'avait rien de cassé, il vérifia encore qu'il n'avait pas perdu ses armes dans l'accident. Le Beretta et le Desert Eagle étaient bien là.

— Oui, nous serons prêts, répéta-t-il.

Ils se mirent en route sans plus attendre. L'aube commençait à pointer, peignant le ciel de reflets roses.

Ils marchaient le long de la plage, en retrait, pour ne pas être à découvert. Ils se faufilaient d'un palmier à l'autre, aux aguets, tous les sens en éveil, tandis que les vagues produisaient un bruit apaisant.

Du coin de l'œil, Bolan observait Mei avec admiration. Elle devait être fatiguée, lui-même commençait à avoir faim et soif, mais pas une seule fois, elle ne s'était plainte.

Ils avaient parcouru environ six kilomètres quand un groupe d'hommes se présenta sur la plage, à deux cents mètres environ. Ils avançaient en ligne. Bolan en compta cinq en tout.

— Là-bas, fit-il en s'adressant à Mei et en désignant les nouveaux venus d'un hochement de tête.

— Je les ai remarqués, répondit-elle.

Rien pour le moment dans l'attitude de ces hommes qui marchaient lentement dans le lointain ne pouvait inciter à la méfiance. Ils discutaient sans se soucier d'être vus ou entendus. Mais l'Exécuteur restait sur ses gardes. Il ralentit l'allure et fit signe à Mei de s'enfoncer entre les arbres.

Ils attendirent. Le groupe de cinq hommes passa devant eux. Ils les regardèrent s'éloigner. Un deuxième groupe venait d'apparaître sur la plage. Encore cinq hommes. Les deux premiers marchaient devant, à une dizaine de mètres des autres.

— Il y a un peu trop de monde sur cette plage, à mon goût, commenta l'Exécuteur.

Mei hocha la tête sans rien dire.

Étaient-ils tous ensemble, ou est-ce qu'un groupe de promeneurs innocents s'était mêlé sans le savoir à des yakuza sur une plage à l'aube ? Impossible de le savoir pour le moment, il faudrait attendre qu'ils lancent l'attaque pour riposter.

Bolan avait remarqué que le premier groupe de cinq hommes avait ralenti l'allure. Ils s'arrêtèrent et se retournèrent. Peut-être attendaient-ils les autres.

Bolan continua à marcher vers le deuxième groupe. Il savait maintenant que Mei et lui-même avaient été repérés.

Le combat était imminent. Il défit la lanière du holster qui retenait le Desert Eagle et régla le Beretta de façon à tirer des rafales de trois balles.

— Dommage qu'on n'ait pas emporté la mitrailleuse lourde, fit Mei qui avait remarqué ces gestes.

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

Deux des hommes du premier groupe s'étaient retournés et couraient maintenant vers Bolan et Mei.

L'Exécuteur avait déjà dégainé son Desert Eagle et ouvert le feu. Le premier des deux hommes fut projeté en arrière par l'ogive de 50 AE et tomba sur le dos, raide mort. Son complice ne s'arrêta pas pour regarder; il continua sa course, et seule une balle en pleine tête parvint à l'arrêter. Il tomba d'abord à genoux, puis la face contre le sable qui se mit à boire son sang.

Tous les mafieux avaient plongé. L'un d'eux riposta. Deux détonations, Bolan reconnut qu'il s'agissait d'un Glock. Les balles vinrent se fiche dans le tronc du palmier au-dessus de sa tête.

Il appuya sur la détente du Beretta et vit des grains de sable se soulever en lignes comme des petites fontaines qui jaillissent simultanément. Les yakuza étaient disposés en demi-cercle, à cinq ou dix mètres les uns des autres. Ils tiraient avec parcimonie, et Bolan ne comprenait pas pourquoi ils ne l'aspergeaient pas d'un feu nourri.

De temps à autre, il percevait un mouvement. Les mafieux tentaient de se rapprocher. De les prendre en tenailles. Il tira simultanément de la main gauche et de la main droite. Les pourris marquèrent une pause dans leur progression sans battre en retraite pour autant.

L'un d'eux se mit en trépied et lâcha trois rafales de Kalachnikov. Bolan laissa passer l'orage, puis répondit avec le Beretta. Trois balles. La première déchiqueta l'épaule du mafioso japonais, le faisant lâcher son arme avec un cri de douleur, la deuxième lui troua la gorge, faisant taire ses cris et la troisième se perdit dans la mer. Mais l'essentiel était fait.

Le silence retomba sur la plage, pendant quelques secondes, suivi par les rugissements furieux d'un des yakuza qui visiblement jouait le rôle d'officier.

— Il leur rappelle qu'ils ont reçu l'ordre de nous prendre vivants, traduisit Mei. Il faut seulement nous blesser.

Un sourire carnassier se dessina alors sur les lèvres de l'Exécuteur.

Il savait maintenant que leurs ennemis n'avaient plus aucune chance.

Pourtant, à ce même moment, un orage de plomb s'abattit autour de lui. Les balles pleuvaient au-dessus de sa tête et sur les côtés. Bolan devina que le but de ce tir de barrage était de l'immobiliser. Il se plaqua au sol pour éviter une blessure. Il était maintenant incapable de riposter. Le palmier qui le protégeait était progressivement réduit en charpie, des bouts de tronc volaient dans tous les sens.

Il sentit, plus qu'il ne les voyait, les hommes du Cerisier sauvage qui rampaient dans le sable, par à-coups, comme des lézards. Il regretta de ne pas avoir de grenade à fragmentation. Mais il ne pouvait rien y faire.

Il lâcha une rafale au ras du sable, un geyser rouge lui indiqua qu'il avait atteint une cible. Sans doute à la tête, juste en haut du crâne.

Soudain, sur sa droite, il entendit un cri aigu. Il comprit la tactique des assaillants. Ils voulaient le clouer au sol pour s'emparer de Mei et l'obliger ensuite à se rendre. Il tourna la tête et vit la jeune Chinoise qui enfonçait deux doigts dans les yeux d'un de ses agresseurs.

De l'autre main, elle saisit le poignet du deuxième et le brisa d'une torsion violente. Elle lâcha prise et partit en roulade arrière, se releva à la vitesse de l'éclair. Elle ne faisait plus face qu'à deux hommes hésitants.

Ce n'était pas assez pour prendre le dessus sur une experte en arts martiaux de son calibre. Les deux hommes se gênaient mutuellement dans leur tentative pour se rapprocher et l'immobiliser. Le premier prit un coup de pied tournant à la tempe qui l'assomma sur le coup. Le deuxième se mit en garde.

Un de ses acolytes en retrait releva son arme pour tirer dans les jambes de Mei, mais son officier l'en empêcha d'un aboiement sec et furieux. La jeune Chinoise avait déjà atteint son adversaire de deux droites au visage. Le nez de ce dernier avait éclaté. Et sa lèvre saignait. Elle s'accroupit et détendit la jambe du même mouvement, brisant net le tibia du yakuza. On voyait l'os qui pointait à travers la chair.

Les autres, fascinés par le combat, avaient arrêté de tirer en direction de Bolan. Ils n'étaient plus que trois. L'Exécuteur saisit immédiatement cette opportunité, se releva légèrement et ajusta celui de droite. Une ogive brûlante du Desert Eagle le blessa à la main. Il n'en resta plus qu'un moignon informe et sanglant.

L'officier se remit à crier et les balles vinrent de nouveau dans la direction de Bolan. Mais le feu était forcément moins nourri, après les pertes subies par les pourris. D'autant que l'officier avait vidé son chargeur.

Sur sa droite, l'Exécuteur vit Mei qui enfonçait la gorge d'un de ses assaillants d'un coup de talon rageur. Puis elle se retourna et assena

un coup de pied direct sur la mâchoire de celui dont elle avait déjà crevé l'œil, lui faisant définitivement perdre connaissance.

Voyant la déroute de ses camarades, le pourri qui était auprès de l'officier décida d'abandonner le combat. Il se releva et, tirant par-dessus son épaule pour couvrir sa retraite, il courut à toutes jambes vers la mer. Son chef avait fini de recharger sa Kalachnikov. Pris de rage, ce fut ce dernier qu'il abattit alors qu'il n'avait parcouru qu'une vingtaine de mètres.

Bolan sauta sur l'occasion, et se mit sur un genou. Comme l'officier yakuza se retournait pour lui faire face, il envoya une rafale du Beretta en travers de la poitrine du tueur. Celui-ci agita les bras dans tous les sens, tandis qu'une grimace de colère et de douleur mêlées lui déformait les traits du visage et que trois fontaines de sang jaillissaient de son torse.

Les derniers échos de la fusillade se turent, faisant place aux cris des mouettes. On n'entendait plus que les gémissements du dernier yakuza blessé par Mei. Elle posa son pouce sur un point vital derrière la tête de sa victime et appuya vigoureusement. L'homme tourna de l'œil immédiatement.

— Voilà, fit-elle, c'est terminé.

— C'est terminé pour le moment, rectifia l'Exécuteur.

CHAPITRE XII

Bolan et Mei parcoururent à pied les trente kilomètres qui les séparaient du port de Naha. Puis ils attendirent la nuit pour regagner Shuri et l'hôtel où Nishimura et Mei avaient leurs chambres.

La jeune Chinoise expliqua très calmement au concierge un peu surpris de les voir dans cet état qu'ils avaient fait une longue excursion. L'homme s'inclina poliment sans poser de questions.

Bolan ne prit que quelques heures pour se reposer avant de rejoindre Mei dans les jardins de l'hôtel.

— Vous n'êtes pas trop fatiguée après notre... excursion ? demanda-t-il.

— Je me suis régénérée grâce à des infusions de ginseng et en pratiquant quelques katas respiratoires du sud de la Chine.

Après quelques secondes de réflexion, elle ajouta :

— Le Cerisier sauvage a perdu de nombreuses branches.

— Ce n'est pas encore assez, ajouta l'Exécuteur. La bête est blessée, mais elle vit encore. Il va falloir la décapiter.

— Je suis impatiente de mener à bien notre mission, dit Mei.

— Croyez-vous raisonnable de venir avec moi ? La partie devient de plus en plus dangereuse et je préférerais m'y atteler seul. Il devient impératif d'identifier le Yakuza blanc.

— Je sais que je pourrai vous être utile, dit la jeune spécialiste en arts martiaux.

— Je n'en doute pas, répondit Bolan, sachant qu'elle ne changerait pas d'avis. Qu'est-ce que vous proposez ?

— Nous allons maintenant retrouver le tatoueur qui a gravé les motifs interdits sur la peau de l'*Oyabun* du Cerisier sauvage. Il saura au moins nous donner une description précise. Peut-être même s'est-il rendu chez le Yakuza blanc.

— Peut-être... mais j'en doute. Ce type est d'une extrême prudence. Il est à craindre que si le tatoueur s'est rendu dans son antre, il l'aura exécuté pour préserver son secret.

— C'est possible. Mais le tatouage est un art qui se pratique en famille dans cette partie du monde. Et qui se transmet de père en fils ou de père en fille.

— Comme les arts martiaux ? demanda Bolan, ironique.

— Comme les arts martiaux, répondit Mei avec un sourire. Et s'il a tué le tatoueur, il n'aura peut-être pas liquidé toute sa famille.

— Bien pensé, reconnut Bolan.

— Je vais donc prendre rendez-vous chez les tatoueurs.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Ce ne serait pas prudent. Il vaudrait mieux que ce soit moi qui fasse semblant de vouloir un tatouage.

— J'ai plusieurs objections, monsieur Johnson, fit Mei.

— Vraiment ?

— Oui. Tout d'abord comme vous avez pu le voir, je suis de taille à me défendre toute seule si besoin était.

— Je le reconnais, fit Bolan qui se rappelait, entre autre, son adresse redoutable avec un éventail.

— Ensuite, ajouta-t-elle en rougissant légèrement, mon père, s'il est aujourd'hui un honnête homme qui a payé pour ses crimes, a autrefois été un yakuza. Je connais ce monde, ses codes, comme je connais les arts martiaux du sud de la Chine, je connais aussi les traditions du tatouage et l'art des tatoueurs.

Et elle dénuda une épaule, montrant un motif d'oiseau blanc avec une aigrette rouge survolant un volcan entouré de nuages.

— C'est le symbole de mon école de karaté chinois, expliqua-t-elle. De plus, continua-t-elle, nous savons que vous avez été repéré et il me sera plus facile de passer inaperçue dans les rues du port où se trouvent les tatoueurs que fréquentent les yakuza. Enfin, ils me parleront plus ouvertement, à moi, qu'à vous.

— C'est bon, vous m'avez convaincu. Mais permettez-moi de rester en retrait, prêt à intervenir si nécessaire.

— Permission accordée, répondit Mei avec un grand sérieux qui fit sourire le Guerrier.

*

* *

Le salon de tatouage était dans une rue sombre et étroite. Dans la vitrine on pouvait admirer les motifs que se proposait de dessiner le tatoueur sur la peau de ses clients : des dragons, des danseurs, des fleurs de lotus. Le choix était infini.

Un Américain sortit de la boutique, l'épaule visiblement endolori. A sa coupe de cheveux, c'était un militaire, sans doute un marine qui s'était offert un souvenir de son séjour dans le Pacifique.

Caché au coin de la rue, Bolan observa Mei qui passait la porte du salon. A l'intérieur, une sonnette marqua son arrivée, et un petit homme fit son apparition, repoussant de la main le rideau de bambou qui séparait l'arrière-boutique de l'entrée.

— Vous désirez ? demanda-t-il avec un sourire aimable.

— Je voudrais me faire tatouer.

— Bien entendu. Vous avez une idée du tatouage que vous désirez ? Nous pouvons vous montrer notre catalogue pour vous aider à vous décider.

— Je sais déjà ce que je veux.

— Très bien, je vous écoute.

— Je souhaite avoir sur mon dos, la limace, la vipère et le crapaud.
Le tatoueur se rembrunit immédiatement.

— Vous connaissez la légende de ce tatouage ? dit-il.

— Oui.

— Et alors ? Vous êtes fatiguée de la vie ?

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Je refuse catégoriquement.

— Vous n'avez jamais fait ce tatouage sur personne ?

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Par curiosité.

— Je refuse de vous répondre.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Mei se rendit compte qu'il avait peur.

— Il est des questions qu'il est préférable de ne pas poser, ajouta-t-il, vous êtes une jeune et jolie jeune fille, rentrez chez vous et oubliez cette histoire de tatouage.

— Pourriez-vous au moins me donner le nom d'un tatoueur qui accepterait de faire ce que je vous demande ou qui l'aurait déjà fait ?

L'homme hésitait, il baissait les yeux. Mei sentit qu'il était sur le point de craquer; il voulait se débarrasser d'elle le plus vite possible.

— Juste un nom, dit-elle.

— Kakuji Inagawa, murmura-t-il.

Quand elle repassa dans l'entrée qui faisait office de salle d'attente, elle remarqua la présence d'un homme qui lisait le journal sur une chaise. Il portait un costume noir, des lunettes noires et de la manche de sa chemise dépassaient des motifs colorés imprimés sur sa peau.

Mei baissa les yeux pour ne pas croiser son regard.

Mais dès qu'elle eut passé la porte, le yakuza se tourna vers le tatoueur et demanda :

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

L'homme partit à reculons dans le fond de sa boutique. La terreur se lisait sur son visage.

Un poignard glissa de la manche du yakuza.

— Et si c'était moi qui te faisais un tatouage, fit-il avec un sourire cruel. Je te demande pour la dernière fois ce qu'elle voulait.

— Je vais parler, répondit le tatoueur, je dirai tout.

Bolan avait observé avec inquiétude le yakuza qui suivait Mei dans la boutique. Instinctivement, il avait mis la main sur la crosse du Beretta dans le holster sous sa veste. Il fut donc soulagé de la voir disparaître et revenir vers lui.

— Alors ? demanda-t-il.

— L'homme que nous cherchons s'appelle Kakuji Inagawa. C'est lui

qui a tatoué le Yakuza blanc. Et je crois qu'il est encore en vie.

— Peut-être pas pour longtemps, remarqua l'Exécuteur, le temps presse.

Bolan et Mei trouvèrent sans peine l'adresse du tatoueur dans une autre rue de Naha.

Pour y accéder, il fallait passer par une cour intérieure. Quand ils arrivèrent, ils entendirent, s'échappant de la fenêtre au premier étage, le bruit du bambou que l'on tape rythmiquement pour faire entrer les pigments sous la peau.

Les sens de Bolan furent aussitôt en alerte. Il se tourna vers Mei et vit qu'elle ressentait la même méfiance.

La jeune femme était en train de s'éventer, c'était là un signe qui ne trompait pas.

Une porte s'ouvrit sur la gauche, un homme apparut, tandis que, simultanément, deux autres se présentaient à l'extrémité de la cour. Visiblement, ils ne voulaient pas faire de bruit, car ils s'étaient équipés d'armes blanches.

Le premier se jeta sur Mei en fendant l'air de son court poignard. Elle esquiva et, d'un mouvement sec du poignet, referma son éventail puis enfonça la pointe dans l'œil de son agresseur. L'homme poussa un hurlement de douleur. Un liquide gluant dégouлина le long de sa joue. Elle retira l'éventail, le déplia et s'en servit pour lui trancher la gorge, mettant fin à ses cris. On n'entendait plus qu'un glouglou de sang s'échappant de sa carotide. Il s'effondra au bout de quelques secondes, sans connaissance. C'était comme s'il était déjà mort. Il n'en avait plus que pour quelques instants.

Bolan avait pris la précaution de visser son silencieux sur le canon du Beretta. Il le pointait maintenant vers les deux autres. La première balle atteignit l'homme sur la gauche à l'épaule et en travers du cou. Il tomba sans même pouvoir proférer un cri.

Le deuxième, voyant qu'il n'avait aucune chance, battit en retraite à l'intérieur du bâtiment.

Bolan tira vers la porte, les carreaux de verre volèrent en éclats.

— Je crains que nous n'arrivions trop tard pour notre ami tatoueur, fit l'Exécuteur.

— Il va falloir pénétrer dans la maison, pour s'en assurer, répondit Mei. Nous ne savons pas combien ils sont. Mieux vaut être prudent.

— Comme c'est moi qui ai l'artillerie, je passe devant, déclara l'Exécuteur.

Il emprunta le même chemin que le fuyard. Un escalier se présenta devant lui. Bolan se colla dos au mur et leva la tête, craignant une embuscade. Il ne s'était pas trompé, à peine une seconde plus tard, une balle sifflait au-dessus de sa tête.

Les yakuza avaient désormais plus peur de Bolan que du bruit

qu'ils pourraient faire. Des éclats de plâtre volèrent, là où les balles avaient atteint le mur. Bolan riposta. Mais il était impossible de savoir sous cet angle s'il avait atteint sa cible. Il n'avait pas entendu le moindre cri, ni de bruit de chute qui lui aurait indiqué qu'il avait fait mouche.

Il eut alors recours au plus vieux truc dans le manuel. Il sortit une balle du chargeur et la jeta sur le palier au-dessus de lui. Immédiatement trois coups de feu répondirent au bruit de la balle qui heurtait la marche de bois.

Bolan ne put s'empêcher de sourire. « Ça marche à tous les coups », songea-t-il. Il poussa un gémissement, pour faire croire qu'il avait été blessé, et s'allongea sur le dos, le 93-R dans la main, la tête tournée sur le côté.

Il entendit un craquement sur les marches. Son adversaire venait constater les dégâts.

Du coin de l'œil, Bolan aperçut une chevelure noire et des yeux bridés entre les barreaux de la rampe, au-dessus de lui. C'était risqué. L'homme pouvait lui tirer une balle dans la tête ou dans la poitrine pour s'assurer qu'il était bien mort. Sans que le pourri puisse le remarquer, le Guerrier enroula son index autour de la détente de son arme, prêt à faire partir le coup. Il s'était mis en apnée et parvenait à rester parfaitement immobile. Même sa poitrine ne bougeait plus. Le yakuza qui l'observait depuis quelques secondes s'enhardit, il se releva légèrement et descendit vers l'Exécuteur, toujours accroupi. Comme Bolan restait inerte, le pourri avança son pied pour lui enfoncer la pointe de sa chaussure dans les côtes. Il était maintenant sûr de lui et avait abaissé son Glock le long de sa cuisse. Un sourire se dessinait sur ses lèvres.

Il se pencha alors pour glisser la main dans la poche intérieure du blouson de Bolan. Il n'eut même pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Tout d'un coup, le mort revenait à la vie ! Bolan lui assena un coup de crosse entre les deux yeux, qui lui enfonça la boîte crânienne. Le yakuza tomba en arrière. Il était mort ou peu s'en fallait.

Bolan releva la tête. Plus un bruit. Il monta l'escalier et se retrouva devant une porte en papier de riz.

Mei était restée dans la cour et avait repéré une autre entrée. Elle se glissa à l'intérieur et se retrouva face à trois hommes qui la regardaient sans comprendre.

Ils avaient entendu des coups de feu provenant de l'autre partie de la maison et s'apprêtaient à réagir, quand une jeune Chinoise dans un costume bleu se présenta devant eux.

C'est alors que le plus proche remarqua l'éventail dégoulinant de sang qu'elle tenait à la main. Il fronça les sourcils. Mei vit sa réaction

et, avant même qu'il puisse ouvrir la bouche pour poser une question ou dire à ses acolytes de se méfier, elle l'atteignait d'un coup de pied à la tempe. On entendit l'os craquer, comme deux boules de billard qui s'entrechoquent. Elle ramena sa jambe tout en la gardant pliée et la détendit comme un ressort atteignant le genou du deuxième avec l'extérieur du pied. Le mafieux en ressentit une telle douleur qu'il resta muet, les yeux écarquillés. Il s'effondra à plat dos, et Mei lui enfonça la pomme d'Adam avec le talon, le tuant sur le coup. Le dernier armait un Glock et le levait à hauteur du visage de la jeune Chinoise. Mei se baissa à la vitesse de l'éclair et la balle passa au-dessus d'elle pour aller se loger dans le bois de l'escalier. De sous sa veste, elle tira un nunchaku qui se déplia comme un serpent, se raidit et atteignit le mafieux au milieu du nez. Les os éclatèrent, un liquide rouge mêlé au cartilage s'écoula sur ses lèvres. Il tira de nouveau, mais sans aucune précision. Mei avait ramené le nunchaku par-dessus son épaule et l'abattit sur le poignet de son adversaire. L'articulation cassa net. Et il laissa tomber son arme, puis se tint l'avant-bras en poussant des plaintes aiguës. Mei lui saisit la chevelure à pleine main :

— Qu'est-ce qu'il y a en haut de cet escalier ? demanda-t-elle.

L'homme ne répondit pas, il continuait à gémir.

— Dépêche-toi, insista la jeune femme en dépliant le nunchaku encore une fois. Sinon, je te casse tous les os.

Puis, pour illustrer ses paroles, elle prit un des doigts du yakuza dans sa main et le brisa comme une brindille. Il poussa un hurlement.

— Il n'y a personne, il n'y a plus rien ! cria-t-il. Pitié !

Mei appliqua son pouce sur un point vital de la gorge du gangster et appuya. Elle le vit s'évanouir instantanément et s'effondrer sur le sol.

— J'espère pour toi que tu ne m'as pas menti, marmonna-t-elle à l'intention de l'homme inerte à ses pieds.

Elle monta les marches sur la pointe des pieds.

Une porte coulissante en papier de riz se présenta devant elle. Un étrange motif ornait un des panneaux. Ça ne correspondait à aucun graphisme traditionnel ni à aucun idéogramme qu'elle connaissait. Soudain, elle comprit que c'était une tâche de sang qui avait giclé jusque-là et dessiné une sorte de branche rouge sur la cloison opaque.

Elle fit coulisser la porte, lentement, silencieusement.

A l'autre extrémité de la pièce, une autre porte tournait sur ses gonds. Mei s'accroupit, elle sortit de sa poche une étoile de métal, prête à la jeter en la faisant tourner jusqu'à la gorge de l'ennemi qui se cachait derrière. Le battant bougea presque imperceptiblement. Un des gonds grinça et la porte s'immobilisa. Juste quelques secondes, puis elle reprit son mouvement, toujours aussi lent.

Puis, tout d'un coup, dans un fracas assourdissant, comme si toute

la maison explosait, la porte fut rejetée contre le mur et trois coups de feu partirent, déchirant le papier de riz, quelques centimètres à peine au-dessus de sa tête. Mei lança son shuriken en forme d'étoile et le vit se ficher dans le mur, à côté de la porte.

Puis elle resta bouche bée, et retint son deuxième shuriken. L'homme qui avait ouvert la porte à l'autre extrémité de la pièce n'était autre que Bolan, qui lui aussi la regardait avec des yeux écarquillés, tandis qu'un frisson lui parcourait la colonne vertébrale à l'idée de ce qui serait advenu, s'il avait tiré avec plus de précision.

Il poussa un immense soupir.

— C'était moins une, remarqua-t-il, tandis que Mei se redressait.

— Visiblement, il faudra que je m'entraîne plus souvent au jet de shuriken, répondit Mei.

Bolan haussa les sourcils d'un air dubitatif.

C'est alors qu'ils entendirent un gémissement de douleur et des pleurs.

Ils tournèrent la tête simultanément et un spectacle d'une horreur indicible s'offrit à eux.

CHAPITRE XIII

Un vieillard, vivant, était crucifié contre le mur, cloué par des poignards enfoncés dans chaque poignet. A ses pieds, une jeune fille pleurait. Le supplicié avait le visage tailladé, ses traits étaient méconnaissables, sa fine et longue barbe était rouge de sang.

Bolan souleva le malheureux par les épaules, pour soulager ses mains. Il était léger comme une plume. Avec une infinie douceur, Mei retira les poignards qui le retenaient au mur. Il s'effondra dans les bras de Bolan, perdant connaissance momentanément. L'Exécuteur l'allongea par terre. La jeune fille caressa la joue du vieillard en pleurant.

On l'avait sauvagement torturé, il avait la poitrine lacérés en plusieurs endroits et il avait probablement des côtes cassées.

Bolan serra les dents, ivre de rage, il n'avait plus qu'une pensée en tête, la vengeance.

Au bout de quelques secondes, le vieillard revint à lui et Mei demanda à la jeune fille d'aller chercher un peu d'alcool.

Elle porta un petit verre de saké à ses lèvres. Le vieillard toussota, l'alcool lui brûlait la gorge, il fit une grimace, mais il recouvrait progressivement ses esprits.

Il tendit ses doigts fins et meurtris vers Mei en levant péniblement le bras. Elle se pencha à son oreille. Bolan entendit qu'il murmurait quelques paroles.

— Que dit-il ?

— Il ne m'a dit que trois mots. La limace, le crapaud, la vipère.

— Les tatouages interdits, fit Bolan.

L'entendant, le vieillard tourna vers lui ses yeux humides.

— Les tatouages du Yakuza blanc, ajouta l'Exécuteur.

Encore une fois, le vieillard hocha la tête.

— Qui est le Yakuza blanc ? demanda Bolan.

— On ne sait pas exactement. Même moi je ne saurais le dire. Il venait toujours maquillé et déguisé, répondit le tatoueur, d'une voix hésitante. Comme s'il sortait d'un film, ajouta-t-il. Il était toujours différent, on avait l'impression qu'il changeait de rôle à chaque visite.

— Il est américain ? demanda Bolan.

Le vieillard approuva de la tête.

— Est-ce qu'il vit à Okinawa ? demanda Bolan.

— Non. D'après ce que j'ai compris, il passe la majeure partie de son temps à Hawaii et à Los Angeles.

— Logique, conclut l'Exécuteur.

— Les hommes que vous avez supprimés avaient pour mission de

me tuer si atrocement que toute autre personne qui aurait croisé le Yakuza blanc sur sa base arrière d'Okinawa aurait eu trop peur pour parler.

Chaque mot demandait au blessé des efforts considérables. Bolan et Mei se rendaient compte que ses forces le quittaient. Sa fille pleurait en silence à son côté.

— Je n'ai plus peur de parler, ajouta le vieil homme, je vais mourir. Vengez-moi du Yakuza blanc.

L'Exécuteur s'était déjà fait ce serment.

Il se tourna vers Mei et crut voir que les yeux de cette jeune femme normalement si impassible étaient humides.

— Nous n'avons pas le temps de nous attarder ici, fit l'Exécuteur. Il faut faire transférer cet homme à l'hôpital et...

— C'est inutile, fit le vieillard en l'interrompant. Trop tard.

Sa fille, qui était à côté de lui, leva un regard étrangement déterminé vers Bolan et, hocha la tête.

— Il a raison, dit-elle. Je m'occupe de lui. Accomplissez votre mission.

Bolan et Mei se retirèrent.

Ils enjambèrent les cadavres dans l'escalier, regagnèrent la cour.

Comme ils débouchaient dans la rue, Bolan sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Il savait que c'était Hal Brognola. Lui seul pouvait le contacter sur cet appareil.

— Dis-moi que les nouvelles sont bonnes, fit l'Exécuteur en décrochant.

— Elles ne peuvent que s'améliorer, Mack, répondit le numéro Un du *Justice Department*. Nous avons appris ce qui est arrivé à Nishimura. C'était un homme intègre. Une lourde perte pour nous.

— C'était aussi un grand guerrier, ajouta l'Exécuteur. Quoi de neuf du point de vue opérationnel ?

— Retour à la case départ, répondit Hal Brognola.

— C'est-à-dire ?

— Nos informations nous disent que le Yakuza blanc a quitté Okinawa. Les coups que tu leur as portés leur ont fait très mal, Striker.

— Pas encore assez, répondit l'Exécuteur.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas fini.

— C'est ce que j'espérais t'entendre dire. Savons-nous où se trouve le Yakuza blanc ?

— Tout laisse à penser qu'il est retourné sur la côte Ouest des Etats-Unis. Los Angeles. Et il ne serait pas passé par Hawaii.

— Je m'en doutais un peu.

— Subissant des revers dans le Pacifique, il a préféré contre-attaquer sur son terrain de prédilection.

— Comment va Kelly Golden ? demanda l'Exécuteur.

- Bien pour le moment. Mais les nuages s'amoncellent sur l'horizon. Il est temps que tu reviennes à Los Angeles, Striker.
- Et son frère ?
- Toujours pareil, mais il se fait de plus en plus insistant pour ce qui est de vendre les studios.
- Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour ce personnage, avoua l'Exécuteur.
- C'est le maillon faible. A tout point de vue. Nous pensons que le Yakuza blanc le menace directement, mais nous n'en avons aucune preuve. Nous l'avons fait suivre discrètement, mais nous n'avons pas pu le surprendre en compagnie du fameux *Oyabun* du Cerisier sauvage et il a semé nos hommes plusieurs fois.
- Quelle est la consigne opérationnelle pour le retour à Los Angeles ? Dois-je faire appel à Jack Grimaldi pour le retour ?
- Non, le Cerisier sauvage panse ses plaies, à Okinawa comme à Tokyo, ils ne seront pas en mesure d'organiser un assassinat. Tu n'auras même pas besoin de voyager séparément de ton jeune guide, qui d'après ce que j'ai entendu dire a été d'un précieux secours.
- Exemple, répondit Bolan en jetant un regard vers la jeune femme qui ne savait pas qu'on parlait d'elle.
- Vous prendrez donc un premier avion pour Tokyo, de là, vous aurez une correspondance directe pour Los Angeles. Profite du voyage pour dormir, Striker. Tu vas en avoir besoin.
- Reçu cinq sur cinq, Hal.

Bolan et Mei étaient assis devant la porte d'embarquement du vol pour Los Angeles à l'aéroport de Tokyo quand Bolan remarqua sur le long tapis roulant une silhouette familière, légèrement dégingandée. Il fronça les sourcils. L'homme croisa son regard et pâlit visiblement. C'est à ce moment-là que Bolan le reconnut : Johnny Golden, le frère de Kelly Golden, qui tenait tant à se débarrasser de ses studios au profit de la mafia japonaise.

Bolan lui adressa un sourire glacial. Mais Johnny Golden ne pouvait plus faire semblant de ne pas le connaître.

— Ah... je euh... fit-il, en tremblant presque. Nous nous connaissons, je crois.

— Absolument, répondit Bolan. Vous êtes Johnny Golden.

— Exact, et vous êtes euh... je ne sais plus dans quelles circonstances nous nous sommes rencontrés.

Bolan voyait parfaitement qu'il mentait.

— Je suis l'agent Johnson, répondit-il. J'ai été un temps chargé de la protection de votre sœur, Kelly.

— Ah oui ! C'est ça, je me souviens maintenant.

Il continuait à jouer la comédie, mais Bolan ne comprenait pas

vraiment pourquoi. Sans doute était-il gêné, et il devait savoir que Bolan en savait trop sur lui. En tout cas, il n'était pas très bon comédien.

— Alors euh... vous partez pour la Californie ?

— Oui, de toute évidence, fit Bolan avec un sourire ironique.

— Ah, formidable, nous allons voyager ensemble, alors.

Bolan n'était pas du tout convaincu que ce serait formidable et il sentait d'ailleurs que son interlocuteur partageait ses doutes.

— Et que faisiez-vous à Tokyo ? demanda l'Exécuteur avec un regard inquisiteur.

— Oh, toujours la même chose, je cherchais de jeunes talents pour notre prochaine production. *Les sabres de Shaolin*, une grande épopée. Ça devrait vous plaire. Une grosse production, cette fois.

Johnny Golden regarda alors de droite et de gauche comme s'il avait perdu quelque chose. Il tapota ses poches en prenant maladroitement un air emprunté.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-il. J'ai oublié quelque chose d'extrêmement important.

Bolan l'observait sans réagir.

— Ah, c'est très embêtant, ajouta Johnny Golden. Tant pis, il faut que je reparte. Je prendrai le vol suivant. Bon voyage.

Puis il s'éloigna à la hâte.

— Etrange, commenta l'Exécuteur en se tournant vers Mei.

— Qui est-ce ?

— Johnny Golden. Le fils et l'héritier du principal producteur et fondateur de Sun Studio. Un play-boy apparemment sans envergure. J'aurais pourtant bien aimé le suivre. Je ne serais pas étonné s'il nous menait au Yakuza blanc.

— Voulez-vous que je le file ? suggéra Mei.

Bolan réfléchit quelques instants.

— Non, il vaut mieux suivre les instructions de Hal. Le danger est revenu à Los Angeles. Je suis sûr que nous finirons par faire connaissance avec le Yakuza blanc. Si Johnny Golden ne nous mène pas à lui, il finira bien par venir de lui-même.

— C'est étrange, reprit la jeune fille, j'ai moi aussi l'impression de l'avoir vu quelque part.

L'hôtesse appela les passagers à se rendre à la porte d'embarquement munis de leurs cartes d'embarquement, et, après environ dix heures de vol, l'avion se posa sans encombre à l'aéroport de Los Angeles.

— Avant de continuer, déclara Mei en parcourant le grand hall d'arrivée, je souhaiterais rendre visite à mon père. Je n'ai pas pu le contacter depuis notre départ. Il doit s'inquiéter pour moi.

— Rien de plus naturel, répondit Bolan. Si vous permettez, je voudrais vous accompagner.

— Volontiers, d'autant plus que je suis moi-même un peu inquiète pour lui. Il se peut que les yakuza du Cerisier blanc m'aient finalement identifiée et que mon père ait à subir leurs représailles. Je ne voudrais pas qu'il connaisse le même sort que le tatoueur de Naha, et, dans son état, il n'est pas vraiment de taille à se défendre tout seul.

Une voiture les attendait. Ils prirent place à l'arrière et le chauffeur tendit à Bolan un Beretta et un Desert Eagle.

— De la part de Hal Brognola, dit le chauffeur en guise d'explication.

L'Exécuteur lui demanda de les emmener directement au dojo où le père de Mei enseignait.

Ils avaient à peine débouché dans la rue que la jeune Chinoise remarqua quelque chose d'anormal. Deux yakuza étaient postés devant la porte et faisaient le guet.

— Ils n'ont pas perdu de temps, commenta-t-elle. Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard.

Ils eurent la confirmation de toutes leurs craintes quand un jeune élève du sensei, que Mei connaissait bien, Chong Li, se présenta à la porte. Bolan observait la scène depuis le côté opposé de la rue. Un des yakuza tendit le bras et, d'un air arrogant, lui fit signe de passer son chemin. Le jeune élève insista, demanda ce qui se passait. Un des mafieux écarta le revers de sa veste, lui faisant voir une arme à feu dans un holster. Le jeune karatéka ne s'effraya pas pour autant. Comprenant que son maître était en danger, sans ajouter un mot, il décocha une droite magistrale en plein sur le nez du premier yakuza qui s'effondra contre le mur en se tenant le visage à deux mains. Il avait frappé avec une telle vitesse que le deuxième avait à peine eu le temps de réagir. Le karatéka lui assena une manchette à la gorge tout en le fauchant d'un même mouvement avec la jambe droite. Puis, quand le pourri fut à terre, il saisit la manche de sa veste, lui releva le bras et frappa juste sous l'aisselle, lui brisant les côtes. Mais le premier tueur avait recouvré ses esprits; il plongea la main vers la crosse de son Glock et le brandit vers le karatéka qui partit en roulade arrière sur l'épaule gauche. Le coup de feu se perdit dans le ciel. Il tira de nouveau. Chong Li roula sur le flanc, vif comme une anguille, mais pas assez pour la vélocité d'une balle de 9 mm. Il ressentit une douleur aiguë au bras.

Mais il s'était habitué à la douleur à la suite de longues sessions ardues d'endurcissement. Sans même grimacer pour ne pas trahir sa faiblesse passagère, il se releva et se rua sur son adversaire, encore allongé sur le dos.

Tout s'était passé en quelques secondes. Bolan et Mei aussi avaient

réagi. L'Exécuteur s'était extirpé de la voiture avec agilité et avait dégainé son Beretta. Il appuya sur la détente, son tir déchiqueta le coude du yakuza, le faisant relâcher son Glock qui retomba sur le trottoir avec un bruit métallique tandis que le mafieux hurlait de douleur.

Chong Li se retourna, pensant être attaqué par un autre pourri qu'il n'avait pas encore vu, quand il reconnut la fille du sensei. Il haussa les sourcils, stupéfait. Puis un sourire éclaira son visage.

— Mei ! s'exclama-t-il en abaissant son arme. Que se passe-t-il ?

— Pas le temps d'expliquer pour le moment, vite à l'intérieur ! Mon père est en danger !

Ils ouvrirent la porte et se précipitèrent dans le jardin.

En entrant, ils virent un yakuza allongé, la tête au milieu d'une flaque de sang, une étoile métallique à cinq branches était plantée en travers de sa gorge.

Au milieu du jardin, le père de Mei, assis dans sa chaise roulante, tenait quatre autres yakuza en respect en faisant tourner au-dessus de sa tête un sansetsukon, un redoutable fléau en trois parties, d'une longueur de un mètre vingt. Sa terrifiante force centrifuge et l'habileté du vieux maître obligeaient les mafieux à se tenir à bonne distance. A chaque mouvement, l'immense nunchaku à trois branches émettait un sifflement redoutable.

Les yakuza n'avaient pas fait usage de leurs armes à feu, sans doute pour ne pas alerter la police, ou peut-être voulaient-ils capturer le vieux maître vivant.

Ils se retournèrent tous trois en entendant le portail de bois du jardin s'ouvrir. Le sensei allongea le bras et l'extrémité du sansetsukon vint heurter la nuque de celui qui était le plus près, la brisant net. Il tomba comme une masse. Il était mort avant même que ses genoux ne heurtent le sol.

La vieille servante du père de Mei, qui était restée près de son maître pour affronter les assaillants, lâcha alors un court poignard en le lançant par la lame. Il alla transpercer le bras d'un deuxième yakuza. Celui-ci poussa un hurlement de douleur. La prudence n'était plus de rigueur, il s'inquiétait peu maintenant de faire du bruit. Sa vie était en danger. Il plongea la main vers son 48 Spécial retenu dans sa ceinture.

Bolan ne pouvait pas se servir du Beretta, il craignait qu'une des balles aille se perdre et n'atteigne le père de Mei qui était dans sa ligne de mire. Et la puissance du Desert Eagle était telle qu'une balle traversant le corps du gangster aurait pu continuer sa course et atteindre le sensei.

Le yakuza avait repéré que l'Exécuteur était armé. Il leva le canon du revolver, prêt à lui envoyer dix grammes de plomb en plein cœur.

Bolan plongea sur le côté. En même temps, il vit le yakuza qui se cambrait. La balle du mafieux alla se perdre parmi les bambous du jardin. La vieille servante avait lancé une deuxième étoile de métal, qui cette fois l'avait atteint dans les reins. Mais le yakuza était résistant.

Entouré de toutes parts, il se jurait qu'il emporterait au moins une victime avec lui dans la mort. Il arma de nouveau le chien de son pistolet. Cette fois, Bolan était à terre, son tir partirait vers le haut. Il appuya sur la détente du Beretta. La balle entra sous le menton et traversa la tête, ressortant par l'occiput et décollant la calotte crânienne. Quand il retomba au sol, le mafieux n'avait plus que la moitié d'une tête. Une fontaine de sang vint arroser les pierres du jardin zen.

Mei se précipita vers son père, et le serra dans ses bras.

— Tu n'es pas blessé ? demanda-t-elle.

Le vieux sensei la rassura immédiatement.

— Je tiens à vous remercier, dit-il à Bolan, vous m'avez sauvé la vie.

— J'ai été fier de combattre à vos côtés, répondit celui-ci.

Puis il tendit la main à Mei.

— Ma mission continue, ajouta-t-il. Votre secours m'a été précieux.

— Après ce qui vient de se passer ici, répondit Mei, je voudrais poursuivre le combat avec vous. Accordez-moi au moins ça.

Bolan sourit et hocha la tête.

— Vous l'avez bien mérité, dit-il.

— Jusqu'à la mort du Yakuza blanc, conclut Mei.

CHAPITRE XIV

Hal Brognola et Mack Bolan étaient assis au fond de la salle d'un club, vide à cette heure de la journée.

— Tu as fait un sacré boulot à Okinawa, Striker. La guerre des gangs se poursuit en ce moment même. Ils n'ont toujours pas compris ce qui s'était passé, et les agents infiltrés de Nishimura continuent à entretenir la confusion. Un autre membre des services spéciaux de la police japonaise a pris la relève et nous sommes en train de faire connaissance en vue d'une future collaboration. Les choses progressent de ce côté-là.

— Mais ce n'est pas tout, j'imagine, répondit l'Exécuteur.

— Non, ce n'est pas tout. Le Yakuza blanc est à Los Angeles. Nous ne savons pas encore où il va frapper, ni quand. Il a donc l'avantage de la surprise.

— Est-ce qu'on sait comment il est arrivé ici ?

— Pas vraiment, nous avons des doutes, mais rien de définitif.

— Est-ce qu'on a une idée, même vague, de sa prochaine cible ?

— Là encore, aucune certitude. Mais j'ai une intuition. Une intuition toute personnelle.

— J'écoute.

— Sun Studio est devenu une sorte d'obsession pour ce mystérieux mafieux. Il ne cesse d'envoyer des messages à Kelly Golden par des chemins détournés.

— Vous n'avez pas pu remonter à l'origine de ces messages ?

— Non, il est trop prudent.

— Mais l'acharnement dont il fait preuve n'est pas très professionnel, si j'ose dire. Comme si c'était devenu autre chose qu'une simple question d'argent. Comme s'il était mû par un motif personnel.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Les studios ne manquent pas sur la côte Ouest des États-Unis, et même en Floride. S'il avait voulu simplement blanchir de l'argent, il aurait pu s'adresser ailleurs. Certaines maisons de production auraient même accepté très chaleureusement ses yens et ses dollars. Mais on a l'impression qu'il fait une fixation sur Sun Studio.

— Intéressant.

— Et les menaces proférées à l'encontre de Kelly Golden sont devenues plus personnelles.

— On peut donc penser que c'est là qu'il va frapper.

— Exactement.

— Et très bientôt.

— Ravie de vous revoir, agent Johnson, déclara Kelly Golden, comme Bolan entra dans son bureau à Sun Studio, accompagné de Mei.

— Et c'est réciproque, répondit Bolan. Permettez-moi de vous présenter Mei, c'est ma... collaboratrice.

— Enchantée, fit Kelly Golden.

— Bien. Maintenant que les présentations sont faites, ne perdons plus de temps. Vous savez ce que nous avons à préparer, mademoiselle Golden.

La jeune femme hocha la tête.

— Un système de défense contre les prochaines attaques du Cerisier sauvage.

— Et nous devons identifier le Yakuza blanc. Mademoiselle Golden, connaissiez-vous dans votre entourage quelqu'un qui pourrait être proche du milieu mafieux japonais ? Un acteur ? Un agent ? Un metteur en scène ?

— Nous employons beaucoup d'Asiatiques ici pour nos films, que ce soit pour des petits rôles ou des figurants, il est quasiment impossible de mener une enquête sur chacun d'eux. Dans leur très grande majorité, ils sont d'ailleurs honnêtes et travailleurs.

— Et les mesures de sécurité ?

— Pas grand-chose. Quelques policiers supplémentaires à l'entrée des studios. Une visite ou deux de vos collègues du F.B.I. mais rien de plus.

Soudain Mei les interrompit.

— Qu'est-ce que c'est que cette colonne de fumée, là-bas ? demanda-t-elle en pointant un doigt vers la fenêtre.

— Ça fait partie d'un film ? s'enquit Bolan.

Kelly Golden se tourna vers la fenêtre et fronça les sourcils.

— Non ! fit-elle. Je ne comprends pas.

— Je pense que le Yakuza blanc est passé à l'attaque. Vite, allons voir !

Ils sortirent tous du bureau en courant et se dirigèrent vers la colonne noire qui s'élevait vers le ciel en tourbillonnant. On voyait à l'opacité de la fumée que le feu faisait rage.

Ils montèrent dans une voiture de golf, et foncèrent vers le lieu du sinistre.

— Pas exactement le plus sûr des chars d'assaut, fit Bolan avec ironie.

Les bâtiments historiques de Sun Studio étaient en train de brûler. On voyait les flammes à l'intérieur, derrière les vitres. La fumée sortait, noire, par les interstices des portes et des fenêtres, puisée,

chaude, opaque. Un employé de la sécurité était en train d'agiter un extincteur dérisoire dans l'espoir de combattre les flammes. Il s'apprêtait à ouvrir la porte, Bolan cria pour l'en empêcher. Trop tard. L'homme avait posé la main sur la poignée. Elle était tellement chaude que la peau resta collée. Il tira de toutes ses forces pour se dégager et ouvrit le battant. L'oxygène s'engouffra dans le bâtiment, provoquant une gigantesque explosion de fumée. Le cône d'expansion du backdraft happa l'employé et son pitoyable extincteur. On vit sa silhouette se débattre au milieu d'une boule de feu de la taille de la pièce dont elle était sortie.

Mei et Bolan plongèrent à terre, l'Exécuteur entraîna Kelly Golden au sol. Elle releva la tête pour voir toutes les archives de Sun Studio partir en fumée.

Les flammes s'étaient propagées à un autre bâtiment, derrière. Celui où on entreposait les costumes des productions passées et qui resservaient à l'occasion.

Mais ils se rendirent compte à ce moment-là que la colonne de fumée noire qui les avait alertés provenait d'une autre source encore, un studio, au-delà de ces deux premières structures, dans lequel ils filmaient *Les Ennemis de l'Empereur*.

Une foule de samourais en sortaient en hurlant. Certains avaient été rattrapés par le feu et leurs armures brûlaient sur leurs épaules. On aurait dit des anges sortis de l'enfer, avec leurs masques grimaçants et le feu qui leur servait d'ailes. Ils se roulaient par terre, cherchaient par tous les moyens à éteindre ces flammes. En vain. La chaleur les réduisait et les noircissait atrocement comme des poupées hideuses, figées dans des positions grotesques.

La température était insoutenable, les flammes s'ajoutaient au soleil de Californie pour rendre l'atmosphère intenable.

— Il faut battre en retraite, cria l'Exécuteur.

Ils entendirent alors les sirènes d'un fourgon de pompiers. Le camion prit le dernier tournant sur les chapeaux de roues avant de s'immobiliser.

Les pompiers descendirent en faisant signe aux témoins d'évacuer la scène. Une foule de figurants se pressaient dans les allées, ils essayaient de rejoindre la sortie dans une panique totale. Bolan vit une femme empêtrée dans son kimono de Ggeisha qui trébuchait, perdait l'équilibre et se faisait piétiner par la foule.

— Il ne va plus rien rester de Sun Studio, murmura Kelly Golden, à côté de l'Exécuteur.

— Le plus important pour le moment est de vous sauver, répondit-il. Et de limiter au maximum les pertes en vies humaines.

A une vingtaine de mètres devant eux, les pompiers déroulaient leurs tuyaux. Bolan trouvait que la technique qu'ils employaient

n'était pas très orthodoxe, mais compte tenu de l'urgence et de l'ampleur de la situation, on ne pouvait pas leur reprocher de ne pas suivre le manuel à la lettre.

Ils avaient maintenant relié quatre tuyaux à l'arrière de leur véhicule, mais pas à l'hydrant qui se trouvait un peu plus loin, à une quinzaine de mètres à peine sur la droite.

Les flammes rugissaient, s'élevaient vers le ciel, mais on sentait qu'elles faibliraient bientôt faute de carburant.

Soudain les deux pompiers à la lance se mirent à asperger l'incendie, puis le sol autour du bâtiment sur l'allée.

L'eau prenait feu ! Chaque fois qu'une impulsion atteignait les flammes, celles-ci redoublaient d'ampleur et de violence.

Un deuxième fourgon apparut à ce moment-là. Il se dirigeait vers la foule des figurants sans faire mine de ralentir. Cinq pompiers étaient accroupis sur le toit du véhicule. Une pétarade éclata et les figurants qui tentaient d'échapper au brasier tombèrent par dizaines.

Bolan comprit alors ce qui se passait. On n'avait pas affaire à de réels pompiers mais à des tueurs qui avaient dû s'emparer d'un fourgon et de tenues de feu pour semer la panique dans les studios. C'étaient les hommes sur le toit du deuxième fourgon qui avaient tiré sur la foule.

Les hommes du premier fourgon continuaient à arroser le brasier. Mais c'était de l'essence qui sortait des tuyaux, alimentant encore les flammes chaque fois qu'elles faisaient mine de baisser.

Il était temps de riposter.

Bolan sortit le Desert Eagle et le Beretta de leurs holsters. Il mit en joue un des pompiers à genoux sur le toit du deuxième fourgon. Puis il appuya sur la détente. La balle pénétra entre les omoplates, juste sous la nuque et, suivant l'angle de tir, ressortit par la gorge, avec un jet de sang qui éclaboussa le visage de celui qui se trouvait juste à côté de lui. Ce dernier vit son acolyte tomber la face contre les rouleaux de tuyaux sur le toit du fourgon. Il s'essuya les yeux du revers de la main d'un air dégoûté. Au moment où il reconnaissait que ce liquide sur sa manche était du sang, il prit une ogive de 9 mm dans la tempe.

Le chef d'équipe voyant son deuxième homme tomber regarda de droite et de gauche. Il se rendait compte que le subterfuge n'avait pas duré aussi longtemps qu'ils l'avaient souhaité.

Mais, dans la panique générale, depuis sa position, il lui était impossible de repérer Bolan. L'Exécuteur visa les jambes, cette fois, et envoya deux rafales de Beretta en succession rapide. La cuisse gauche fut presque arrachée. L'homme poussa un hurlement couvert par les bruits du fourgon, avant de s'évanouir au milieu des tuyaux et des échelles.

Mei et Kelly Golden restaient derrière Bolan à l'angle du bâtiment

derrière lequel ils avaient pris position. Les quelques figurants et employés des studios qui avaient réussi à franchir le barrage de flammes créé par les faux pompiers passaient devant eux en courant et en agitant les bras comme des torches vivantes.

De nouveau des sirènes retentirent dans le ciel de Los Angeles. Des vrais pompiers, cette fois. Il y avait deux fourgons, seize hommes en tout.

Comment les prévenir ? Ils allaient tomber sur les yakuza qui les faucheraient dès qu'ils mettraient le pied hors de leurs véhicules.

Ils placèrent leurs véhicules près de l'hydrant puis descendirent avec le calme qui les caractérise. Tout d'un coup, leur officier se rendit compte que leurs « collègues » n'étaient pas branchés sur l'hydrant mais directement sur la réserve de leur fourgon.

Il se dirigea vers eux d'un pas énergique en criant :

— Mais qu'est-ce que vous foutez ? Vous êtes cinglés ? Vous allez me...

Une décharge d'arme automatique lui coupa la parole; un des yakuza lui avait tiré dessus, lui broyant la poitrine avec quatre balles de 9 mm. Le soldat du feu tomba raide mort.

Bolan qui n'avait rien raté de la scène se tourna vers Mei et Kelly Golden.

— Ne bougez pas ! ordonna-t-il. Il faut que je fasse quelque chose.

Il partit au pas de course vers les pompiers en ouvrant le feu vers les mafieux, il tirait des deux mains, avec le Beretta et le Desert Eagle.

Les vitres du fourgon des yakuza volèrent en éclats. L'un d'entre eux, qui se trouvait derrière le volant, fut coupé par les éclats de verre et blessé au visage par une balle qui avait ricoché dans l'habitacle.

Un pompier essayait de tirer son chef vers le fourgon pour le mettre à l'abri. Bolan arriva à sa hauteur, agrippa la victime par l'épaule et l'aida à l'emmener de l'autre côté du camion. Tous les pompiers étaient alignés derrière leur engin comme derrière une barricade tandis que le feu rugissait et les coups de feu éclataient.

Ils furent stupéfaits à la vue des armes de l'Exécuteur. Ces soldats du feu avaient l'habitude de combattre l'incendie mais pas les hommes. L'un d'eux demanda :

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

— Les hommes dans les deux fourgons là-bas ne sont pas des pompiers, ce sont des mafieux.

L'homme regarda Bolan en fronçant les sourcils.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Agent Johnson du F.B.I., affirma l'Exécuteur, péremptoire. Montez dans votre camion, et faites un appel par radio. Nous allons avoir besoin des renforts de la police; et prévenez les hommes du deuxième fourgon qui est arrivé en même temps que vous de rester à

l'abri.

— Entendu. Il faut aussi que je prévienne une ambulance, dit le pompier en désignant l'homme à ses pieds.

— Votre chef est mort, malheureusement, répondit Bolan. Mais nous aurons de toute manière besoin de nombreuses ambulances. C'est un vrai carnage.

L'homme hocha la tête. Puis il s'accroupit auprès du cadavre de son camarade et lui prit la main.

Sur le deuxième camion-citerne des yakuza, le canon à eau cracha un long jet d'essence en direction d'un deuxième plateau.

Un des tueurs sauta à terre, courut vers l'entrée de l'immense plateau qui servait à filmer des scènes de bataille et gratta une allumette. Il la laissa tomber sur l'essence. Un immense souffle lui passa devant le visage et le feu envahit instantanément les décors. Tout fut englouti dans un monde de flammes. Les arbres en polystyrène, les fortins en bois, les collines d'herbes synthétiques, les jardins et les pagodes. Tout était orange, jaune, rouge. On reconnaissait les formes de chacun des objets mais on avait l'illusion qu'ils étaient sculptés dans le feu.

Comme l'incendiaire revenait sur ses pas, un large sourire sur le visage, Bolan l'ajusta avec le Desert Eagle. La balle l'atteignit au menton, effaçant son sourire pour l'éternité et lui emportant tout le bas du visage. Il avait fini par ressembler à un de ces masques de samourais grotesques que portaient les figurants.

Les fourgons des yakuza firent alors marche arrière.

Ils devaient penser qu'ils avaient causé assez de dégâts et, surtout, subi assez de pertes. Il était temps de battre en retraite. Mais les fourgons des pompiers leur barraient la route, ainsi que le chaos qu'ils avaient eux-mêmes créé. Les allées étaient jonchées de cadavres.

Bolan en profita pour ouvrir le feu avec le Beretta. Il vit voler en éclats le pare-brise du premier fourgon, et le conducteur qui grimaçait en agitant la tête de droite et de gauche. L'Exécuteur appuya une deuxième fois sur la détente. Les yeux du yakuza n'étaient plus que deux trous rouges, il s'effondra sur le volant et le véhicule stoppa net.

Mais l'Exécuteur ne pouvait pas prendre d'assaut les deux fourgons à lui tout seul. Il estima qu'il devait rester une dizaine de yakuza dans ces engins, armés jusqu'aux dents.

Il aurait voulu avoir une grenade, et la faire rouler sous le fourgon pour voir la tonne encore à moitié pleine d'essence exploser et rôtir tous ces assassins.

Un hélicoptère de la police s'était mis à tourner dans le ciel. Au même moment, une voiture se présenta avec deux policiers à l'intérieur.

Ils sortirent de leur véhicule, l'arme au poing. Voyant que Bolan

était le seul homme armé, ils se mirent à tirer dans sa direction. Il était hors de question pour l'Exécuteur de riposter face à des représentants des forces de l'ordre. Il alla se barricader au coin du fourgon d'incendie.

Ironiquement, ce furent les yakuza déguisés en pompiers qui se chargèrent de couvrir sa retraite, depuis le toit de leur fourgon. Une décharge d'Uzi atteignit un des deux policiers à l'épaule et à la hanche. Il fut projeté en arrière par l'impact des balles et lâcha son arme. Son partenaire riposta avec un 48. Spécial, mais sa puissance de feu était dérisoire en comparaison de celle des pourris. Il entendait son collègue qui geignait à terre, baigné dans son sang, mais il ne pouvait pas lui porter secours. Il ne comprenait pas pourquoi les pompiers ne bougeaient pas et les ambulances des para-medics n'arrivaient pas. D'ailleurs, entre les flammes, la fumée, le bruit, les hurlements et les ordres criés dans tous les sens, il ne comprenait plus rien.

Il se mit à tirer vers les véritables pompiers, l'un d'eux leva les bras et lui cria d'arrêter. Ce dernier fut tué instantanément par une balle yakuza. Il la prit au milieu du dos, le plomb alla ricocher à l'intérieur de sa cage thoracique avant de transpercer le cœur et l'aorte.

Le policier se précipita à l'intérieur de sa voiture et se saisit du micro de la radio. Il ne savait même pas comment commencer son message, pour décrire ce chaos.

— Envoyez un maximum d'hommes, un maximum de voitures et toutes les SWAT teams disponibles à Sun Studio ! cria-t-il. C'est la guerre ici !

Il avait à peine passé son message que son pare-brise volait en éclats et qu'une pluie de verre s'abattait sur sa nuque et son dos. Il porta sa main derrière la tête et la ramena rouge de sang.

Pendant ce temps, l'Exécuteur était pris entre deux feux. Il vit une ambulance qui se présentait à l'entrée de l'allée et se dirigeait vers le fourgon incendie des yakuza. Immédiatement, un des tueurs dirigea un jet d'essence vers le véhicule qui venait se porter au secours des blessés, puis dans la seconde qui suivit, il dégoupilla une grenade et la lança. Elle explosa juste sous l'ambulance, et la carcasse s'enflamma tandis que les infirmiers coincés dans la cabine se faisaient dévorer par les flammes.

CHAPITRE XV

Momentanément, l'Exécuteur oublia la prudence et décida que la détermination ferait l'affaire. Il quitta le coin du fourgon derrière lequel il s'était réfugié et marcha droit vers les yakuza, aussi calmement que s'il allait leur demander son chemin. Ce n'était pas une tactique délibérée qui guidait ses pas, mais le besoin d'éliminer au moins quelques-uns de ces assassins.

Trois mafieux le virent arriver et, décontenancés par son air impassible, ils restèrent sans réaction. Bolan releva le canon de son Beretta et lâcha une première rafale. Il vit le sang gicler à travers la veste de feu que portait le pourri et tacher les bandes jaunes sur la poitrine et sur les manches.

Le deuxième hurla un ordre en japonais. Le Desert Eagle le fit taire. Une balle dans le ventre. Bolan le vit projeté en arrière. Le yakuza tomba sur le sol de l'autre côté du fourgon en tenant ses tripes qui s'écoulaient par la plaie que la balle avait ouverte.

Le troisième pointa son Sig Sauer vers Bolan, il l'avait dans sa ligne de mire. Il le tenait, c'était sans espoir.

Bolan savait qu'il n'aurait pas le temps de riposter. Mais, quand il appuya sur la détente, le pourri entendit un petit clic dérisoire et son sourire se transforma en une grimace comique de panique et de surprise. Le chargeur était vide.

Bolan prit tout son temps pour relever le Desert Eagle. Il tendit le bras et lui aussi visa le yakuza entre les deux yeux. Le mafieux était fasciné par la bouche de ce canon qui allait lui apporter la mort dans la milliseconde qui suivait. L'Exécuteur le regarda droit dans les yeux. C'était lui qui souriait maintenant. Le Desert Eagle rugit. La balle fit un petit trou net en lui entrant dans le crâne, mais derrière, il n'y avait plus d'os, plus de cervelle, plus rien. Ce qui restait de la tête partit en arrière avec une telle violence qu'on aurait cru qu'elle allait se détacher du tronc.

Bolan se plaqua contre le fourgon et se dirigea vers la cabine. A l'intérieur, deux yakuza étaient occupés à tirer sur la foule qui continuait à s'enfuir.

L'Exécuteur entendait toujours plus de sirènes qui se rapprochaient; sans doute d'autres ambulances et des renforts de police. Il n'avait pas le temps de les attendre. Il n'avait pas besoin non plus de dire à ces deux hommes qui tiraient sur des civils innocents de se retourner. Une balle dans le dos suffirait.

Il tira deux fois avec le Beretta envoyant six balles dans la cabine. Les mafieux furent agités de soubresauts, l'un d'eux tomba sur le

rebord de la fenêtre, plié en deux comme un vieux sac et l'autre glissa à terre.

Bolan monta dans la cabine, tira par les épaules le yakuza qui s'était effondré sur les pédales et mit le moteur en marche. Il passa la première, appuya sur l'accélérateur, le camion se mit en mouvement.

L'Exécuteur venait de transformer un fourgon d'incendie en char d'assaut.

Il se dirigea droit vers le deuxième camion des yakuza. Un des hommes lui fit signe d'arrêter. Bolan passa la seconde, mais il savait qu'il ne pourrait pas prendre beaucoup d'élan. En revanche, le moteur était suffisamment puissant pour repousser l'autre camion sur plusieurs mètres, voire le renverser sur le côté.

Il le heurta de plein fouet, et le fourgon recula. Ce qui fit penser à Bolan que la cuve devait commencer à se vider. Les yakuza perchés sur le toit sursautèrent. Ils se tournèrent vers lui. Mais l'Exécuteur tenait son Beretta et son Desert Eagle en même temps que le volant. Le chef des mafieux aboya un ordre en japonais, mais s'interrompit très vite quand, au lieu d'un de ses copains, il vit le géant au regard d'acier aux commandes du fourgon.

D'autres hélicoptères s'étaient mis à tourner dans le ciel et, depuis sa cabine, Bolan entendait encore d'autres deux-tons. La police et peut-être des pompiers venaient se joindre à la bataille.

Les yakuza s'étaient coupé leur retraite.

Les policiers sortaient maintenant de leurs voitures et se disposaient en demi-cercle, les bras posés sur les capots des véhicules, l'arme devant eux. Un lieutenant donnait des instructions par haut-parleur, mais dans le fracas général, il était impossible de comprendre ce qu'il disait.

Les SWAT teams les rejoignaient maintenant, casqués de bleu dans leurs gilets pare-balles. Ils se mouvaient avec une précision exemplaire comme des commandos. Chaque homme savait ce qu'il avait à faire.

« L'essentiel maintenant est de ne pas tomber sous un tir fratricide », songea Bolan. Les yakuza étaient devant lui et les troupes d'intervention de la police derrière. Une seule solution : aller de l'avant. Bolan sauta à terre. Une pluie de balles l'accueillit comme il heurtait le sol. Il roula sur le côté. Il avait été légèrement touché à l'épaule gauche, la balle l'avait effleuré. Il se plaqua contre le camion des yakuza. Ils ne pouvaient plus lui tirer dessus sans se pencher par-dessus bord, ce qui aurait fait d'eux des cibles idéales.

Bolan partit à reculons vers l'arrière du camion, tout en regardant au-dessus de lui.

Il arriva devant les échelons qui menaient sur le toit. Il mit un pied sur le dévidoir à l'arrière et se hissa sur les tuyaux.

Sur sa droite, les SWAT teams avaient ouvert le feu sur les faux

pompiers. Bolan en vit deux fauchés par les balles. Ils levèrent les bras au ciel puis tombèrent sur le côté du camion avec un bruit sourd.

Le Guerrier arriva à hauteur du toit. Il passa la tête et regarda devant lui. Les yakuza ne l'avaient pas entendu ni remarqué. Il monta les derniers échelons et là, appuya sur la détente du Beretta. Il entendait les balles de la police siffler tout autour de lui. Un yakuza tourna sur lui-même à la vitesse de l'éclair, mais Bolan lui envoya une balle de 9 mm dans le sternum qui lui traversa la poitrine et alla blesser à l'épaule celui qui se trouvait derrière lui.

Le capitaine de la police qui menait les opérations, observant la scène, demanda à ses hommes de cesser le feu.

Un des yakuza sauta à terre. Il perdit l'équilibre momentanément, mais il réussit à se redresser et prit la fuite à toutes jambes.

L'Exécuteur n'avait pas le temps de s'occuper de lui. Il devait encore faire face à deux hommes. Ils regardaient de droite et de gauche. Ils ne pouvaient pas espérer s'en sortir vivants, mais ils ne pouvaient pas non plus compter sur la clémence de qui que ce soit, après le carnage qu'ils avaient commis.

Le premier mit le canon de son revolver dans sa bouche et appuya sur la détente.

Le dernier se trouva debout face à Bolan, les bras ballants. Il savait qu'il était inutile de lutter.

— Alors ? fit l'Exécuteur. Comment veux-tu mourir ?

Le yakuza le regarda avec haine. Lentement, il imita son complice et releva lentement son arme jusqu'à hauteur de sa tempe. Il marmonna une prière, puis, il s'inclina devant Bolan. Par signe de respect. Il avait trouvé meilleur guerrier que lui. Enfin, il se fit éclater la cervelle.

Après ce dernier coup de feu, le silence reprit lentement ses droits.

Bolan sauta au bas du fourgon, retomba accroupi et partit en courant dans la direction qu'avait prise le yakuza qui s'était échappé un peu plus tôt.

De l'autre côté des camions, les policiers avançaient lentement et prudemment vers les cadavres allongés sur l'asphalte. Ils se baissaient, et brandissaient leurs armes devant eux en lançant des regards furtifs de droite et de gauche.

Bolan n'avait pas l'intention de s'attarder, ni de rendre des comptes à la police pendant des heures et des heures. Et surtout il ne le souhaitait pas.

Il tourna au coin d'un hangar et vit devant lui le yakuza qu'il poursuivait. Il était face à Mei qui l'avait rattrapé et qui se tenait en garde. Ils tournaient l'un autour de l'autre, comme deux fauves qui s'observent.

Bolan allait ajuster le pourri avec son Beretta, quand celui-ci se

jeta sur Mei. Elle esquivait à trente degrés et, dans le mouvement, lui saisit le poignet. Elle pivota sur sa jambe et appuya son autre main sur le coude de son agresseur, puis elle tourna de toutes ses forces.

Son adversaire poussa un hurlement de douleur et roula sur son épaule en se jetant en avant pour échapper à la prise de la jeune Chinoise. Mais elle n'avait pas lâché le poignet du yakuza. Elle tira violemment sur son bras et le cassa. L'autre retomba à plat dos et resta le souffle coupé. La douleur lui paralysait la colonne vertébrale.

— Mei ! appela Bolan.

Elle se retourna et lui fit signe.

— Par ici ! dit-elle. J'ai récupéré une voiture.

Bolan souleva le yakuza blessé et le porta en travers de ses épaules jusqu'au véhicule. Mei ouvrit la portière, et Bolan jeta le prisonnier sans ménagement sur la banquette arrière. Celui-ci poussa encore un grognement et fit mine de protester.

— Je te conseille de la fermer, lui dit l'Exécuteur, sinon, ça va très mal se passer.

Mei s'était déjà mise au volant.

— Comment êtes-vous arrivée là ? demanda l'Exécuteur.

— J'ai confié Kelly Golden à la garde de la police, expliqua-t-elle, et j'ai compris qu'il vous faudrait un moyen rapide et discret de quitter les lieux. Nous devons encore retrouver le Yakuza blanc.

— Bien joué ! répondit Bolan. Vous connaissez un chemin pour sortir des studios ?

— Mlle Golden m'a indiqué une porte à l'extrémité ouest du complexe. C'est aussi elle qui m'a fourni la voiture. Dites-moi ? demanda-t-elle tout en regardant toujours la route droit devant elle.

— Quoi ?

— Avez-vous une idée sur l'identité du Yakuza blanc ?

— Je crois que oui, fit Bolan, en regardant dans le rétroviseur les flammes et la fumée qui s'élevaient encore du lieu du carnage. J'y pense déjà depuis Tokyo. Et vous, Mei ?

— Moi aussi, juste une idée.

Le lendemain, Kelly Golden et son frère Johnny se réunissaient pour un conseil d'administration restreint auquel était convié Bolan, en tant que responsable officiel de la sécurité de Sun Studio.

Johnny Golden salua Bolan froidement.

— Décidément, monsieur Golden, nous nous croisons souvent ces temps-ci. Je vois que vous avez finalement pu prendre un avion.

— Merci de votre sollicitude, répondit Golden sur un ton glacial.

Il paraissait maintenant beaucoup moins impressionné par Bolan que lorsqu'il l'avait croisé à l'aéroport de Tokyo.

« Il se sent en confiance, songea l'Exécuteur. Il a tort. »

Le frère et la sœur étaient assis face à face de part et d'autre d'une grande table qui, au temps de la splendeur du studio, pouvait accueillir une bonne vingtaine de personnes.

— Après ce qui s'est passé, Kelly, déclara Johnny Golden, je crois qu'il serait infiniment plus sage de vendre les studios, ou ce qu'il en reste, à nos potentiels acheteurs japonais. A moins que tu ne veuilles la destruction complète de l'œuvre de papa.

— Ça t'embêterait de voir ce qui reste de cet empire en cendres ?

— Ma chère Kelly, nous n'allons pas nous disputer une fois de plus. C'est inutile, tout a été dit.

— Et donc, tu te proposes de faire l'intermédiaire, Johnny ?

— Absolument.

Bolan observait la scène sans rien dire.

— Et quand vas-tu rencontrer ce... ce maître chanteur, avec lequel tu as l'intention de t'acoquiner ?

— Le plus vite possible. Tu te rends bien compte que nous ne sommes pas de taille à lutter.

Kelly Golden poussa un soupir et baissa les yeux.

— Très bien, Johnny. Tu iras au rendez-vous et tu accepteras sa proposition.

— Tu te rends bien compte évidemment que si nous n'avions pas attendu aussi longtemps, nous aurions pu en retirer plus. Mais maintenant... Nous sommes si faibles et les studios sont en ruines. Il faudra accepter ce qu'on nous donnera.

— N'insiste pas, Johnny. Tu as gagné.

— Comme tu dis ça ! fit le fils Golden avec un air amusé. Je me plie à l'évidence, c'est tout. Il ne s'agit pas de gagner ou de perdre.

— Nous avons tout perdu au contraire ! renchérit Kelly Golden.

— Nous n'allons pas philosopher sans fin, ma chère sœur !

Il se leva, prit son attaché-case et se dirigea vers la porte.

Johnny Golden quitta le complexe de Sun Studio au volant de sa voiture. Il ne se rendit pas compte que, juste derrière, une Lexus l'avait pris en chasse. Au volant, une jeune Chinoise avec une grande tresse noire qui lui tombait au milieu du dos.

Il souriait. Sa sœur ne s'était pas trompée, finalement. Il avait gagné la partie.

Dans le bureau de Kelly Golden, Bolan sentit son portable vibrer au fond de sa poche.

— Allô ?

— Il est en train de s'engager dans Chinatown, dit Mei. Il ne peut plus m'échapper.

— Parfait, mais ne faites rien tant que je ne vous aurai pas rejointe.

— Très bien, je saurai être patiente, répondit la jeune ceinture noire.

Bolan raccrocha et se tourna vers Kelly.

— Nous allons jouer notre dernière carte, dit-il.

Alors qu'il était volant d'une deuxième Lexus de la production, s'apprêtant à rejoindre Mei, l'Exécuteur entendit encore son portable vibrer.

— Allô ?

— Il vient de s'engager dans une maison de Alameda Street.

— Bien reçu. Je ne vais pas tarder.

Puis quelques minutes plus tard.

— Il vient de ressortir et se dirige dans une autre voiture vers Hollywood Boulevard.

— Il couvre ses traces. Tout se confirme, répondit l'Exécuteur.

Bolan songea qu'il n'avait fait qu'une seule erreur : même s'il se doutait de quelque chose, il avait sous-estimé les talents d'acteur de Johnny Golden, lorsqu'il l'avait rencontré à l'aéroport de Tokyo. Son air emprunté, sa maladresse, sa fausse gêne, tout cela n'avait été qu'une comédie parfaitement maîtrisée et interprétée. Mais le jeu allait s'arrêter là.

Cette fois, le Guerrier n'avait pas raccroché. Le téléphone portable était posé sur un socle sur le tableau de bord et il pouvait suivre les indications de Mei en continu.

— Il s'est arrêté devant une villa de Beverly Hills. Il y a un garde à l'entrée. Il est sorti, accompagné de deux jeunes geishas et le portail électrique s'est refermé.

— Passez votre chemin et attendez-moi à deux cents ou trois cents mètres de la maison environ. Je serai là d'ici à quelques minutes.

— Bien reçu.

Six minutes plus tard, Bolan se trouvait en compagnie de Mei à observer depuis l'intérieur de leur voiture la villa secrète de Johnny Golden à Beverly Hills, quand une limousine noire se présenta devant le portail.

Le garde sortit de sa guérite et alla se pencher à la fenêtre du conducteur, puis retourna à son poste et appuya sur un bouton qui commandait l'ouverture.

La limousine noire s'engagea dans l'entrée. La voiture n'avait pas encore passé les piles de pierre de chaque côté du portail que Bolan fonçait dedans avec son propre véhicule et la poussait à l'intérieur de la propriété. Le choc avait déclenché l'air bag, assommant le chauffeur qui restait effondré sur le gros ballon blanc.

Le garde ressortit de sa guérite un pistolet à la main, après avoir

pris soin de refermer le portail pour qu'on ne voie pas ce qui se passait à l'intérieur. Il n'avait pas fait trois pas que l'Exécuteur lui pointait son Desert Eagle sous le nez en portant son index à ses lèvres.

— Chut ! Sinon, je vais faire beaucoup plus de bruit que toi en appuyant sur la détente de cette chose-là, compris ?

L'homme hocha la tête en lançant un regard haineux et leva les mains en l'air.

— Il y a combien de gardes ici ? demanda Bolan.

— Nous ne sommes que quatre. Deux dans la maison et un autour de la piscine.

— N'essaye pas de me mentir.

— Je le jure. Le patron ne veut pas attirer l'attention sur cette villa. C'est pour ça que la sécurité n'y est pas renforcée.

— Si tu m'as menti, tu es mort, déclara l'Exécuteur.

Mei posa le pouce sur un point vital de la nuque du garde, puis elle appuya énergiquement. L'homme perdit connaissance et s'effondra sans un cri.

— Ils ne sont plus que trois, dit-elle.

Mei et Bolan abandonnèrent la voiture et remontèrent l'allée à pied vers une immense villa aux murs blancs avec des nombreux balcons et baies vitrées. Tout respirait le luxe dans ce jardin.

Ils arrivèrent devant une rambarde de pierre et, en contrebas, aperçurent la gigantesque piscine bleu turquoise, entourée d'un dallage de marbre rose.

Johnny Golden était allongé sur un transat, en maillot de bain, entouré de deux geishas.

Il tendit le bras droit pour prendre un verre de saké et, sous son aisselle, Bolan et Mei virent clairement dessiné un crapaud. Sous la plante du pied droit, il avait une limace, et une vipère ornait son bras gauche. Les trois tatouages interdits. Le Yakuza blanc... Il était là, allongé au soleil, à se prélasser, sans le moindre remords, sans la moindre pensée pour les innombrables victimes qu'il avait laissées dans son sillage.

— Quand est-ce que vous avez deviné que Johnny Golden était le Yakuza blanc ? demanda Mei.

— A Tokyo, j'en ai eu le pressentiment. Mais j'ai vraiment compris, quand la destruction de Sun Studio est devenue une affaire personnelle pour lui. Un désir de vengeance qui n'avait plus rien à voir avec les affaires. Après notre rencontre à Tokyo, j'ai fait tous les recoupements. Lui seul avait un rapport avec tous les lieux où se déroulaient les activités du Cerisier sauvage. J'ai eu du mal à le croire au début, je pensais me tromper, mais... Et vous ?

— J'avais l'impression de l'avoir déjà vu quelque part, après notre rencontre à Tokyo, puis je me suis souvenue que c'était dans

l'entourage de mon père quand celui-ci, avant sa repentance, traversait la période la plus noire de sa vie.

A ce moment, un des gardes sortit de la villa avec un plateau.

Il tourna la tête et aperçut Mei et Bolan sur la terrasse, de l'autre côté de la balustrade. Il se dirigea vers eux, le plateau toujours à la main. Inutile de se montrer patient, même si dans cette position, il ne pouvait pas riposter. L'Exécuteur tendit le Desert Eagle.

Le mafieux s'arrêta net, et laissa tomber le plateau. Sans doute avait-il l'espoir de sortir son arme à feu du holster sous son épaule. Mais, avant même que le plateau ne heurte le sol, la balle lui avait troué la poitrine, puis le cœur, et ressortait avec une gerbe de sang qui donna une teinte plus sombre au marbre de la piscine.

Alertés par la détonation assourdissante de l'arme, les deux autres gardes du corps se présentèrent sur le balcon pour être accueillis par des rafales de Beretta. Le premier eut la main déchiquetée par deux balles, il tomba à genoux en tenant son moignon, tandis que le deuxième recevait une balle en plein front, juste entre les deux yeux, qui mit fin à ses jours avant qu'il n'ait le temps d'évaluer la situation.

Tout s'était déroulé à une telle vitesse que Johnny Golden n'avait même pas réagi. Il restait allongé sur son transat, figé. Les deux geishas recouvrèrent leurs esprits avant lui et prirent la fuite dans un froissement de soie.

La première balle atteignit le Yakuza blanc au bras gauche, là où il s'était fait tatouer une vipère. Ses mouvements quand la balle l'atteignit donnèrent l'impression que le reptile se débattait une dernière fois, était agité d'un soubresaut, alors que sa tête triangulaire explosait. La deuxième balle fut pour le crapaud, sous l'aisselle. Johnny Golden fut projeté en arrière et roula au bas de son transat. Il saignait abondamment, son bras pendant inerte à son côté. Il rampait. Comme la limace qu'il avait sur la plante du pied. Bolan visa une dernière fois, la balle atteignit la voûte plantaire de l'assassin qui se désintégra en une bouillie rouge. Les rigoles de sang qui s'échappaient de son corps coulaient jusque dans la piscine et coloraient l'eau. Il releva la tête une dernière fois. La balle qu'il avait prise sous l'aisselle était mortelle, Bolan le savait, et il le vit expirer quelques secondes plus tard.

— La tradition disait vrai, commenta Mei. Ces trois tatouages mènent celui qui les porte à sa destruction.

Puis, après un moment de réflexion, elle demanda :

— Vous allez dire la vérité à Kelly ? Lui révéler que son frère était le Yakuza blanc ?

Bolan sentit son téléphone sonner au fond de sa poche. Il regarda l'écran. C'était Hal Brognola qui lui évitait de devoir répondre à la dernière question de Mei.

— Allô, Hal ?

— Comment ça se passe, Striker ?

— Ici, tout est fini.

— Tant mieux, fit le numéro Un du *Justice Department*. Tu n'as plus qu'à t'évanouir dans la nature et prendre quelques jours de vacances.

— J'ai quelques histoires sur le feu, mais ça peut attendre. Je t'appelle un de ces jours ! Tchao !

Puis se tournant vers la jeune Asiatique :

— Vous avez quelque chose de prévu, ces prochains jours... ?